Points de repère pour prévenir la maltraitance

yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Sylvie Guérard et Audrey Heine.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets Mathieu Blairon, Louise Cordemans, Anne-Charlotte De Vriendt, Emilie Helman, Cécile Hiernaux, Françoise Hoornaert, Etienne Jockir, Charlotte Juwe, Claire Meersseman, Farah Merzguioui, Eleanor Miller, Danièle Peto, Géraldine Poncelet, Marie Remy, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur Annie Devos, Fabrice Aerts-Bancken, Jeanne Brunfaut, Valérie Devis, Déborah Dewulf, Charlotte Juwe, Yves Polomé, Claire-Anne Sevrin.

Illustrations Quentin Van Gysel

Ce hors-série de la collection Temps d'arrêt est disponible en continu sur demande à yapaka@yapaka.be.

Suivez l'actualité de Yapaka sur les réseaux sociaux

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditrice responsable : Annie Devos– Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
13e édition, septembre 2026

Sommaire

Repères pour prévenir la maltraitance - *Marc Gérard*. **5**
Les mauvais traitements physiques 7
Les abus sexuels. 13
Les négligences. 18
La maltraitance psychologique 21
Facteurs de vulnérabilité 24
De l'impact sur le professionnel à la mobilisation du réseau. 25
Conclusions et recommandations. 28

La place de chacun dans la prévention 29
Que faire lorsque je suspecte une maltraitance?. 31
Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser? 35
Pour quelles raisons un enfant ne parle-t-il pas des maltraitances qu'il subit? 38
La parole de l'enfant dans un cadre de maltraitance . . .41
Ne pas voir la maltraitance sous son toit? 44
Qu'est-ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile?. 46
L'incestuel au cœur des familles : penser la confusion des places et des générations 49
Malmener ou brutaliser un bébé : impensable? 53
Secouer un bébé peut être très dangereux. 55
La violence conjugale, une maltraitance pour l'enfant ...57
Quand les disputes des parents frappent les enfants . . .60
Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ? 63
Prévenir la maltraitance dans nos pratiques et nos institutions. 68
Éduquer, une relation complémentaire entre l'adulte et l'enfant 72
Les limites aident à grandir 75
Quand on demande aux professionnels de prendre position dans un conflit familial 78
Il faut tout un village pour élever un enfant et ... pour être parent. 80
L'enfant pris dans la séparation parentale 84
La garde alternée adaptée aux besoins du tout-petit . . .87
Les signes de souffrance psychique chez l'enfant. 91
Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels? 94
Comment aider les enfants en cas d'événement tragique?. 97

Les bonnes raisons pour une mère de haïr son beau bébé... parfois 102
Devenir adulte après une enfance écorchée. 105
Ne laissons pas les écrans faire écran 108
Le harcèlement : un conflit contemporain, (pas) comme les autres ? 112

Pour approfondir le sujet de chaque texte, des outils disponibles sur **yapaka.be**

texte(s)
vidéo(s)
livre(s)

campagne de prévention
powerpoint
podcast de conférence/webinaire
outil de formation

Repères pour prévenir la maltraitance

Marc Gérard[1]

Le présent ouvrage propose un grand nombre de thématiques, sous forme de textes courts et actualisés, qui recoupent le champ très large de la prévention de la maltraitance des enfants. Avant que le lecteur ne chemine librement, au gré de ses interrogations ou de sa curiosité et selon ses connaissances et centres d'intérêt, parmi ces énoncés qui balisent chacun une facette du problème, une entrée en matière en résume les contours généraux.

Le domaine de la maltraitance est complexe et la prévention est bien moins une question de centre de cible qui se laisserait viser qu'une affaire d'environnement relationnel, éducatif et social dans lequel s'enracinent, ou pas, le bien-être et la santé des enfants.

La prévention impose d'agir collectivement, avec compréhension, tolérance, solidarité et questionnement des pratiques, prenant en compte les réalités dommageables ou dangereuses que vivent certains enfants, particulièrement dans leur milieu familial.

Si les termes et notions employés évoluent et fluctuent selon le point de vue que l'on exprime, selon les subjectivités en présence, il est néanmoins possible de décrire les éléments d'un tronc commun qui constitue ce que l'on nomme aujourd'hui la maltraitance. En effet, plusieurs racines importantes et branches principales sont clairement identifiées et font l'objet d'un consensus dépassant les frontières. Ce texte introductif les reprend en y apportant parfois des nuances et des commentaires.

La maltraitance des enfants est restée largement méconnue dans un passé proche. Le terme même de maltraitance n'existait pas. On parlait de sévices, de mauvais traitements, de syndrome de l'enfant battu, de cas social… L'interdit de franchir la barrière de l'intimité familiale a contribué à taire cette réalité.

1. Marc Gérard est pédopsychiatre. Il a participé en Belgique à la création des équipes multidisciplinaires, spécialisées dès 1980 dans les situations de maltraitance d'enfants. Depuis, il n'a cessé d'être engagé dans cette clinique, dont il a suivi les évolutions et les avancées. Il a dirigé le centre SOS Enfants de l'Université libre de Bruxelles, au CHU Saint-Pierre.

À présent, le terme générique de maltraitance recouvre diverses catégories d'actes et d'omissions portant atteinte à l'intégrité physique, psychologique ou sexuelle des enfants. La responsabilité directe en incombe le plus souvent à des membres de la famille, parents ou autres adultes, parfois des adolescents. Cette proximité relationnelle rend compte de la majorité des cas. Mais il est clair que des enfants peuvent être victimes d'agressions, de sévices ou de carences en dehors du contexte familial et familier. On préfère aujourd'hui, plutôt que de les inclure sous le terme de maltraitance, parler de violence en milieu scolaire ou entre pairs, de violence ou de carence institutionnelle, de violence extrafamiliale. Elles n'en sont pas moins préjudiciables aux enfants qui en sont victimes. Leurs déterminants diffèrent des maltraitances au sein du milieu familial, la dynamique n'est pas identique et, par-là, la prévention prendra souvent d'autres chemins. En outre, on trouvera traités dans cet ouvrage divers thèmes et questions en rapport avec des pratiques sociales, médicales, commerciales et éducatives qui peuvent être, même sur un mode mineur, préjudiciables au bon développement des enfants.

La maltraitance des enfants est donc à présent un concept général qui recouvre plusieurs grandes catégories : maltraitance physique, négligences lourdes, abus sexuels, maltraitance psychologique. Chacune de ces catégories connaît diverses définitions, plus ou moins larges et plus ou moins extensives. Elles n'échappent aucune à une part de subjectivité, à la participation d'un jugement. Des questions de seuil se posent : à partir de quand y a-t-il maltraitance ? À partir de quoi peut-on la suspecter ? Comment en mesurer les risques ?

Retenons déjà que dans chaque catégorie il existe une gradation, un continuum, allant de formes bénignes à des formes extrêmes. La gravité est liée à la durée, à la fréquence, à l'intensité. Elle l'est aussi, évidemment, aux conséquences. Un acte violent posé une fois peut avoir des conséquences plus ou moins graves, selon les circonstances et les blessures encourues. À l'inverse, une négligence grave peut, par chance, avoir créé « plus de peur que de mal ».

Mais insistons sur la règle la plus générale : la maltraitance est un processus dont la gravité va croissant, parfois à bref délai. Il est rare qu'elle s'arrête spontanément, sans intervention extérieure.

Il est important de disposer de repères communs et d'œuvrer dans un climat de confiance et de solidarité.

Ce qui rend les situations particulières difficiles à évaluer, c'est la multiplicité des facteurs à prendre en compte. Les situations de danger, préoccupantes et à haut risque, sont complexes. De nombreux facteurs interagissent. S'il existe certains points communs à l'ensemble des cas, qui valent d'être connus et qui nous orientent, les causes sont toujours multiples. En outre, ce qui est le plus visible peut parfois ne pas être le plus essentiel ni le plus déterminant dans l'origine d'une maltraitance. Si l'inquiétude initiale porte généralement sur une trace, un incident ou une parole, l'évaluation ne peut être complète qu'en associant plusieurs niveaux d'observation et d'analyse. Une maltraitance suspectée peut en cacher une autre, insoupçonnée, voire se révéler infondée. Il faut encore rappeler que les diverses formes de maltraitance peuvent coexister. Aussi, les répercussions psychologiques peuvent être plus sérieuses que les traces observables.

L'intervention dans le champ de la maltraitance, malgré sa complexité et les interrogations qu'il suscite – au plan juridique, au plan préventif, au plan diagnostique, au plan des fins et des moyens, au plan éthique, collectivement et individuellement – ne prend de sens que si elle s'appuie sur deux principes unificateurs essentiels :
- l'état de souffrance de l'enfant est le repère prioritaire à chaque étape des interventions ;
- les parents doivent bénéficier d'une écoute et d'une aide appropriées à leur souffrance et à leurs difficultés personnelles.

Ces deux principes sont aussi des repères déterminants pour guider les réflexions et les choix qui structurent un climat de prévention générale.

Les mauvais traitements physiques

Typologie des violences physiques
Coups, pincements, serrements, secouements à mains nues, ces actions violentes laissent généralement des traces visibles sur la peau. On parle d'ecchymoses ou d'hématomes, qu'on appelle couramment des « bleus », petits ou grands, nombreux ou pas.

Plus rarement, il s'agira de morsures, de cheveux arrachés, d'écrasement, de torsion…

Moins fréquemment encore, les violences physiques sont exercées avec un objet du type bâton, manche, chaussure, ustensile de cuisine, câble électrique… entraînant des traces de type ecchymoses, mais aussi des lacérations, qui indiquent souvent par leur forme ou leur linéarité l'emploi d'un objet.

Des plaies ouvertes ou des brûlures peuvent exister, par l'emploi d'objets tranchants, de bouteilles, de cigarettes, de fer à repasser, d'eau bouillante…

Sous la violence des coups, il peut y avoir des lésions des organes internes et/ou des fractures, particulièrement chez le nourrisson et le jeune enfant. Les lésions dues aux violences physiques sont généralement localisées au visage, autour des oreilles, dans le dos, à l'intérieur des cuisses. La localisation des traces et blessures laissées par les violences permet souvent de les différencier de celles qui résultent de chutes et de jeux d'enfant (jambes, mains, avant-bras…). L'évaluation médicale est importante, d'autant que quelques rares maladies du sang ou des os peuvent induire en erreur.

Chez le très jeune enfant
Chacun sait la fragilité du nourrisson. Les gestes les plus protecteurs, les plus calmes et les plus tendres vont de soi au cours des premiers mois. Ensuite, l'enfant prend plaisir à des jeux plus mouvementés par moment. Le jeune enfant qui se développe est confronté, au fil de ses progrès moteurs, à de nombreux risques de chutes ou d'accidents domestiques. Mais lorsqu'ils surviennent, il y a souvent plus de peur que de mal. Grâce à la souplesse de leur corps et de leur ossature, bien des lésions graves leur sont naturellement épargnées.

La violence physique envers des nourrissons existe bel et bien. Ses conséquences sont graves, souvent invalidantes et même parfois mortelles. L'intervention préventive s'apparente ici à un sauvetage, à une urgence. Or un bébé maltraité n'est pas d'emblée dans un état imposant des soins urgents. S'il souffre de fractures, celles-ci sont bien souvent inapparentes. Seuls des clichés radiographiques et des examens par scintigraphie (une technique utilisant des produits nommés isotopes pour produire des images du squelette)

vont pouvoir, par des caractéristiques que les pédiatres connaissent bien, être associés à des gestes violents, des manipulations brutales ou même des coups portés.

À vrai dire, hormis les cas d'accidents de roulage ou ceux dont des témoins peuvent attester, toutes les lésions traumatiques observables sur le corps de très jeunes enfants devraient commander un examen médical et un questionnement sur les causes et les circonstances. Bien évidemment, des lésions dues aux maladies de l'enfance – rougeurs, vésicules, infections cutanées… – sont courantes, et peuvent même, dans de rares cas, provoquer des ecchymoses ou des hématomes. Une petite bosse au front chez un enfant qui se tient à peine debout est possible. Mais des petits bleus au visage ou des traces de doigts ailleurs sur le corps appellent à une vigilance, particulièrement si les incidents se répètent ou que les signes sont multiples et de colorations variées. Rappelons que ce qu'on appelle communément un « bleu » passe, en une à deux semaines, par des couleurs différentes avant de s'estomper tout à fait. Plusieurs traces de colorations différentes ne peuvent donc avoir une même chute comme explication.

Ce qui est dit ici est une invitation à se poser des questions et à en poser. Il ne s'agit pas d'établir un diagnostic sans les connaissances médicales nécessaires. Il faut se demander ce qu'il est possible et raisonnable de faire, à partir de la position qu'on occupe. Un principe s'impose : ne pas rester seul. Si nous n'avons aucun motif sérieux d'être rassuré, dialoguer rapidement avec les professionnels qui interviennent déjà pour cette famille deviendra une nécessité.

Dans un climat de coopération positive et de respect mutuel, tel qu'il existe dans la grande majorité des réseaux d'aide à l'enfance, mieux vaut s'assurer à temps de ce qu'il en est réellement par une évaluation multidisciplinaire.

Le bébé secoué

Dans le domaine des mauvais traitements physiques dont peuvent être victimes les plus jeunes enfants, il faut accorder une grande importance au « syndrome du bébé secoué » et à ses graves conséquences, qui résultent de ce que l'on appelle des hématomes sous-duraux.

Il s'agit de saignements intracrâniens qui se développent plus ou moins rapidement et prennent une ampleur variable

selon les cas. Ceci explique que l'enfant peut rapidement présenter des convulsions et sombrer dans le coma, constituant une urgence médicale. À l'inverse, l'enfant peut souffrir à domicile d'une altération graduelle de son état général, accompagnée de vomissements et d'irritabilité. Un indice important est la mesure du périmètre crânien, qui augmente plus vite que la croissance normale ne le prédirait. Les conséquences, outre le décès, peuvent être de lourdes séquelles et handicaps. Pourtant, dans bien des cas, l'enfant ne présente pas de traces de blessures suspectes et les indices de difficultés familiales ne sont pas flagrants. L'irritation que peut créer un enfant, dès la naissance, chez un adulte fragilisé, notamment par ses cris, peut provoquer une réaction de secouement brutal du bébé.

Certains programmes de prévention visent principalement l'ignorance répandue du risque grave du secouement d'un nourrisson, mais ces programmes ont démontré qu'il ne suffit pas d'informer. C'est sur la colère générée par les pleurs de l'enfant que l'action préventive peut être la plus efficace.

Les corrections abusives

Le recours à la violence physique dans le but de corriger et de punir certains comportements, dès que les gestes posés par l'adulte créent une douleur ou mettent l'enfant en danger, constitue une forme de maltraitance. L'évaluation prendra en compte la nature, la localisation et la gravité des lésions et tentera ensuite d'établir la fréquence du recours à la violence et le contexte dans lequel elle s'inscrit.

L'enfant qui subit des corrections physiques violentes est peu enclin à dénoncer l'auteur des faits. Des phénomènes de loyauté témoignent des liens d'attachement que l'intervention pourrait mettre en péril. D'autre part, la crainte de la rétorsion est souvent présente.

Les lésions présentées par l'enfant sont parfois choquantes à observer, mais ne sont qu'un élément de mesure du degré de maltraitance et de son pronostic.

Une première attitude sera d'interroger nos propres réactions et de maîtriser nos émotions. Une intervention franche et ouverte, directe envers l'enfant et envers ses parents n'empêche pas la fermeté. Car il faut y voir clair et viser une désescalade avant de rechercher des solutions pour et avec l'enfant et ses parents.

Enfin, il arrive dans certains cas que, sous le prétexte de nécessaires corrections physiques du comportement difficile d'un enfant, se cache un véritable rejet violent et systématique de celui-ci, impliquant une dimension forte de sadisme et par conséquent, de maltraitance psychologique.

Les indices comportementaux

Les enfants et adolescents maltraités lancent des « appels » par des comportements tantôt bruyants et dérangeants, telle la violence, tantôt discrets, telles des plaintes physiques ou la perte des capacités scolaires antérieures. Peu d'enfants maltraités se plaignent ouvertement et spontanément. Être attentif à ces signes, parler à ces enfants prend tout son sens.

Des signes de régression peuvent survenir chez l'enfant, comme de l'encoprésie ou de l'énurésie, et, dans un autre registre, des conduites de plus petit qu'on ne lui connaissait plus. Les manifestations régressives sont à interpréter avec prudence, tant elles sont fréquentes à certaines étapes du développement de l'enfant ou en relation avec un événement comme la naissance d'un puîné. On observe aussi parfois des manifestations de peur, comme des mouvements de défense, de protection du visage par le bras en réaction à un geste un peu vif, des sursauts, comme un état d'alerte. Ces troubles peuvent s'imbriquer et coexister. Provocation, opposition, incartades ou graves inconduites, telles mettre le feu, saccager un lieu… vont dans un même sens : provoquer une sanction, et même solliciter la colère de l'adulte.

Avec l'âge, la confrontation peut devenir explosive. Remarquons ici que les conduites difficiles, agressives et perturbantes sont l'objet de plus d'attention que celles des enfants qui souffrent et développent des troubles à bas bruit, sans perturber l'entourage, et qui risquent de ne pas éveiller l'attention sur ce qui leur arrive. Les équipes scolaires, éducatives et de loisirs doivent veiller à ne pas limiter leurs échanges et réflexions à propos des enfants aux seuls problèmes bruyants.

Des mécanismes de défense psychologiques tels que l'identification à l'agresseur ou la maîtrise du traumatisme par un agir similaire sur d'autres enfants peuvent être une clé de compréhension des conséquences comportementales de mauvais traitements.

Des conduites d'automutilation, suicidaires ou délinquantes, ainsi que les troubles alimentaires et les consommations de substances addictives, peuvent résulter de la maltraitance subie, particulièrement à l'adolescence. Toutes les formes de maltraitance aggravent le risque de souffrir de telles difficultés, y compris à l'âge adulte.

L'attitude des parents et leurs dires

En règle générale, la violence physique exercée sur de jeunes enfants est tue et cachée par les personnes responsables. Au moins dans un premier temps, la réaction la plus commune est le déni, soit le refus d'admettre, tant pour soi qu'envers les autres, la réalité des faits.

Parmi les données classiques et régulièrement vérifiées dans la pratique, retenons les éléments suivants :

- l'aide médicale est recherchée tardivement.
- la version donnée de l'accident ne correspond pas ou très mal à ce que l'on observe.
- la version donnée des faits et des circonstances varie d'un moment à l'autre ou d'un interlocuteur à l'autre ; elle présente des contradictions ou des invraisemblances.
- l'enfant est présenté à des soins, sous un prétexte médical léger, mais comme une urgence, à des moments inhabituels de la journée, ou même de la nuit. Si l'examen réalisé ne montre aucun motif grave ni actuel d'inquiétude, il y a lieu d'être circonspect, surtout si l'enfant est très jeune. Il peut s'agir d'une demande masquée de protection contre des pulsions agressives envers l'enfant.
- l'attitude des parents peut étonner par l'indifférence à l'état de l'enfant, comme elle peut à l'inverse être très ouvertement agitée, emportée et agressive. On conçoit bien qu'il faille éviter d'affronter seul de telles situations. Un regard tiers et le soutien d'une équipe sont clairement nécessaires.

Parfois les parents ne manifestent rien de ce qui précède, disent ne pas comprendre ce qui s'est passé, paraissent calmes et concernés. On verra donc un peu vite la compliance de certains parents comme un élément très rassurant.

Or une attitude coopérative n'est qu'un des éléments qui permettent d'envisager le traitement de la violence exercée sur un enfant et son retour au foyer après une séparation temporaire, comme une hospitalisation. Il faut s'assurer que les déterminants de la violence présumée ou avérée le permettent et, au-delà, que les conditions d'une thérapie soient réunies.

Les abus sexuels

Parmi les adultes et parents d'aujourd'hui, de très nombreuses anciennes victimes d'abus sexuels n'ont pas pu, dans leur enfance ou leur adolescence, dénoncer les faits. Même s'ils se sont exprimés à l'époque, ils n'ont généralement été ni entendus ni crus. Ils n'ont obtenu ni soins ni réparation. Cependant, une évolution générale progressive et favorable est observée depuis près de trente ans. Il serait toutefois excessif de prétendre que la prison du silence imposé à l'enfant abusé appartienne totalement au passé.

Les abus sexuels restent fréquents et concernent toutes les classes sociales.

Typologie des abus sexuels
Toutes les formes d'activités à connotation sexuelle proposée ou engagée par un adulte envers un enfant sont considérées comme une maltraitance, qu'elles soient ou non associées à la contrainte physique, à des menaces, à du chantage explicite ou implicite, à de la séduction ou à des récompenses. Le statut de l'enfant et le niveau de maturité propre à son âge, dans de telles circonstances, le placent toujours en position d'inégalité, dans une situation où il subit un abus de pouvoir.

La majorité des abus sexuels se produisent dans le cercle familial. L'auteur, s'il est extérieur à la famille, est dans une majorité des cas connu de l'enfant victime, par ses contacts scolaires, sportifs, de voisinage, etc, L'agression sexuelle par des inconnus est beaucoup plus rare. L'âge de début des faits dans l'enfance se situe majoritairement entre six et onze ans. On observe aussi qu'une première agression est fréquente, surtout pour les filles, à l'adolescence. La situation incestueuse, au sens strict, n'est pas majoritaire. Les garçons représentent 20 à 25% des victimes d'abus sexuels. Ceux-ci sont plus souvent agressés dans un cadre extrafamilial et par une figure d'autorité. Les auteurs d'abus sexuels sont très majoritairement des hommes et les abus commis par des femmes agissant seules sont rares et mal documentés.

En ce qui concerne les catégories de faits d'abus sexuels, on décrit :
- les sollicitations sexuelles sans contact, comme l'exhibitionnisme ou le voyeurisme, l'incitation à accomplir des

gestes d'ordre sexuel, filmés ou pas, le harcèlement par des propos à caractère sexuel…
- les attouchements sexuels, comme les attouchements ou caresses aux parties génitales ou à la poitrine. Cette forme d'agissements est la plus fréquemment signalée et celle que subissent majoritairement les jeunes enfants. Le terme d'attouchements est quelque peu trompeur, car toutes les pratiques sexuelles sans pénétration s'y trouvent incluses (comme par exemple la masturbation forcée, le cunnilingus…).
Ces deux premières catégories sont qualifiées pénalement d'attentats à la pudeur.
- le viol, dont la définition est aujourd'hui étendue à tout acte de pénétration sexuelle (vaginale, anale, orale) de l'enfant.

Les critères médicaux
La grande majorité des abus sexuels ne créent ou ne laissent aucun signe caractéristique identifiable par les examens médicaux, même très spécialisés. De nombreuses études situent à environ 15% le nombre d'examens procurant une information médicale significative. Mais si l'examen médical n'est pas un outil de dépistage, il peut être un moyen de diagnostic ou même de preuve formelle dans certains cas. En d'autres termes, lorsqu'ils existent, les signes médicaux peuvent corroborer les dires d'un enfant, et parfois formellement identifier l'abuseur. S'il existe une forte présomption d'abus sexuel, et surtout de viol, au cours des 48 à 72 dernières heures, un examen médical et l'emploi d'une trousse médico-légale pour faire divers prélèvements et permettre une recherche d'ADN, s'imposent. Un protocole médical de traitement préventif de maladies sexuellement transmissibles doit être appliqué dans certaines situations, ainsi que celui du risque éventuel de grossesse. Dans les autres cas, il vaut mieux différer l'examen spécialisé afin d'assurer un maximum de confort et de compréhension à l'enfant concerné.

Les personnes qui sont en contact, par leurs activités professionnelles ou bénévoles, avec les familles et avec les enfants et adolescents, sont en amont des procédures spécialisées. Par leur écoute, leurs observations et leurs conseils, elles occupent souvent une place importante dans l'aide initiale à la révélation et à l'orientation d'une situation. Il est délicat d'encourager un enfant à parler, sans lui faire dire ce qu'on lui suggère ni lui en faire trop dire

lorsqu'on n'est ni chargé de l'enquête ni d'une expertise. « Que se passe-t-il ? », « Parle-moi de… » sont des questions ouvertes auxquelles, face à une confidence spontanée ou à une attitude inhabituelle, il est bon de se tenir.

Interroger le jeune enfant de manière suggestive (« On t'a fait mal ? », « Qui t'a frotté là ? »), risque l'emballement et même de fausses accusations.

La parole de l'enfant

Pour l'essentiel, c'est la parole de l'enfant ou de l'adolescent qui ouvre à la question d'un abus sexuel. Dans une certaine mesure, des comportements sexualisés peuvent y faire penser. Enfin, un cortège de symptômes ou comportements fréquents en clinique infantile peuvent y être associés.

L'audition des mineurs présumés victimes d'abus sexuels est à présent très codifiée. De nombreuses recommandations ont été émises et intégrées, avec plus ou moins de bonheur selon les pays et les ressorts des tribunaux, dans les procédures judiciaires. Pour déclencher celles-ci, il faut nécessairement qu'il y ait, venant de la famille ou des professionnels, une plainte ou un signalement avec ouverture d'une enquête. L'enfant sera alors invité à une narration aussi précise que possible des faits. Il est soutenu dans ses efforts de mémoire dans le but de l'aider à fournir un maximum de détails. L'entrevue est vidéo-filmée et permet d'éviter aux enfants d'être réentendus sur les mêmes faits et circonstances. La méthodologie de ces entretiens d'enquête a fait l'objet de progrès scientifiques considérables au cours des quinze dernières années. Dès l'âge d'environ trois ans, malgré les difficultés et limitations spécifiques, il est utile et nécessaire de recueillir par de telles méthodes les dires d'un enfant présumé victime d'abus sexuel.

Néanmoins, le doute persistera souvent et la certitude sera rarement au rendez-vous. On fera toujours œuvre utile en acceptant ces aléas sans parti-pris et en contenant avec sérénité les retombées comme l'incompréhension, le sentiment d'injustice… On prône aujourd'hui une même unité de temps et de lieu pour l'accueil et le soutien psychomédicosocial de l'enfant et pour la réalisation de l'audition et des examens médico-légaux. Même à défaut d'une telle unité, la nature de tout dévoilement d'abus sexuel implique des réponses d'aide, de soutien et d'enquête bien coordonnées.

L'enfant, mais aussi son entourage, ont besoin d'aide et de compréhension sans délai en situation de crise et à plus long terme selon le traumatisme vécu.

Rappelons que l'on se projette, sans en avoir bien conscience, dans les situations d'abus et ce, entre deux pôles opposés qui consistent d'un côté à s'identifier totalement à l'enfant victime, ou de l'autre, à rejeter au loin l'image d'un parent défaillant. Ceci revient à dire que nous risquons d'accueillir les propos entendus comme autant d'indices indiscutables, quitte à renforcer notre conviction par des questions suggestives qui amèneront des réponses que nous aurons induites. À l'opposé, on peut aussi, par des indications verbales et des attitudes non verbales, véhiculer le doute ou la désapprobation au point de refermer ce qui venait d'être entrouvert.

Pour être adéquat, l'intervenant ne doit pas endosser l'habit d'enquêteur. S'il recueille, avec neutralité et bienveillance, un récit portant sur une possible agression sexuelle, il s'attachera à recueillir les informations de la manière la plus objective possible. Dans quelles circonstances précises la parole de l'enfant a-t-elle été reçue ? Avait-il été interrogé précédemment ? À quelles questions a-t-il répondu ? Quels mots précis a-t-il employés ? L'enfant a-t-il manifesté un embarras, une gêne, une réticence ou une hésitation ? La nature sexuelle des faits est-elle claire ? Un adulte ou un aîné est-il clairement impliqué ?

Il est important de bien consigner cet ensemble d'éléments. Enfin, retenons que les allégations trop peu étayées et floues ne sont pas rares. Par contre, les fausses allégations, mensongères et induites par un adulte, explicitement ou implicitement, sont l'exception. Dans ces cas, l'enfant tiendra généralement un discours stéréotypé, sonnant faux pour qui a l'expérience, et sans participation émotionnelle.

Les indices comportementaux

Les comportements et les signes psychiques qui peuvent orienter vers une hypothèse d'abus sexuels sont délicats à décoder, car ils sont peu spécifiques. Des comportements sexuels problématiques peuvent être indicatifs.

Les symptômes psychiques et psychosomatiques se rencontrent dans de nombreuses circonstances réactionnelles que peuvent vivre les enfants, comme un deuil, une séparation, un traumatisme psychologique, et sont parfois en

lien avec des abus sexuels. Tout changement marqué de l'humeur, du sommeil, du comportement devrait amener un questionnement sur les causes possibles. Une chute inexplicable du rendement scolaire doit attirer l'attention. Les changements d'attitude marqués vis-à-vis des proches, l'exigence nouvelle d'être accompagné par un aîné, sont des exemples à avoir à l'esprit.

Des douleurs inexpliquées, abdominales notamment, ou la survenue de symptômes d'énurésie ou d'encoprésie peuvent être parfois reliées à des abus sexuels, de même qu'une peur nouvelle de certains lieux ou personnes, un isolement ou une anxiété inhabituels.

Lorsque plusieurs de ces indices se conjuguent chez un même enfant, on fait bien de se questionner sur ce qui est sous-jacent, sans se précipiter sur l'hypothèse d'un abus sexuel.

Les attitudes parentales

Peu de signes attirent l'attention sur une famille où se produisent des abus sexuels. De l'extérieur règne généralement l'apparence de la normalité, qui peut être sympathique et joyeuse ou très discrète et « sans histoires ».

Si le climat est incestueux ou pervers, aucune détection à distance n'est possible. C'est dans l'intimité et le secret que cela se joue.

Dans la crise qui suit un dévoilement par l'enfant, on observe généralement que l'abuseur nie, ou biaise en minimisant les faits et sa responsabilité en laissant entendre que son état de conscience était altéré, par exemple par l'alcool, qu'il a été sollicité par la victime elle-même, que son intention n'a jamais été de nuire et que, dès lors, les conséquences sont exagérées… Parfois il admet et paraît éprouver des remords. Dans d'autres cas, plus rares encore, on assiste à une réaction suicidaire.

La mère peut se sentir fautive de n'avoir rien vu ni rien soupçonné. Elle prend alors fait et cause pour son enfant, ou, au contraire, elle réagit de manière hostile à la blessure qui lui est infligée par les révélations de ce dernier. Dans les deux éventualités, le désarroi de l'enfant est grand. L'attitude maternelle, sa capacité de « contenance », corollaire à celle de se « contenir » elle-même, de ne pas s'effondrer, joue un rôle déterminant dans le pronostic d'évolution de l'enfant abusé sexuellement. D'où l'importance de chercher, par

tous les moyens, à soutenir et contenir psychiquement la figure parentale non abusive, dont l'enfant attend qu'elle le soutienne, et psychologiquement, et dans la reprise d'une vie au quotidien aussi normale que possible.

Les négligences

Typologie des négligences
Les négligences constituent un vaste ensemble d'éventualités préjudiciables au bien-être des enfants, à leur sécurité et à leur santé, physique et mentale. Elles ont en commun d'être des conduites passives, faites d'abstentions ou d'omissions, qu'elles soient intentionnelles ou non.

Les conséquences sont des plus diverses et varient fort en gravité. Elles peuvent toucher l'enfant en devenir au cours de la grossesse.

La négligence physique est celle qui omet de répondre aux besoins fondamentaux de l'enfant sur les plans alimentaire, vestimentaire, de l'hygiène ou de l'environnement physique.

La négligence éducative se rapporte au manque de surveillance ou d'encadrement approprié, à l'insuffisance de fréquentation scolaire, à l'absence de limites posées à l'enfant, à la carence de jouets et de stimulations, à l'exposition à des stimulations excessives et inadéquates.

La négligence médicale vise les situations où les soins nécessaires ne sont pas recherchés ou ne sont pas appliqués.

La négligence affective comporte de nombreux registres comme le manque d'apports affectifs, l'indifférence, la froideur, le retrait, l'absence de manifestations d'empathie ou d'affection, l'abandon.

Manquements mineurs ou négligences graves ?
La négligence comporte des degrés qui peuvent être représentés sur un axe continu qui partirait de la situation idéale où tous les besoins de l'enfant seraient parfaitement et constamment rencontrés, et qui aboutirait, à l'autre extrémité, à des situations de dommages graves pouvant aller jusqu'au décès, résultant de négligences lourdes et multiples. Des écarts occasionnels à la norme, des imperfections dans les soins, l'indisponibilité affective ou les défaillances éducatives s'observent couramment

dans tous les milieux. S'il est possible d'y voir de la négligence, il serait excessif de parler de maltraitance. On préférera parler de situation à risques, appelant à la vigilance et à l'application de conseils préventifs. Mais à défaut de bien explorer et de bien observer, on risque de placer notre seuil trop haut.

Toute forme de négligence observable mérite qu'on s'y arrête. Pris isolément, un incident mineur peut être jugé sans gravité. Pourtant, il peut faire partie d'un ensemble régulier et préoccupant de négligences diverses, ou même être associé à d'autres formes de maltraitance. Les négligences, tant par le nombre d'enfants concernés que par la gravité des conséquences immédiates ou futures, sont généralement sous-estimées. Il est utile d'y être attentifs si nous voulons renforcer la prévention et la prise en charge des familles concernées.

Plusieurs facteurs peuvent contribuer à cette perception réduite de la négligence comme maltraitance.

Un premier point concerne l'association très fréquente des négligences à des conditions de vie difficiles et l'intrication d'éléments défavorables comme la pauvreté, l'isolement, des problèmes de santé mentale comme la dépression et les assuétudes, des problèmes de santé physique des parents ou de l'enfant… Un autre élément qui peut intervenir est notre perception des fragilités des parents, héritées souvent d'un passé personnel de souffrance et de carence. Associées aux difficultés objectives vécues au quotidien, ces fragilités nous touchent.

De surcroît, on ne discerne que rarement dans le comportement parental une intention ou même une conscience de nuire à l'intérêt de l'enfant. Un mélange de tolérance et de résignation peut gagner l'intervenant.

Pourtant, à un moment donné, l'intérêt du jeune enfant négligé peut commander des mesures qui se substituent, au moins partiellement, aux seules ressources parentales. Les troubles psychiatriques des parents sont un facteur important de négligences qui imposent une prise en charge soutenue.

Aspects cliniques

La grande vulnérabilité du très jeune enfant à la négligence doit être soulignée. L'extrême dépendance du nourrisson envers les soins l'expose particulièrement à

la négligence, tant sur le plan physique que psychique. L'enfant peut être très vite atteint dans son développement précoce et dans sa santé physique. Le rythme rapide auquel il se développe augmente rapidement ses besoins, en qualité et en quantité. Toute carence peut rapidement produire des effets néfastes.

Le rôle de l'examen médical est important pour apprécier l'état général et le développement de l'enfant, évaluer son état d'hygiène, identifier une cause pathologique sans rapport avec des négligences ou, à l'inverse, relier celles-ci aux symptômes de l'enfant. Comme les médecins reçoivent des enfants qui souffrent de dénutrition, de déshydratation, d'intoxications, d'accidents domestiques, de dermatoses et parasitoses, il leur revient souvent de s'alerter de la négligence sous-jacente et d'apprécier l'étendue des dommages. Mais les hypothèses et données cliniques doivent être mises en relation avec les observations de l'environnement quotidien de l'enfant et de son contexte familial.

Mises à part les séquelles d'accidents graves dus à des négligences, les conséquences les plus lourdes pour les enfants, à long terme, se situent sur le plan psycho-affectif. Par rejet, par indifférence, par indisponibilité psychique, des troubles sévères peuvent s'installer chez le jeune enfant. Ces troubles toucheront le développement psychomoteur et les grandes fonctions comme l'alimentation et le sommeil, ils freineront la croissance, fragiliseront les défenses naturelles contre les maladies.

Très vite, l'enfant manifestera un contact pauvre, terne et indifférent. Son tonus musculaire va s'affaiblir. Parfois, il perd son intérêt pour les personnes, ne semblant plus en avoir que pour l'un ou l'autre objet. Des balancements de la tête ou du tronc peuvent aussi accompagner des privations affectives. Rhytmies, stéréotypies et automutilations, jeu avec les excréments sont des signes appartenant à un tableau clinique extrême.

Avec l'âge, la carence affective et les diverses négligences associées vont toucher l'acquisition du langage et le développement global. Un certain degré d'arriération mentale peut résulter des inhibitions des facultés intellectuelles. En grandissant, l'enfant manifestera encore une avidité affective mal différenciée, s'accrochant à tous ceux qui vont vers lui, mais rompant souvent les liens par des comportements qui provoquent réprimandes et rejet.

On se référera utilement aux travaux modernes sur l'attachement et ses troubles pour percevoir, dans des cas moins extrêmes, les signes d'alerte et les actions préventives ou thérapeutiques souhaitables.

Quelques pistes pour agir

Des tests, échelles et questionnaires évaluent et mesurent les différents aspects du développement et de son évolution. Des méthodes rigoureuses permettent d'explorer la situation familiale et l'évolution des compétences parentales. Ils peuvent guider l'assistance éducative et fournir des critères d'orientation vers des soins spécifiques des troubles précoces. Mais l'attention des professionnels et leurs observations croisées sont les premiers dispositifs à mettre en œuvre.

Dans certains cas de négligences graves, un ensemble de mesures sociales, éducatives et thérapeutiques associées à des dispositifs d'accueil accessibles et souples s'avérera indispensable pour éviter une mesure de placement de l'enfant. Une mesure compensatoire très probante en bas âge est la fréquentation d'une crèche de jour.

Les stratégies préventives qui sont fondées sur des partenariats locaux, structurés en programmes d'accès aisé pour les enfants et leurs familles, semblent avoir démontré leur pertinence et leur utilité. Il faut souligner ici l'importance du travail en réseau et de la communication entre les intervenants.

La maltraitance psychologique

L'identification de la maltraitance psychologique est d'une approche particulièrement difficile. Lorsqu'elle existe sous une forme indubitable, elle est faite de répétition de propos malveillants et dénigrants, d'attaques verbales et d'injures visant la personne même de l'enfant, de brimades, d'humiliations, de vexations, et plus subtilement d'espérances brisées, de promesses mensongères, de rétorsion, de mépris des intentions de l'enfant et de connotation négative de ses réactions saines.

On parle aussi d'abus émotionnel, de cruauté mentale. L'exposition des enfants à la violence conjugale ou leur entraînement dans les conflits violents des adultes constitue une forme de mauvais traitements psychologiques,

souvent méconnue, et classée un peu vite dans les facteurs de risques associés à la maltraitance physique et aux négligences.

Certains enfants occupent une place de souffre-douleur exclusif, jusqu'à être parfois véritablement un enfant martyr dans une fratrie où les autres enfants sont traités normalement. Un enfant peut être le « mauvais objet » d'un parent en raison de ses particularités ou d'un handicap. La dynamique familiale met parfois tour à tour un enfant en position de victime. Dans tous les cas, on sera bien avisé d'avoir une approche familiale et de s'interroger sur le sort des autres enfants, sans oublier leur vécu traumatisant de témoins ou de complices malgré eux.

Dans le cadre du dépistage et de la prévention, retenons l'importance d'avoir un éclairage sur toute la fratrie, et dans la prise en charge, de porter un regard attentif à l'ensemble de la dynamique familiale, car tous les enfants y participent.

Les mauvais traitements psychologiques
On distingue classiquement les mauvais traitements actifs des mauvais traitements passifs.

On ne qualifie de maltraitance psychologique comme telle que les violences psychologiques actives, sans y inclure les négligences et carences affectives, qui sont des mauvais traitements de forme passive. Il est clair que ces négligences engendrent aussi des états de souffrance psychologique.

Soulignons également que les diverses formes de maltraitance peuvent coexister, et que c'est fréquemment le cas.

Isoler les mauvais traitements psychologiques, alors qu'ils sont présents à des degrés divers dans toutes les formes de maltraitance, a pour intérêt de rendre compte de situations où l'enfant peut être en grande souffrance du seul fait de violences psychologiques, en l'absence d'indices de sévices physiques ou de négligences.

Typologie de la maltraitance psychologique
Les violences psychologiques recouvrent un grand nombre de manifestations dont les catégories principales consistent à :
- rejeter et mépriser l'enfant, en le dégradant, en l'humiliant, en le critiquant, en le punissant injustement, en

l'excluant…, tout ceci de manière verbale et par l'attitude non verbale ;
- confiner et isoler l'enfant, en limitant ses contacts sociaux, ses jeux, son espace de vie…
- dénigrer ses besoins affectifs, en refusant de répondre à ses demandes, en l'insécurisant, en lui refusant ouvertement tendresse et affection…
- terroriser l'enfant, en le menaçant de l'abandonner, de lui faire du mal, de porter atteinte à ce qu'il aime, à ceux qu'il aime…
- sur-stimuler : il s'agit de situations où l'enfant se trouve pris dans le désir de succès et de gloire des adultes, par procuration. Des entraînements, des concours, des risques parfois lui sont imposés au-delà de toute mesure, sans tenir compte de ses désirs, de son âge ni de ses limites. Une identité souvent factice lui est imposée au détriment de son rythme et de son évolution personnelle.

Les indices de souffrance de l'enfant
Les dégâts possibles dès la plus petite enfance portent sur une atteinte de certains aspects du développement neurologique cérébral, une désorganisation du développement et de l'attachement avec un haut niveau d'anxiété et d'agir déstructuré. Avec les années, l'enfant maltraité psychologiquement peut devenir éteint et effacé ou, à l'inverse, se montrer incontrôlable, susciter l'incompréhension de ses pairs et solliciter les sanctions de l'adulte.

La fugue, l'errance, l'école buissonnière, le vandalisme et les conduites à risques de l'adolescence n'ont pas, toutes, la maltraitance en arrière-fond. Mais, face à de telles conduites, il est nécessaire d'avoir à l'esprit la maltraitance psychologique et l'extériorisation de la souffrance par ces signes d'alerte comportementaux. D'autres déterminants essentiels sont évidemment possibles et une évaluation psychosociale doit être mise en œuvre en vue d'une compréhension de ces signes et symptômes.

Moins bruyant, moins perturbant, l'enfant qui s'efface, trop calme et pas sûr de lui, anxieux, se plaindra peut-être de sa solitude, de son manque d'amis ou de divers maux physiques. L'hypothèse parmi d'autres causes possibles de maltraitance ne devrait pas être perdue de vue.

Les violences conjugales
On tend actuellement à inclure les enfants témoins de violences graves et répétées, même au plus jeune âge, parmi

les victimes de maltraitance psychologique. Ces violences perçues créent un état de stress considérable qui peut se répercuter à long terme sur les structures cérébrales et créer des entraves à la capacité d'empathie, d'attachement sain, de tolérance à la frustration. Les enfants peuvent souffrir d'un syndrome de stress post-traumatique, entraînant un profond mal-être. Les répercussions sur la scolarité sont nombreuses.

L'enfant qui vit dans un climat de violences conjugales est insécurisé, touché dans son estime de soi, tantôt instable ou agressif, tantôt triste et en retrait.

L'exposition à des violences interpersonnelles a pour effet négatif de créer une forte distorsion dans la perception des rôles sociaux et dans la régulation des conflits interpersonnels.

Facteurs de vulnérabilité

Qu'il s'agisse de dépistage, d'aide préventive ou de traitement, la prise en compte des facteurs de vulnérabilité présentés par la famille revêt une grande importance. Ces fragilités, si elles sont intenses et nombreuses, obscurcissent certainement l'horizon. Dans d'autres cas, elles ne sont que des points d'attention sur lesquels on peut tenter d'agir positivement en proposant diverses formes d'aide.

Souvent, on ne dispose que d'une fraction des informations, ce qui peut mener à des interprétations incorrectes, tant dans le sens d'être faussement rassuré que dans le sens d'un excès d'inquiétude.

Dans le passé des parents, on retiendra des facteurs fragilisants comme la maltraitance dans l'enfance, des carences affectives, des placements, des troubles psychiatriques, des conduites délictueuses, une dépendance à des drogues, licites ou illicites. On sera attentif, dans leur situation présente,
- aux troubles mentaux (psychose, arriération, dépression et troubles de la personnalité manifestés par des actes auto et hétéro agressifs, l'impulsivité, l'intolérance à la frustration avec réactions violentes) ;
- aux conduites d'addiction ;
- aux violences conjugales, aux difficultés de contrôle des actes et des émotions ;

- aux fragilités psychiques comme une très faible estime de soi, des troubles narcissiques, un état post-traumatique, un deuil pathologique, une grande immaturité ;
- à des attentes irréalistes et des exigences excessives envers un enfant, à des propos négatifs ou hostiles à son encontre.

En ce qui concerne l'enfant, l'attention se portera sur la manière dont il a été attendu, dont la grossesse a été vécue, dont il a pu décevoir, dont la filiation a pu poser problème. La discontinuité des liens, les placements et la maltraitance subie antérieurement sont des facteurs de risques.

Il faut être attentif à des difficultés que peut poser l'enfant en raison d'un handicap, d'une malformation ou d'une maladie chronique, ou en raison de l'attention qu'il nécessite et les attentes qu'il déçoit. L'enfant qui est l'enjeu de lourds conflits familiaux peut aussi se trouver exposé à un risque élevé de maltraitance.

Dans la fratrie, on sera attentif, notamment, à un décès – à sa cause et à son impact –, à un abandon soit de fait soit en vue d'une adoption –, à des mauvais traitements ou présomptions de ceux-ci, à des placements en institution ou en famille d'accueil.

L'immaturité de fonctionnement du couple et son instabilité peuvent fragiliser les rôles parentaux.

La qualité de l'entourage social et familial peut être déterminant. L'isolement fragilise fortement l'exercice sain de la fonction parentale.

Ces facteurs de vulnérabilité représentent autant d'axes sur lesquels des aides peuvent utilement être mises en place.

De l'impact sur le professionnel à la mobilisation du réseau

Les signes, symptômes et indices de maltraitance qui sont soulignés dans les chapitres précédents peuvent être perçus ou soupçonnés par toute personne qui est en contact direct avec des enfants et des familles. L'activité professionnelle ou bénévole peut amener à voir des signes et à recevoir des informations inquiétantes, sans être ni mandaté ni spécialisé dans le domaine de la maltraitance. C'est donc dans le cadre d'une mission de base,

comme l'enseignement, l'éducation, la santé, l'accueil de la petite enfance, l'aide sociale… que professionnels et bénévoles vont être confrontés, inopinément et de manière sporadique, à une possible maltraitance d'enfant. Exceptionnellement, ils seront le témoin fortuit d'une situation d'une gravité tellement flagrante qu'une action de sauvegarde immédiate par des services d'urgence sera nécessaire.

Mais dans la majorité des cas, l'incertitude et l'inquiétude marqueront la situation de départ. Y a-t-il maltraitance ? Quels sont les risques réellement encourus ? Est-ce urgent ? Faut-il intervenir ? Comment intervenir à bon escient ? Est-ce à moi d'agir ? Le remède pourra-t-il s'avérer meilleur que le mal ? Vais-je en parler ? À qui ? Comment cela sera-t-il reçu ? Le silence n'est-il pas plus profitable à tous ? Autant de questions qui soulignent, à titre d'exemples, l'inconfort dans lequel l'intervenant peut se trouver.

Les contradictions inhérentes à ces situations de dépistage d'éléments inquiétants sont nombreuses. On peut s'engager dans des réactions excessives ou à l'inverse dans des attitudes de mise à distance pouvant aller jusqu'à la négation du problème observé. De même, peut-on se sentir inquiet de réagir de manière emportée ou de manquer de mesure, soit en s'identifiant à l'enfant sans défense, soit au parent fragile ou débordé.

Des conflits de valeurs surgissent éventuellement : en se vivant comme accusateur, en quittant le cadre de son rôle établi ou celui d'une relation de confiance, on pourrait compromettre non seulement les bases du lien habituel mais aussi toute la neutralité et la bienveillance que l'on met dans l'exercice de sa fonction.

Plus on se situe dans un souci de prévention, au vu d'incidents ou de manquements mineurs mais répétés, ou au vu de relations adultes-enfants préoccupantes, plus la question d'un seuil et du moment propice à une intervention se posera. Faut-il attendre des éléments plus tangibles ? En quoi ce que l'on voit aujourd'hui et qui ne diffère guère de ce que nous savions déjà, nous pousse à présent à voir les choses sous l'angle d'une possible maltraitance ?

De manière générale, il est plus malaisé d'intervenir et de proposer un changement dans les situations peu évolutives que dans des situations de crise marquées par un incident,

un accident ou un événement familial important. Rappelons que les moments de crise peuvent être pour les familles des étapes maturatives positives dans un cycle de vie normal, comme une naissance, l'individuation du jeune enfant, l'arrivée à l'adolescence, le départ du foyer…

Dans cette matière délicate, une première règle d'or sera de ne jamais rester seul. Cette recommandation générale doit être comprise de diverses manières. Il peut s'agir, à un premier niveau, d'un échange et d'une écoute, relativement informelle et de proximité, avec un collègue ou une personne de confiance, apte à comprendre et à apporter un soutien. À un deuxième niveau, on se trouve rapidement à un carrefour, où les voies à emprunter sont très nombreuses et variées. Si ces voies sont peu balisées, il faudra demander de l'aide pour s'orienter.

Dans tous les cas, il est pertinent de chercher à être épaulé dans sa démarche. Certains services ou secteurs d'activités ont mis en place non seulement des protocoles d'intervention ou des guides de bonne pratique, mais surtout des personnes qualifiées, intra-muros, pour écouter et épauler les professionnels inquiets d'une maltraitance. Ce n'est pas le cas partout, loin s'en faut. Un espace et un temps intermédiaires sont précieux pour soutenir la réflexion, la prise de recul et l'élaboration d'une décision raisonnée.

Encourager la prévention et le dépistage de la maltraitance en première ligne se conçoit mal sans un accès aisé, structurellement prévu et organisé par les divers secteurs concernés, à des relais d'écoute, de supervision individuelle ou d'intervision collective. Ainsi, les questions soulevées par un signalement pourront être illustrées et débattues avant même que d'y être personnellement confronté.

Par ailleurs, la formation veillera à apporter les connaissances nécessaires au sujet des procédures existantes et du cadre réglementaire dans lequel on évolue. La compréhension du réseau local d'aide et d'intervention et des lieux institués de concertation et de coordination, la perception de l'articulation entre les services, complètent la gamme des leviers permettant aux intervenants d'activer une aide appropriée à l'enfant et à la famille, en passant par un soutien à sa démarche.

Soulignons que partout, un signalement peut, ou même doit dans certains pays, être fait à une autorité mandante.

Dans le contexte belge francophone, le signalement à une équipe multidisciplinaire spécialisée est possible. On peut en attendre une supervision et un éclairage sans déclenchement d'une intervention directe, une évaluation clinique de la situation ou encore l'organisation d'une prise en charge coordonnée avec les autorités mandantes si nécessaire.

De nombreux hôpitaux peuvent, en service de pédiatrie, à la fois dresser un bilan psycho-médicosocial, établir un diagnostic précis de la maltraitance et assurer la protection de l'enfant, dans un premier temps et sans stigmatiser. Cette ressource est particulièrement utile à mettre en œuvre pour les nourrissons et les jeunes enfants.

La personne qui est à l'origine d'un signalement ayant déclenché une prise en charge spécialisée par de nombreux acteurs professionnels se sent volontiers oubliée. La circulation de l'information dans le domaine de la maltraitance – sa pertinence, sa mesure, ses limites – est une question majeure qui mérite une attention particulière de toutes les personnes impliquées, dans le respect des règles de confidentialité.

Conclusions et recommandations

Ces éléments doivent être entendus dans un sens favorable à la sécurité et à l'intérêt de l'enfant. À juste titre, on peut craindre que les nécessités du moment priment sur les visées à long terme. Le cas n'est pas fréquent, mais il arrive qu'il faille s'y résoudre, en quittant le champ de la prévention pour celui de la protection.

S'il est hors de question de voir de la maltraitance partout, il est utile de se préparer à devoir un jour y être confronté dans sa pratique quotidienne. Nous avons indiqué les critères qui doivent nous pousser à échanger, à questionner et à chercher des relais. Nous vous invitons à vous informer, à vous former plus avant, afin de prévenir les diverses formes de maltraitance, en maillant au mieux le réseau d'aide et de soutien aux enfants et aux familles.

La place de chacun dans la prévention

La maltraitance se déroule la plupart du temps au sein de la famille dans un quotidien souvent silencieux. La place qu'occupe chaque intervenant, animateur, puéricultrice, enseignant, éducatrice,… auprès des enfants et adolescents le positionne comme acteur de prévention de la maltraitance. Par son implication quotidienne, sa connaissance de chaque enfant, il offre une prévention « généraliste » : écouter ce que confient les enfants, leurs préoccupations, les accompagner, s'impliquer dans un dialogue, observer leurs difficultés, leurs changements d'attitude, d'humeur, d'éventuelles marques corporelles…

Par la rencontre de l'autre, la manière dont il est respecté, l'ouverture à la vie en groupe, l'enfant met en perspective son propre vécu, se décentre, compare. Cela le mènera peu à peu à se rendre compte que ce qui se passe à la maison ne se vit pas chez les autres.

Pour se dire, se confier, exprimer leurs difficultés, enfants et adolescents ont besoin de faire confiance, de sentir qu'ils peuvent compter sur les intervenants qui les entourent.

Cette confiance qui se tisse au quotidien entre enfants et adultes, au gré des rires, des anecdotes, des petites et grandes questions, des échanges, offre un réel appui à l'enfant. En cas de questions, de difficultés, l'enfant se tournera ainsi plus facilement vers ses référents familiers pour trouver de l'aide.

Et quand l'enfant se confie au professionnel, l'écouter engage de lui ouvrir une place pour se dire, au-delà d'une recherche de preuves ou d'une vérité. Compte tenu des limites de son mandat et de la loi, le professionnel sera tenu de préciser à l'enfant qu'il ne peut pas rester seul avec cette confidence et qu'il doit lui-même chercher comment l'aider et le protéger. En parler à sa hiérarchie, faire appel à sa sphère professionnelle et au réseau, passer le relais à une équipe spécialisée… s'organise tout en maintenant le lien avec l'enfant dans une modalité relationnelle la plus coutumière/habituelle possible.

Ne pas rester seul, en parler ne signifie pas trahir l'enfant ou ses parents. Partager ses doutes et inquiétudes permet de les évaluer en appui sur le réseau de professionnels et le maillage d'adultes présents autour de l'enfant.

Chaque intervenant gagne à prendre un temps d'arrêt pour penser ces questions, ces situations, seul ou en équipe avant d'y être confronté. Et face à une situation de doute, d'inquiétude vis-à-vis d'un enfant, ne pas rester seul et s'adresser au réseau de partenaires (direction, centre PMS…) est essentiel. De plus, faire appel à des services spécialisés (SOS-Enfants, SAJ…) aidera à comprendre l'inquiétude, à dépasser l'émotion que peut susciter une telle situation et, si nécessaire à organiser une prise en charge.

Car face à l'émotion et l'inquiétude en présence, prendre le temps de réfléchir ensemble permet de ne pas être emporté par ses propres ressentis et de mettre en place protection et soutien à l'enfant et sa famille en tenant compte tant de leurs fragilités que de leurs ressources, et en restant chacun dans sa mission.

Ce texte s'appuie sur le décret du 12 mai 2004 relatif à l'Aide aux enfants victimes de maltraitance.

Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?

« Hugo a l'air insensible aux stimulations, c'est comme s'il n'habitait pas son corps » ; « Sarah frappe tout le temps ses camarades » ; « Brice sent mauvais et porte toujours des vêtements trop petits pour lui »… Il nous arrive à tous de nous interroger par rapport à un enfant et plus encore s'il se confie : « Ma maman me fait mal ; Papy joue avec ma zezette »…

La relation entre l'enseignant, la puéricultrice ou l'éducateur et l'enfant et sa famille permet, au fil des jours, de développer du lien et d'être attentif aux petits événements de la vie. Ainsi, le professionnel est le témoin privilégié des questions voire des souffrances d'un enfant et peut donc l'accompagner en cas de problèmes.

Est-ce vraiment grave ? Dois-je prendre tout cela au sérieux ? Cela me concerne-t-il ? Dois-je en parler avec l'enfant, avec ses parents, relayer mes questions à d'autres services ? Qui peut m'aider à réfléchir ? Comment réagir ? Les questions affluent…

Donner confiance dans la continuité de la relation

Du fait de cette relation privilégiée, le professionnel entend et observe ce que l'enfant accepte de lui dire, de lui montrer, de lui dévoiler. Face à cette parole de l'enfant, à ces signes, pas besoin de chercher des preuves, de mener une enquête, de savoir à tout prix. Lors d'un dévoilement, la vérité qui compte est celle que l'enfant amène, quelle qu'en soit la réalité factuelle. Cette présence, cette disponibilité à accueillir l'enfant là où il se trouve, avec ses mots, ses images, ses sensations, dégage le professionnel du travail de recherche de la vérité, et l'engage sur le versant du soutien à l'enfant et du relais à mettre en place en vue de le protéger.

Le respect de l'enfant, dans ce qu'il dévoile ou dans ce qu'il tait, nécessite, de la part du professionnel, un engagement dans une continuité de la relation. Il faut comprendre par là que, si les manifestations de détresse d'un enfant peuvent fluctuer d'un jour à l'autre, l'inquiétude éveillée, la disponibilité du professionnel et la place qu'il occupe auprès de lui doivent être maintenues. Après

ses premières confidences, l'enfant peut choisir de se faire discret, de faire comme si rien ne s'était dit ou montré. De la sorte, il peut tester la confiance et la solidité de cette relation avant d'éventuellement se confier plus encore.

Cette continuité relationnelle ne doit pas se transformer en une attention focalisée sur cet événement. Le professionnel est disponible, certes, mais reste dans son cadre ; l'enfant le sait et peut également s'appuyer sur ce cadre pour gérer le rythme du dévoilement.

Un autre élément qui rend complexe la relation à établir dans cette situation est l'existence d'un conflit de loyauté très présent chez l'enfant. Les sentiments qui se croisent alors chez lui peuvent être décrits comme ceci : « Si je dis ce que je vis vraiment à la maison (abus sexuel, mauvais traitement…), papa ou maman vont croire que je ne les aime plus ». Ne pas se poser en rivalité avec eux, ne pas les disqualifier permet à l'enfant de préserver ses référents parentaux essentiels pour lui.

Ne pas rester seul

Le dévoilement d'un enfant, le doute face à des signes inquiétants qu'il montre, appellent chacun de sa position professionnelle à mobiliser des moyens pour protéger l'enfant. Aussi, signifier à l'enfant que le professionnel, au même titre que tout adulte, est soumis à des lois qui imposent parfois le relais auprès d'autres professionnels ou auprès de la hiérarchie, donne la possibilité d'ouvrir la relation à des tiers, de sortir du secret dans lequel l'enfant se sent enfermé…

Ne pas rester seul avec ses inquiétudes ou une parole déposée par un enfant est un principe à organiser en tenant compte des ressources et des règles mises en place au sein de chaque institution. Les situations de maltraitance nécessitent des échanges et des réflexions avec des tiers : le directeur, les collègues, un médiateur, l'assistant social de l'institution…

En référer à sa hiérarchie permet de se faire soutenir, de partager les questions en présence, d'organiser le suivi à mettre en place. Ainsi compte tenu de la situation, des liens interpersonnels entre adultes, il sera ajusté par exemple que la direction contacte les parents pour préserver le lien de confiance entre l'enfant et l'enseignant.

Intervenir consiste aussi à mesurer ses propres limites et mobiliser en relais les ressources disponibles.

Alimenté par ces échanges, éventuellement en collaboration avec des collègues, le professionnel et/ou la direction orientera la suite de l'accompagnement : il s'adressera à l'enfant et/ou à sa famille en reflétant ses préoccupations, contactera parfois des services relais… Chaque situation nécessite d'être prise en compte de manière unique.

Demande d'avis et relais auprès des services spécialisés

Le rôle des services de prise en charge (Equipe SOS enfants, Service d'aide à la jeunesse, Centre de santé mentale, PSE…) consiste à évaluer la situation, à faire le diagnostic, à mettre en place des mesures et/ou des contraintes nécessaires en vue de protéger l'enfant, de lui apporter de l'aide ainsi qu'à ses parents. Le travail de ces services et leur expertise sont notamment fondés sur les observations faites par les professionnels qui connaissent l'enfant et sa famille au quotidien.

Le professionnel en contact avec l'enfant reste présent dans son rôle habituel auprès de celui-ci. La qualité et la continuité de la relation soutiennent l'enfant et lui permettent d'expérimenter la fiabilité de la parole d'un adulte, la consistance de ses actes, le respect de sa personne et la permanence d'un lien au-delà des difficultés et tensions éprouvées.

L'enfant tire également bénéfice de la continuité entre professionnels et entre équipes : autant il importe que les premiers communiquent leurs observations sans se décharger, autant il est nécessaire que les services relais communiquent les éléments essentiels à chaque acteur.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · La parole de l'enfant dans un cadre de maltraitance
- · À quoi être attentif lors d'une inquiétude de maltraitance ?, Marc Gérard
- · En cas d'inquiétude de maltraitance, ne pas rester seul, Nawshad Ali-Hamed
- · En cas de suspicion de maltraitance, comment une équipe SOS Enfant peut aider un professionnel ?, Françoise Hoornaert

- Travailler en réseau en cas d'inquiétude d'une situation de maltraitance d'enfant, Claire Meersseman
- Que faire quand un enfant arrive à l'école avec un hématome ?, Françoise Hoornaert
- Que nous dit ce parent qui conduit à l'école son enfant porteur de bleus ?, Jean Luc Viaux
- Secret professionnel et travail en réseau, Claire Meersseman
- Comment s'organise le secret professionnel au sein d'une équipe ?, Claire Meersseman
- Suspicion de maltraitance : entre détection et bienveillance à l'enfant, quelle attention de la part de l'éducateur/animateur ?, Virginie Plennevaux
- Comment remettre du tiers dans les situations à risques de maltraitance ?, Virginie Plennevaux
- En tant que professionnel de l'aide, quel soutien apporter en cas d'inquiétude à l'égard d'un parent fragile/d'une maltraitance d'enfant ?, Claire Meersseman
- Quelle collaboration entre une équipe SOS Enfants et l'école dans le cadre d'un suivi d'enfant maltraité ?, Virginie Plennevaux
- Impact des maltraitances sur l'enfant : que nous apprennent les connaissances actuelles sur les conséquences biologiques à long terme ?, Catherine Belzung
- L'alliance parent-professionnel en contexte de maltraitance au bénéfice de l'enfant, Serge Escots

- Guide pour prévenir la maltraitance, de Marc Gérard
- Confidentialité et secret professionnel, Collectif
- Ces familles qui ne demandent rien, de Jean-Paul Mugnier
- Prévenir la maltraitance, de Vincent Magos
- La maltraitance institutionnelle en temps de crise, d'Emmanuel de Becker
- Faire alliance avec les parents en situation de maltraitance, de Serge Escots
- Maltraitances et haine parentale : soigner l'enfant dans le parent, de Jean Luc Viaux

- Oser l'alliance avec les parents dans les situations de maltraitance infantile, webinaire avec Serge Escots

- Que faire en cas d'inquiétude d'une situation de maltraitance infantile ?

…

Cet enfant a l'air négligé : qu'en penser ?

La négligence est un syndrome actuellement bien identifié dans le registre de la maltraitance. Elle se révèle par la carence de soins, un manque d'attention aux besoins de l'enfant, un défaut d'empathie des parents. La négligence touche en général tous les aspects de la vie du petit, tous ses besoins primaires (manger, boire, dormir, être stimulé, être aimé…). Souvent, elle se déploie sur plusieurs générations ; les parents ont eux-mêmes connu des carences qui les rendent moins adéquats dans leurs rôles parentaux.

Une négligence physique (nourriture, hygiène, habillement, sécurité, soins médicaux) s'accompagne très souvent d'une négligence affective dont les conséquences peuvent s'avérer dramatiques. Cette négligence affective se traduit chez les parents par une distance, une absence de disponibilité émotionnelle, un trouble de l'empathie. Dès la naissance, les relations d'attachement précoce sont carencées ; l'enfant n'existe pas beaucoup dans la tête de ses parents, il n'expérimente pas la présence d'un adulte disponible, fiable et continu lorsqu'il est en détresse.

La négligence s'avère souvent chronique, se répète d'une génération à l'autre et concerne généralement tous les enfants de la famille. Les conséquences ne sont pas toujours visibles dans l'immédiat ou mal décodées ; l'enfant peut être dans une profonde détresse qui se développe à bas bruit. Ces enfants sont baignés dans un climat de « stress chronique » dont on sait aujourd'hui qu'il endommage le cerveau et provoque des dégâts à moyen et à long terme ; ceux-ci touchent la croissance, les sphères cognitive, émotionnelle et relationnelle. Ils peuvent s'avérer irrécupérables si la négligence persiste dans le temps.

Comment repérer la négligence ?

L'enfant négligé a souvent un aspect sale, le teint gris ou pâle, un air triste ; il peut présenter un retard physique de croissance ou des signes de maladies mal soignées. Au niveau relationnel, il peut être renfermé, fuir tout contact ou, au contraire, se montrer agité ou agressif. Avec ses pairs, les relations sont plutôt difficiles, dans l'évitement ou l'agressivité. Le repli sur soi devient une forme de protection contre

tout risque de rejet ou de manque affectif. Ces enfants vivent une insécurité permanente, supportent mal toute frustration et manquent de structuration.

La temporalité de l'enfant n'est pas la même que celle des parents

Le développement d'un enfant suppose la rencontre avec des adultes disponibles, stables et sécurisants au sein d'un milieu stimulant. Des carences répétées, un climat affectif négatif ou froid qui perdure dans le temps s'avèrent délétères et vont entamer son capital de développement. Les parents ont souvent eux-mêmes connu une enfance négligée et ont peu conscience des besoins d'un enfant ; son arrivée va les confronter à des difficultés dont ils vont le rendre responsable. Les carences des parents rendent ceux-ci souvent très méfiants dans les relations avec leur famille d'origine, les amis et professionnels. Ce sont des adultes fragiles, vulnérables ; les apprivoiser, respecter leur rythme est la seule issue possible pour tisser petit à petit une relation de confiance. Comment prendre ce temps avec eux alors que l'enfant grandit si vite ?

Comment intervenir ?

Les parents sont très rarement demandeurs d'aide ; c'est l'état de l'enfant qui attire l'attention de l'entourage. C'est le professionnel qui fait le point sur l'état de l'enfant, sur ses besoins, satisfaits ou non, sur la part que les parents peuvent apporter et celle qui devra venir de l'extérieur. Seul un travail de réseau, tissé avec la famille, offre un contenant qui permet d'assurer de meilleures conditions au développement de l'enfant.

Le réseau remplit plusieurs fonctions.

L'étape d'évaluation des carences et des ressources familiales est essentielle ; elle permet d'identifier les besoins propres à chaque situation. La mise en place du réseau vient palier les manques parentaux, sorte de « parentalité partielle », où la place des parents est reconnue en fonction de ce qu'ils sont capables d'apporter. L'aide est concrète et pratique, adaptée aux besoins de l'enfant et constituant un soutien aux parents. Ce type d'intervention est de longue durée, sans réel changement dans les comportements parentaux ; même si la négligence physique disparaît, la négligence affective risque de se poursuivre. Une halte-garderie, une crèche, parfois un

placement en institution est nécessaire pour protéger et stimuler l'enfant.

Les changements se marquent à la génération suivante ; ce qui décourage les professionnels s'ils n'en ont pas conscience.

L'autre fonction importante du réseau est le soutien des professionnels. La famille se montre souvent dans un processus d'échec, apathique ou exigeante. L'ampleur du problème ne permet pas à un seul service de prendre tout en charge ; la pluridisciplinarité est essentielle dans l'évaluation de la situation et dans les réponses à apporter. Les changements difficilement acquis disparaissent dès que l'aide est arrêtée. Les changements visibles sont très lents ; il vaut mieux viser de petits objectifs plutôt qu'un changement rapide et global. Des réévaluations régulières entre professionnels sont nécessaires et un placement peut être envisagé si l'aide ambulatoire s'avère insuffisante.

L'entraide entre professionnels évite le découragement souvent présent dans ce type de prise en charge ; elle les aide à persévérer dans leur travail avec l'enfant, tout en offrant un soutien aux parents.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Qu'est-ce que la négligence ?, Claire Meersseman
- · Comment intervenir dans le cadre de négligence d'un enfant ?, Claire Meersseman
- · Quelles sont les conséquences de la négligence sur le développement de l'enfant ?, Claire Meersseman
- · Ah, ces enfants qui arrivent toujours sales!, Pierre Delion
- · Les signes de souffrance d'un enfant négligé, Marc Gérard
- · Soutenir la dignité des parents, un acte professionnel qui fait grandir l'enfant, Farah Merzguioui

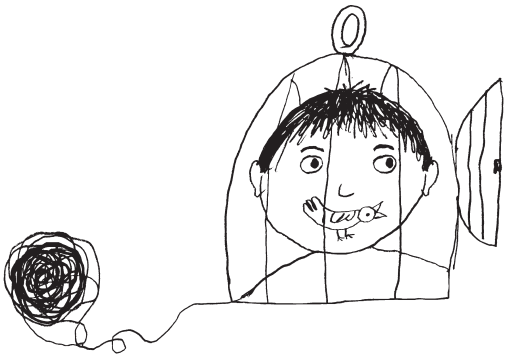
- · Guide pour prévenir la maltraitance, de Marc Gérard
- · Prévenir la négligence, de Claire Meersseman
- · L'enfant, de sujet de soin à objet parental, d'Emmanuel de Becker
- · Enfance maltraitée, les apports des neurosciences, de Catherine Belzung

- · Comprendre et prévenir la négligence : enjeux professionnels et relationnels, webinaire avec Claire Meersseman
- · Enfance maltraitée : éclairages neuroscientifiques, webinaire avec Catherine Belzung

…

Pour quelles raisons un enfant ne parle-t-il pas des maltraitances qu'il subit ?

Au moment où un cas de maltraitance est avéré pour un enfant en âge de parler, la question se pose souvent de savoir pour quelles raisons celui-ci a gardé le silence et ne s'est pas confié, par exemple, à un professionnel qui l'entoure. La question que nous allons nous poser ici est « pourquoi cet enfant n'a-t-il pas parlé ? » plutôt que « qu'aurais-je dû faire pour qu'il parle ? ».



D'une manière générale, un enfant ne peut pas empêcher la maltraitance d'un parent et, dans sa famille, l'autre parent, s'il y en a un, ne parvient pas à le protéger. Tout petit, un enfant n'a pas de point de repère et ne peut comprendre le côté anormal de la situation. Avec la scolarisation, il peut commencer à pressentir que ce qui lui arrive ne se passe pas chez les autres, il progresse dans sa distanciation par rapport à son milieu familial mais il peut se sentir dans une grande solitude où il n'y a pas d'adulte sur qui s'appuyer, que ce soit vrai ou non.

Parfois, l'adulte maltraitant exige le silence, l'entourage reste dans le déni et l'enfant ne sent aucun adulte secourable près de lui.

D'autres raisons conscientes peuvent exister : l'enfant pressent que la révélation va susciter une crise familiale

majeure. Plus précisément, il a peur d'être puni par les parents ; peur de faire mal à la personne maltraitante, à la fratrie ; peur d'être éloigné de la famille, séparé. Ne disant rien, l'enfant évite la punition à ses parents et protège sa famille.

Dans les cas extrêmes de terreur familiale, l'enfant n'a pu développer aucune estime de lui-même, il n'a aucune confiance en ses propres sensations et tout son rapport au monde en est faussé : il ne sait donc pas qu'il peut faire confiance à un adulte extérieur.

De plus, révéler ce qu'il vit de terrifiant serait, pour lui, prendre le risque de découvrir le regard d'horreur ou de l'impuissance de l'adulte auquel il se confierait.

Des raisons inconscientes peuvent aussi expliquer que l'enfant se taise : il s'est identifié à l'image que l'agresseur lui a renvoyée (« Tu es insupportable »). Il endosse la faute et la culpabilité, ce qui lui permet de garder l'image d'« un bon parent » en lui (« je suis mauvais, mon parent est et reste bon »)

A posteriori, il peut arriver que le professionnel se dise que l'enfant a donné des indices : réaction en classe, production écrite, symptôme, somatisation,… Il faut toutefois se méfier des interprétations hâtives car un cas n'est pas l'autre et un même signe traduit des réalités très différentes d'un enfant à l'autre.

L'adulte qui est témoin de ces signes et/ou qui a reçu des informations extérieures doit faire attention à la manière dont il va « ouvrir la porte ».

L'adulte en première ligne doit, dans tous les cas, travailler avec un ou plusieurs tiers (PMS , direction, collègue) en cherchant la meilleure voie pour aider l'enfant à sortir de la situation sans quoi, il risque d'être pris dans le système avec l'enfant. C'est au travers de la multiplicité de ces regards de professionnels que l'on appréhendera le mieux la situation et que l'on permettra une évolution positive pour la famille en évitant les pièges de la résonnance affective.

De manière préventive, le travail en équipe sur ces questions est toujours bénéfique : on se rend compte que l'intolérable n'est pas le même pour chacun, ce qui permet de prendre du recul et de s'appuyer sur celui qui est le moins « pris » dans la situation.

Enfin, le professionnel doit veiller à soutenir la part de l'enfant qui est, à cette occasion, exposé comme victime (en particulier si c'est lui qui a osé la révélation), afin de l'aider à prendre sa place de sujet, tout en restant enfant.

Il est important de remettre l'enfant à sa place dans sa génération, dans sa position d'enfant ce qui va soulager sa culpabilité.

Sans faire l'impasse sur les cas flagrants où ce qu'on voit (bleus, marques) amène à poser des questions en concertation avec d'autres professionnels, il faut insister sur le fait que l'enfant doit pouvoir parler quand il est prêt à le faire, que le professionnel doit être attentif et écouter plutôt qu'inciter à la parole ou chercher à dépister. De manière générale, un enfant choisit le moment et la personne à qui il se confie ; le professionnel doit pouvoir accueillir cette parole sans chercher à la provoquer.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?
- · La parole de l'enfant dans un cadre de maltraitance
- · Comment comprendre qu'un enfant abusé ne parle pas ?, Françoise Hoornaert
- · Pourquoi le secret entoure l'abus dans une famille ?, Anne-Françoise Dahin
- · La vérité sort-elle toujours de la bouche de l'enfant ?, Françoise Hoornaert
- · À partir de 5 ans, l'enfant prend conscience de la maltraitance qu'il vit, Françoise Hoornaert
- · Inceste : comment respecter le temps de la parole de l'enfant ?, Françoise Hoornaert
- · Comment comprendre la loyauté de l'enfant à l'égard de son parent, également en contexte de maltraitance ?, Serge Escots
- · Inceste : le silence, un moyen de survie pour l'enfant, Yves-Hiram Haesevoets
- · Guide pour prévenir la maltraitance, de Marc Gérard
- · Comme une tombe. Le silence de l'inceste, de Anne-Françoise Dahin
- · Enfance maltraitée : éclairages neuroscientifiques, webinaire avec Catherine Belzung

…

La parole de l'enfant dans un cadre de maltraitance

La parole de l'enfant doit être respectée, c'est une certitude. Mais l'entendre s'inscrit dans une réalité complexe : être à l'écoute, accueillir son avis, prendre en compte son point de vue, l'accompagner dans sa décision. Cette complexité est encore plus présente dans le cadre de la maltraitance parce que le professionnel pourrait être partagé entre, d'un côté, l'aménagement d'un espace favorable à la confidence et, de l'autre côté, l'obligation de partager avec d'autres tiers en vue d'assurer la protection de l'enfant.

L'enfant, même très jeune, est à considérer comme compétent de sa parole, capable de partager son vécu. Il s'agit de le prendre au sérieux sans nécessairement prendre son discours au pied de la lettre. La parole de l'enfant, sa manière de relater les évènements et faits, traduit sa propre réalité, et sa vision des choses au prisme de son niveau de développement.

Lorsque l'enfant confie à un professionnel une situation de potentielle maltraitance, la complexité apparait instantanément. Beaucoup de questions se posent. En outre, les contraintes et la place qu'occupe chaque professionnel teintent la manière dont l'accueil de la parole pourra se faire.

Installer un climat favorable

C'est en construisant un cadre accueillant, bienveillant et dans lequel l'enfant se sent en confiance que l'on facilitera une parole ouverte, spontanée. Un lieu où la parole est accueillie pour ce qu'elle est et où il est possible à l'enfant de se confier. Ce climat permettra à l'enfant d'exprimer librement des inquiétudes, des doutes, des souffrances. Au fil du temps, cette relation de confiance peut se renforcer et permettre d'entendre ce qui est évoqué à demi-mots.

Quand un enfant se confie, il importe d'établir un cadre clair qui soit compris par celui-ci. Cela passe par l'explication de ce qu'il sera fait de sa parole qu'il dépose, en l'informant que ce qu'il partage pourrait être communiqué à un autre professionnel si nous l'estimons nécessaire pour le protéger. Il faut également préciser ce que nous pouvons lui apporter comme soutien tout en exprimant les limites de notre action.

En effet, certaines situations exigeront d'adopter un positionnement plus interventionniste, avec l'aide potentielle d'autres professionnels. Si ces aspects ne sont pas spécifiés, le dépôt auprès d'un tiers de ce que l'enfant nous a confié pourrait être perçu comme une trahison par ce dernier et rompre la confiance envers l'adulte. Ceci ne pourrait que nuire à la relation et entraver les éventuelles confidences ultérieures.

En outre, le confident doit rester attentif au biais de sa propre subjectivité. Ce que l'enfant confie suscite des émotions, voire sidère. Le risque est alors d'aller chercher, de questionner le discours de l'enfant, de l'orienter en fonction de nos propres perceptions. Par conséquent, la compréhension de la parole de l'enfant pourrait être faussée.

Ne pas rester seul

Lorsque les confidences d'un enfant nous déstabilisent, un partage vers notre équipe professionnelle est indispensable. Une confiance partagée entre les membres de l'équipe assurant un cadre bienveillant et respectant la confidentialité permet de s'ouvrir sur ces questions. Cela offre la possibilité de penser la manière d'intervenir dans le respect de l'enfant et de ne pas rester seul avec nos doutes, nos questionnements, de dépasser notre ressenti. L'attitude professionnelle ne pourra qu'en être renforcée. Il est évident que cette notion de partage de la parole de

l'enfant est soumise à des contraintes institutionnelles, déontologiques, voire légales. Des équipes spécialisées dont la protection de l'enfant constitue le champ d'intervention existent. N'hésitons pas à nous tourner vers elles. Dans le cadre de leurs missions, elles nous écoutent et guident chaque professionnel.

En tant qu'intervenant

L'enfant a droit à la parole. Dans un contexte de maltraitance, quels que soient le fond et la forme de celle-ci, la parole vient traduire un vécu de l'enfant et requiert toute notre attention. Il en va de notre responsabilité de protéger l'enfant contre toute forme de mauvais traitements, mais aussi de mettre en place l'aide appropriée tant à l'enfant qu'à sa famille, tout en considérant les personnes protectrices dans l'entourage de l'enfant.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · La place de chacun dans la prévention
- · La parole de l'enfant en cas d'abus sexuel, Marc Gérard
- · Quand l'enfant n'a pas les mots pour dire l'inceste qu'il subit, Françoise Hoornaert
- · En cas de confidence de maltraitance intrafamiliale, accueillir la parole de l'enfant sans disqualifier le parent, un point d'attention au profit de l'enfant, Serge Escots
- · Inceste : quand le professionnel se sent dépassé lors d'un dévoilement, Yves-Hiram Haesevoets
- · Quand la parole de l'enfant est instrumentalisée, Anne-Catherine Rasson
- · Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute, Collectif
- · A l'écoute de l'enfance dans un monde incertain, de Christine Desmarez
- · Quelle place pour la parole aujourd'hui ?, webinaire avec Pascal Kayaert

…

Ne pas voir la maltraitance sous son toit ?

On est surpris d'entendre les récits dramatiques d'enfants qui racontent des années d'abus sexuels ou de comportements cruels de la part du père ou beau-père sans que jamais la maman ne soit intervenue. Difficile aussi d'entendre ces mères dire qu'elles ne savaient pas ou qu'elles n'ont jamais rien vu. Pourtant cette cécité psychologique se constate dans certaines familles et questionne profondément les capacités protectrices d'un parent quand l'autre laisse libre cours à ses pulsions dans l'espace familial. L'incapacité de ces mamans à rentrer dans la peau de leurs enfants pour sentir et percevoir quels sont leurs besoins, leurs malaises, leurs émotions pose problème. Cette impossibilité de « lire » leurs enfants ne leur permet pas dès lors d'avoir des attitudes adéquates pour les soutenir, les aider, les comprendre et les protéger.

C'est l'absence d'expérience personnelle d'avoir été soi-même comprise, entendue, devinée par ses propres parents, qui explique ce manque fondamental d'empathie. Parfois, une dynamique familiale à l'œuvre depuis des générations empêche de penser la protection de l'enfant et la différence transgénérationnelle.

Il arrive que, dans ces familles, les échanges émotionnels et affectifs soient inexistants, ce qui n'empêche pas ces parents d'être fonctionnels et adéquats dans la gestion du quotidien : soigner, nourrir, éduquer…

Lorsqu'un enfant a été coupé de sa partie émotionnelle parce qu'il n'y a jamais eu de place pour celle-ci, il grandira en cherchant à ranimer à partir d'autrui cette part morte en lui. C'est ainsi que ces enfants devenus adultes se « compléteront de leur part manquante » en se greffant sur une compagne, un compagnon qui leur donnera la sensation d'exister.

Perdre l'autre devient alors synonyme de risque d'effondrement ; dans la réalité, c'est parfois aussi perdre une sécurité financière et devoir radicalement réorganiser sa vie.

Dans ces couples, la peur de la rupture handicape encore davantage les faibles capacités d'empathie de ces mères.

Toute l'énergie est mise au profit de la cohésion du couple et les enfants passent à l'arrière-plan, ou pire sont perçus comme éléments importunants.

Voilà ce qui empêche ces femmes de voir et de sentir la détresse de leurs enfants, voilà ce qui les pousse à fermer les yeux sur l'horreur qui est devenue, à travers le couple qu'elles forment, une part constituante d'elles-mêmes.

Ce n'est donc pas de la dissimulation lorsque ces mères affirment n'avoir rien vu ni su de ce que leurs enfants enduraient. Ce phénomène est apparenté au déni qui, lui, est totalement organisé hors du champ de la conscience.

Le travail thérapeutique à organiser avec ces familles est donc long et profond en raison de la difficulté d'accès aux émotions, d'accès à la subjectivité de l'autre et donc à l'empathie qui n'a jamais pu se construire. C'est en effet très jeune que le petit enfant, avec ses parents, partage le plaisir de tenter de deviner ce qu'il y a dans la tête de l'autre : « Je sais que tu sais ce que je sens » pourrait dire, s'il avait la parole, le tout-petit à sa mère qui a capté l'excitation suscitée par une découverte qu'il vient de faire. Mais dans certaines familles, cette expérience n'est pas possible parce que se laisser aller à ressentir c'est risquer de retrouver des émotions insupportables, trop effrayantes, et donc trop angoissantes.

Pourtant, sentir, éprouver, entrer en empathie ne s'apprend pas seul. C'est dans la relation à l'autre, et à ses parents d'abord, que cela se passe, se décode, se partage. L'enfant, face à des parents de marbre, risque de voir s'éteindre cette part de lui et n'y portera plus jamais attention.

L'aide thérapeutique passe par le soutien des enfants à exprimer à leur maman leur douleur et leur colère ; ensuite il s'agit de rejoindre chez ces dernières leurs propres souffrances enfouies, leurs propres besoins non entendus dans leur enfance, tout en questionnant leur présente responsabilité d'adulte engagé dans la parentalité.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

· Comment comprendre qu'un parent reste aveugle à l'inceste qui se déroule sous son toit ?, Yves-Hiram Haesevoets

…

Qu'est-ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile ?

L'actualité met régulièrement en lumière des violences sexuelles à l'encontre de mineurs, parfois des enfants. Commis sur des êtres vulnérables par ceux qui ont la charge de les protéger, ces actes sont vécus, à juste titre, comme intolérables. Ils sont parfois qualifiés de « monstrueux », ce qui indique à quel point nous avons du mal à les prendre en compte comme humains. Et pourtant…

L'indispensable limite à nos désirs

La sexualité au sens large conditionne toute notre vie et nos rapports aux autres, elle parcourt un chemin aux multiples voluptés, aux éveils fulgurants, aux tourments parfois. Et elle se voit confrontée, limitée par le désir de l'autre ainsi que par les règles sociales, la culture.

L'enfant, en ne pouvant accéder à sa mère selon son bon vouloir, se voit limité. Il en va de même pour l'adulte qui est obligé d'adresser une demande à un éventuel partenaire, lequel acceptera ou non, selon des modalités à convenir en fonction du désir des deux personnes et de la société dans laquelle elles vivent.

Si les éléments sociaux sont très variables, une des constantes est d'aller « voir ailleurs ». Les jeunes sont obligés de quitter la maison familiale, de renoncer à l'amour pour leurs parents ou frères et sœurs et de porter leur désir vers une autre famille. L'interdit de l'inceste est à la fois une nécessité psychique, celle de ne pas rester avec du même, et sociale en organisant les échanges et les alliances entre tribus.

Bref toute l'éducation comporte une limitation, une canalisation de nos passions, de nos excès. Il s'agit de les refouler de la même manière qu'avec des digues les hommes empêchent que la mer n'envahisse tout le territoire, les champs cultivés.

Mais, même refoulé, l'océan, tout comme nos désirs les plus violents, reste présent. Si la digue, la structure psychique est trop rigide, elle risque de céder. Néanmoins, une brèche peut s'ouvrir sous l'effet d'une tempête, d'un climat

infect. Certains climats sociaux désinhibent, attaquent les « canalisations » sociales. Comment comprendre autrement des événements tels que ceux du Rwanda, par exemple ?

Pour revenir à la sexualité (dans notre culture), celle qui concerne des adultes consentants relève du domaine de l'intime des partenaires, où tout est permis. Par contre l'acte sexuel entre un adulte et un enfant est interdit et sanctionné par la loi. En effet, tout adulte est amené à avoir un rôle protecteur vis-à-vis de l'enfant, et même s'il n'est pas son parent, une telle relation a donc la couleur de l'inceste.

Les désirs des enfants

De son côté – on vient de le voir d'ailleurs – l'enfant peut également ressentir des désirs pour un adulte, voire le solliciter sur un plan érotique. Ferenczi, dans un texte essentiel intitulé « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », montre bien que la tendre langue de l'enfant n'a rien à voir avec la passion de l'adulte et, compte tenu de son développement, la nature de cette sollicitation recouvre pour l'enfant une réalité bien différente. En cas de transgression, le désir que l'enfant a ressenti peut être source de culpabilité, de honte… car croyant qu'il a provoqué l'adulte. Or justement, son immaturité le place dans une position distincte de celle de l'adulte qui sait, lui, que la limite se pose, que l'interdit s'impose.

Le fait de travailler avec des enfants mobilise chez chacun des émotions qu'il importe de reconnaître, d'identifier, de travailler seul et en équipe. Au sein d'une institution, faire l'impasse sur ces questions risque de laisser émerger les conditions d'un débordement.

Le passage à l'acte

Le chaos de nos désirs, la puissance de nos pulsions sont bien réels. Le nier, le refuser, c'est le méconnaître et d'ailleurs rien n'interdit les rêves ou les fantasmes les plus délirants car, pour répondre clairement à la question de départ, ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile, c'est le fait que nous ne passons pas à l'acte. Cela reste dans notre tête, nous ne franchissons pas le seuil qui nous ferait agir, poser un geste.

Pourquoi l'abuseur passe-t-il à l'acte ? Pourquoi les digues n'ont-elles pas tenu ou n'ont-elles peut-être jamais été construites ? Impossible de donner une seule réponse car

un acte incestueux ou pédophile peut être présent dans des profils de personnalité très variables : des personnes attirées de manière irrépressible par les enfants et qui finissent par être déconnectées de la réalité et passer à l'acte, des adolescents en quête d'identité qui s'adressent à un plus jeune par peur de leurs pairs, des personnes à déficience intellectuelle, de véritables pervers ou psychopathes… Toutes ces psychopathologies recouvrent des réalités singulières qui nécessitent des prises en charge ajustées. Mais aussi bien sûr des sanctions pénales, car une des fonctions de la justice est de ramener l'auteur d'infraction dans la communauté des humains ; c'est bien pour cela qu'il est condamné à une « peine ».

Le pédophile, figure des temps modernes ?

On peut se demander pourquoi le pédophile fait à ce point la Une des journaux. L'abus sexuel sur enfant existe depuis toujours, il n'y a pas si longtemps qu'existaient encore des bordels d'enfants dans certaines cités européennes, il n'y a pas si longtemps que les victimes devaient encore taire leur douleur et leur honte. Aujourd'hui, ce sujet n'est plus tabou et c'est très bien.

Néanmoins, on peut se demander si une telle médiatisation du pédophile n'est pas parfois l'arbre qui cache la forêt, une manière d'oublier que plus de 90% des abus sexuels ont lieu au sein même des familles. On aimerait tellement que le mauvais soit l'autre ; hélas, « le pire des fous, le dernier des sociopathes, avant d'être ce qu'il est (…) est d'abord un autre moi-même (…).[2] »

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels ?
- · Comment penser le toucher dans sa fonction éducative/sportive quand le climat ambiant est empreint de la peur d'allégations sexuelles ?, Pierre Delion
- · Comment comprendre que l'enfant soit tour à tour présenté comme pur ou aguichant ?, Jean-Pierre Lebrun
- · Inceste : comment restaurer la compétence parentale du parent non abuseur ?, Yves-Hiram Haesevoets
- · Ces désirs qui nous font honte - Désirer, souhaiter, agir : le risque de la confusion, de Serge Tisseron

…

2. Patrick Declerck, écrivain, membre de la Société psychanalytique de Paris.

L'incestuel au cœur des familles : penser la confusion des places et des générations

Le bisou quotidien de ce parent sur la bouche de son enfant met toute notre équipe mal à l'aise alors que des situations similaires n'éveillent pas les mêmes sensations. Lors des visites à domicile, le climat diffus et confus qui règne dans cette famille m'embarrasse ; tout parait emmêlé, j'ai l'impression chaque fois d'être spectatrice de scènes impudiques. Ce parent qui raconte ses conquêtes amoureuses avec détails intimes aux copains de son adolescent interroge quant aux limites générationnelles à tenir.

Cette maman qui ne maitrise pas la langue de notre service et qui vient pour une IVG en sollicitant la présence de son enfant de 7 ans comme traducteur… Autant d'exemples qui au sein des familles, au cœur de nos métiers, nous poussent à penser des contextes apparemment « ordinaires » mais qui engagent un mode relationnel et de fonctionnement où se mélangent places et générations et où l'enfant est embarqué malgré lui dans la sphère intime des adultes.

Cette confusion qui nous glisse entre les mains, ce malaise qui nous envahit sans que nous ne parvenions à le cerner, cette gêne qui nous englue au point que nous ayons du mal à y mettre des mots et de la pensée… Même si tout ne paraît pas relever du registre sexuel, cela résonne quand même de ce côté-là ; cette confusion, cet emmêlement relève de ce que l'on pourrait qualifier d'incestuel.

Nos sociétés sont elles–mêmes traversées par un effritement des principes de différenciation et de limites qui sème un climat de confusion et d'indifférenciation. Que crée le déferlement, valorisé sur les réseaux sociaux, de photos tel ce footballeur qui embrasse sa fillette sur la bouche ? Ce floutage entre espace privé et public, cet emmêlement générationnel fragilisent les familles. Cette confusion touche d'autant plus les parents déjà fragilisés et empêtrés dans une dynamique incestuelle qui souvent les précède et prend généralement racine dans l'organisation groupale et transgénérationnelle.

La fusion, socle de la séparation

La fusion qui imprime la relation première entre un bébé et son/ses parent(s) permet un attachement. Ce dernier pose les assises qui permettent à l'enfant de se séparer peu à peu et devenir un individu à part entière. La relation parent-enfant est toujours teintée d'ambivalence entre fusion-séparation, entre amour-haine ; une dualité toujours présente et porteuse pour l'enfant en devenir comme pour le parent en construction. Une relation (trop) fusionnelle qui persiste ou ressurgit de manière évènementielle (après une séparation conjugale, un deuil …) relève d'une toute autre réalité que la confusion à l'œuvre dans les dynamiques incestuelles.

Une confusion des identités et des générations

Pour devenir sujet, individu à part entière, l'enfant, dans son développement, s'organise notamment à partir de trois processus fondateurs : la différenciation de soi à l'autre, la différenciation des sexes et la différenciation des générations. A partir de ces registres, l'enfant se construit et apprend peu à peu à se situer, à se positionner, à s'affirmer. Dans une dynamique incestuelle, ces trois piliers premiers sont menacés par les adultes et enferment l'enfant dans une confusion, une manipulation des places dans les générations. Émerger à lui-même et se différencier de l'autre représente tout un travail pour l'enfant qui doit être soutenu par l'adulte. Dans un contexte incestuel, l'enfant est nié dans son altérité, dans sa différence à l'autre. Tout se passe comme s'il était réduit à l'état de chose, comme étant le prolongement de son parent, comblant ce dernier, palliant ses propres fragilités.

Confusion plutôt que fusion

Ainsi cette maman qui dans une dynamique relationnelle se retrouve avec son jeune adolescent de 13 ans dans des nuits en co-dodo, sollicitation maternelle relayée par le jeune lui-même qui régresse dans cette « douce » nichée de laquelle il ne peut prendre son envol. Plus que de fusion, c'est de confusion dont il s'agit ici ; un contexte d'emprise omnipotent de l'adulte qui enferme l'enfant et le relègue à l'état de chose. Une telle confusion renvoie à une vision d'un monde clos, un rêve illusoire de paix sans conflit, sans différenciation, habité par un désir d'union absolue, par l'utopie de toujours pouvoir faire UN, tous collés, emmêlés.

Dans une forme de reproduction transgénérationnelle, le parent qui n'a pas pu faire l'expérience de la différenciation durant son enfance peine à tenir les conditions de cette individuation pour son enfant.

Certains auteurs parlent à ce titre de déni d'existence de l'autre, de meurtre d'humanisation. Cette altérité qui n'est pas pensable, pas accomplie dans ces familles a des effets destructeurs sur l'enfant qui peine à se construire, même s'il n'est pas abusé au plan sexuel. L'interdiction de se séparer, de s'ouvrir au monde empêche l'enfant d'advenir en tant que sujet singulier différent de l'autre.

Le professionnel comme ouverture au monde

Dans ces familles « enfermées », le professionnel se vit souvent comme un spectateur malgré lui de scènes dérangeantes sous l'apparente normalité revendiquée par les parents. Centrées sur le fonctionnel, les familles incestuelles sont prises dans une dynamique inconsciente de fusion empêchant toute différenciation et n'autorisant aucune mise en mots. Aussi toute intervention du professionnel en ce sens pour dire le malaise, pour mobiliser les parents sera souvent déniée, balayée voire récusée.

Englués dans ces configurations, pris dans des sentiments paradoxaux (malaise, fascination…) et une impression d'impuissance, le professionnel par la position extérieure qu'il occupe, peut agir en mettant un peu d'air dans ces contextes enfermés et en ouvrant l'enfant au monde, à la diversité. Proposer des moments et des espaces différents pour l'enfant et pour ses parents a pour effet de soutenir la différenciation des générations.

Accueillir l'enfant dans un lieu hors de sa famille (crèche, école, club sportif…) offre à l'enfant l'expérience d'être considéré comme un sujet différent et à part entière. Saluer l'enfant en le prénommant dans un mouvement singulier et distinct de celui adressé à son parent l'ouvre à ce besoin de singularité fondateur pour grandir.

Cette place de tiers que nous occupons prenant appui sur notre mandat professionnel et sur la norme extérieure est un soutien solide pour déjouer le déni et la banalisation en présence.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

· Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants

· Comment distinguer l'incestuel de l'inceste ?, Virginie Plennevaux

· Quand le professionnel est embarrassé et s'interroge sur le climat incestuel et de confusion dans une famille, Virginie Plennevaux

· L'incestuel, une confusion des places et des générations, Virginie Plennevaux

· L'enfant confident de son parent, une confusion de génération dommageable à l'enfant, Vanessa Greindl

· Penser l'incestuel, la confusion des places, de Dominique Klopfert

· Comme une tombe. Le silence de l'inceste, d'Anne-Françoise Dahin

· L'inceste n'est pas qu'un crime sexuel, de Jean-Luc Viaux

· Maltraitances et haine parentale, soigner l'enfant dans le parent, webinaire avec Jean Luc Viaux

…

Malmener ou brutaliser un bébé : impensable ?

La vulnérabilité du petit d'homme suscite immanquablement l'idée qu'une prévenance particulière à son égard est de mise. Et pourtant…

Le bébé met à jour, et de façon exacerbée, l'ambivalence humaine, la polarité des émotions qui nous animent. On peut se sentir émerveillé et attendri devant un bébé sage ou endormi dans les bras, mais se sentir agressif et rancunier lorsque ce même bébé interrompt sans cesse nos nuits, pleure en continu, refuse de s'alimenter.

L'écart entre les émotions éprouvées est désarçonnant, troublant, c'est blanc ou noir, « on » ou « off ». Aucune possibilité de composer une moyenne avec laquelle se débrouiller, comme on le ferait pour un adulte chez qui on peut reconnaître la coexistence de qualités que l'on apprécie et de défauts qui agacent.

Pouvoir penser et oser observer les écarts entre ses propres émotions permet de ne pas laisser libre cours à ce que ces dernières suscitent comme mouvements impulsifs à l'intérieur de soi.

Se percevoir exaspéré, tendu, prêt à passer à l'acte permet justement de se mettre à soi-même des gardes-fous.

Repérer, décoder, examiner ce qui se passe à l'intérieur de soi face à un bébé est la démarche qui prévient les dérapages potentiels vers la violence.

Penser les émotions qui nous animent s'apprend dès l'enfance dans le contact avec ses propres parents. Ceux-ci, dans le quotidien des échanges, traduisent les états de leurs petits et ainsi leur permettent de les identifier et de les nommer : « Tu as eu peur », « Tu sembles triste », « Oh, tu es fâché, te voilà même en colère », « C'est chouette, tu es toute joyeuse »… Lorsque cet apprentissage a fait défaut, l'adulte, confronté à ses sentiments agressifs face à un bébé, risque de se laisser submerger par ses émotions et de passer à l'acte.

Il n'y a pas de honte à éprouver des envies agressives face à un bébé mais il y a une responsabilité à les canaliser, les inhiber.

On ne dira jamais assez combien s'occuper d'un bébé est une entreprise émotionnellement sollicitante et combien un nourrisson peut éveiller des mouvements agressifs à l'intérieur de chacun.

Certains parents se sentent si mal de s'apercevoir qu'ils éprouvent de la colère ou de l'agressivité face à leur petit, que la tension monte encore davantage en eux et risque alors de se décharger impulsivement au préjudice du bébé. Un cercle vicieux s'enclenche alors ; le parent se libérant de ses tensions tout en en générant de nouvelles par la culpabilité qui surgit ne peut sortir de cette spirale sans intervention d'un tiers.

L'arrivée d'un enfant dans la famille est un événement qui appelle la solidarité, la présence d'un entourage soutenant qui puisse être relais lorsque la fatigue, la tension ou la vulnérabilité se profilent.

L'aide professionnelle auprès des parents consiste, outre un travail sur leur passé, à soutenir la reconnaissance de leurs pulsions violentes, à évaluer pour eux-mêmes le risque d'un passage à l'acte, à chercher une issue concrète à ces moments de tension extrême et ainsi à ne plus en avoir peur.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Secouer un bébé peut être très dangereux.
- · Comment comprendre qu'un parent brutalise son bébé ?, Reine Vander Linden
- · Quand le fœtus est la cible de violence conjugale, Chantal Zaouche
- · En tant que professionnels, comment accompagner un parent débordé ?, Daniel Coum
- · Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance, Collectif
- · Les premiers liens, de Marie Couvert
- · La maltraitance infantile, par delà la bienpensée, de Bernard Golse
- · Guide pour prévenir la maltraitance, de Marc Gérard
- · Prévenir la maltraitance, de Vincent Magos
- · Six moments fondateurs pour s'émerveiller autour du bébé, webinaire avec Ayala Borghini

…

Secouer un bébé peut être très dangereux

L'enfant qui naît devient pour un moment le point central de la vie de ses parents, créant un nouvel environnement. Par exemple, il manifeste faim, coliques, peurs, besoin de contacts, poussées dentaires ou toute autre sensation d'inconfort à travers les pleurs. Quelle que soit sa demande, les pleurs sont le moyen privilégié d'expression du bébé. Cependant, ces pleurs présents de manière quasi permanente dans le quotidien d'une famille peuvent réellement envahir l'espace nécessaire à chacun. Parfois la tension déborde et s'exprime vis-à-vis du bébé pleureur que l'on prend et que l'on secoue.

Ce geste n'est souvent pas ressenti par les parents comme particulièrement violent mais plutôt comme une façon de « sortir sa colère ». Comme on secouerait un peu, en le prenant par les épaules, un enfant plus âgé désobéissant.

Il faut savoir cependant que lorsqu'un bébé est secoué, sa tête balance relativement violemment d'avant en arrière. Or, contrairement au cerveau adulte, celui d'un bébé ne remplit pas complètement la boîte crânienne. Les oscillations brusques de la tête peuvent provoquer d'une part la déchirure de vaisseaux sanguins et d'autre part un va-et-vient du cerveau qui heurte les parois du crâne ; ces secousses peuvent causer des saignements et des lésions cérébrales aux conséquences neurologiques souvent graves pour l'enfant.

Les nourrissons sont particulièrement vulnérables car leur tête est grosse et lourde par rapport au reste de leur corps, tandis que les muscles de leur cou ne sont pas suffisamment toniques pour maintenir et redresser la tête. C'est pourquoi il est tellement important de veiller à soutenir la nuque de l'enfant et de ne jamais le secouer. De même, certains parents n'ont pas conscience des dangers de le secouer pour jouer, de le lancer en l'air pour le faire rire...

Symptômes et conséquences

Si après avoir été secoué, un enfant a subi des lésions, il change d'aspect et cesse d'agir comme d'habitude; il ne va plus manger, dormir ou jouer de la même façon. Plus la secousse est violente et donc la lésion neurologique

importante, plus sera court le délai entre secouage et apparition de symptômes graves. Les premiers symptômes peuvent aller de l'irritabilité à la léthargie (soit l'absence de réactions), aux vomissements voire aux convulsions ou à une perte de conscience accompagnée d'un arrêt de la respiration ou d'un décès.

Les effets des lésions neurologiques chez certains enfants peuvent entraîner une invalidité permanente (retard de développement, cécité, paralysie...) alors que d'autres ne présenteront aucun trouble apparent immédiat mais souffriront tout au long de leur vie d'un éventail de déficits tels que des troubles du comportement, du développement cognitif ou de l'apprentissage.

Comment aider le parent à prévenir tout débordement ?

Chaque parent traverse durant l'éducation de son enfant des moments de « ras-le-bol »! Que ce soit par les pleurs, la provocation ou la recherche des limites, les enfants ont une grande capacité à nous toucher parfois au plus profond de nous-mêmes. Malheureux de se sentir insuffisants ou de crainte d'être jugés, trop peu de parents s'autorisent à parler de leur énervement et de leur sentiment de frustration.

Permettre aux parents d'exprimer leurs tensions, de reconnaître leur « ras-le-bol », de nommer leurs inquiétudes, leurs découragements, c'est avant tout développer à leur égard une « présence engagée » ; c'est au travers d'une disponibilité régulière, empreinte de non-jugement et d'empathie que le parent pourra s'autoriser à confier au professionnel ces pensées qui parfois le débordent.

L'intervenant pourra aussi inviter les parents à identifier les personnes ressources de leur entourage : familiers, amis, voisins, professionnels vers qui ils pourraient se tourner lorsqu'ils ont besoin d'aide ou plus simplement besoin de souffler... Il s'agit alors d'accompagner les parents à imaginer et anticiper des solutions adaptées à leur réalité.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- Le toucher, baromètre de l'état émotionnel du parent, Régine Prat
- Les premiers liens, de Marie Couvert

...

La violence conjugale, une maltraitance pour l'enfant …

Peu d'adultes ont conscience que la violence conjugale atteint l'enfant, même s'il n'en est pas le destinataire direct. Or, qu'il s'agisse de coups ou des mots, la clinique montre que l'enfant qui vit dans un environnement de violence conjugale est en grande souffrance. Exposé malgré lui à un processus d'intériorisation de la violence, il est mis en difficulté dans son développement.

L'enfant se construit en référence au modèle adulte

Les enfants se développent à partir de ce que nous, adultes leur transmettons. La valeur du modèle familial d'abord; social ensuite participe à socialiser l'enfant, à le civiliser. L'enfant qui apprend la loi du plus fort n'apprend pas à intégrer les limites, à différer son besoin, à tolérer la frustration pour accéder à des expériences relationnelles positives. La violence comme modèle relationnel bannit le respect de l'autre dans sa différence et se fonde sur le passage à l'acte au détriment de la parole. Dans ce modèle, l'enfant n'apprend pas à mettre de la distance entre ses émotions et leur expression.

À l'inverse, faire l'exercice de la frustration nécessite de mettre des mots et un cadre éducatif structurant, cohérent et continu. La qualité des relations affectives solides, soutiennent l'apprentissage de cette capacité.

L'impact de la violence conjugale est dommageable pour l'enfant de tout âge

Dès le plus jeune âge, des traumatismes relationnels découlent d'un attachement précoce défaillant, désorganisé et à forte composante de stress.

L'impact est en effet d'autant plus fort que l'enfant est jeune et qu'il ne dispose pas de mécanismes de défenses psychiques et physiques pour y faire face. Cette impuissance l'enferme dans une position de sauvegarde qui mobilise toute son énergie au détriment de sa construction ; un enfant de moins de deux ans ne fait pas la différence entre la violence subie par son parent et la violence directe à son encontre.

Un enfant plus grand qui peut par exemple repérer les signes avant coureur d'une scène, se réfugier dans sa chambre ou intervenir pour tenter de l'enrayer voire faire appel à quelqu'un, est également atteint dans son développement. Malgré le rôle plus actif qu'il joue, il ne peut se départir de la sidération : aspiré entre la violence totalitaire d'un parent et l'impuissance de l'autre, il expérimente une impuissance découlant d'un mode relationnel pathologique. Ecartelé entre ces deux pôles, l'enfant ne pourra faire l'expérience de l'ambivalence et de l'altérité nécessaire à son développement.

Troubles somatiques, troubles émotionnels et psychologiques (anxiété, angoisse, dépression, troubles du sommeil, de l'alimentation, syndrome de stress post traumatique), troubles du comportement (agressivité, violence, baisse des performances scolaires, désintérêt ou surinvestissement scolaire, fugue, délinquance, idée suicidaire, toxicomanie...), troubles de l'apprentissage, symptômes physiques et cognitifs apparaissent mais peuvent également rester masqués et resurgir à un moment donné. Une faible estime de soi, une image négative font également partie des conséquences qui entacheront les relations adultes.

La qualité de la relation avec la figure d'attachement principale (généralement la mère) peut réduire les retentissements et leur intensité sur l'enfant.

La préoccupation parentale est paralysée par la violence

Nouée au contexte chaotique, imprévisible, la défaillance parentale porte tant du côté du parent agresseur que du parent agressé ; généralement les deux figures d'attachements ne sont pas sécurisantes. Or pour grandir, l'enfant prend appui sur ces figures comme modèle d'identification

Du côte de la mère (souvent le parent agressé), sa disponibilité, sa capacité d'adaptation à son enfant seront réduites par l'emprise qu'elle vit et le climat de terreur. Surmonter la violence ou s'y adapter, souvent dans une grande solitude, mobilise alors toute son attention au détriment de celle qu'elle peut accorder à son enfant. Celui-ci perçoit le climat de tension et de peur par contagion des émotions maternelles.

La violence présente dans la sphère conjugale s'étend logiquement à la sphère parentale. Un père qui frappe sa

femme devant son enfant oublie toute compétence parentale. Il perd toute capacité d'empathie et d'identification à son enfant. Pour ce dernier, le parent agresseur, figure d'attachement secondaire, revêt une figure effrayante et instable.

Aider le parent pour protéger l'enfant

Expliquer au(x) parent(s) ce que l'enfant vit permet généralement de lui (leur) faire entendre la souffrance de l'enfant. Car, pris, entre autres, dans le secret et la honte de la violence, ces parents ne sont généralement pas demandeurs d'aide. Le processus de la violence s'installant au jour le jour, chacun s'y adapte, repoussant les limites du tolérable à demain voire au jour « où il s'en prendra à l'enfant ».

Le vécu infantile imprègne les relations adultes, les représentations homme -femme. Pour s'en départir, une mise à distance, une mise en mots est nécessaire notamment par un travail thérapeutique. Amener le parent à comprendre la part d'enfant en lui est alors une étape nécessaire pour l'amener à prendre en compte la souffrance de son enfant dans l'actualité de la violence conjugale.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · L'impact de la violence conjugale sur l'enfant, Reine Vander Linden
- · La dispute des parents frappe les enfants, Jean-Paul Matot
- · Quand le bébé est pris dans la violence conjugale, Chantal Zaouche
- · Quand l'enfant est instrumentalisé au service de l'emprise, Pascale Jamoulle
- · Quelles sont les conséquences biologiques sur le développement de l'enfant qui vit dans un contexte de violence conjugale ?, Catherine Belzung

- · Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?, de Benoît Bastard
- · La violence conjugale frappe les enfants, de Christine Desmarez

…

Quand les disputes des parents frappent les enfants

Le désaccord entre deux personnes fait partie de la vie, il souligne la position singulière de chacun et la nécessité de faire avec de l'autre, du différent. Ainsi quand une dispute surgit entre les parents, il peut être vraiment constructif pour l'enfant témoin de la scène de voir qu'elle peut se résoudre par la parole dans le respect de l'autre. L'enfant qui vit cette situation trouve alors une occasion de faire l'expérience de régler un conflit par la parole. Mais, quand elle relève d'une dynamique de non-respect, de disqualification voire de rapport de force, la dispute parentale est préjudiciable à l'enfant. Qu'il s'agisse de coups, d'attitudes ou de mots, l'expérience clinique montre que l'enfant qui vit dans un environnement de violence est en grande souffrance.

L'enfant dans la tourmente

Exposé malgré lui à un climat de violence « ordinaire », l'enfant intègre un certain mode de résolution du conflit par la loi du plus fort, ce qui risque de le mettre à mal dans ses relations sociales futures, scolaires et professionnelles. Son processus de développement est également fragilisé : en fonction de son âge, du climat général qui l'entoure, il peut vivre certaines tensions comme très violentes et se trouver pris dans des situations face auxquelles il est sans défense. Embarqué dans cette tension qui monte, différentes « issues » se présentent à lui : soit l'enfant est témoin, tétanisé et hébété, sans résistance, absorbé dans la colère de ses parents. Soit il est partie prenante du conflit, au risque d'en devenir l'objet tout désigné et d'en subir les représailles directes.

La parentalité fragilisée

Dans ces moments, les parents pris dans leur tourmente, occupés par leur conflit, se rendent indisponibles pour l'enfant. L'adulte n'a pas la possibilité d'accueillir l'enfant (ni même de le prendre en considération) quand il est lui-même englué dans un conflit. Or le petit enfant a besoin de pouvoir compter sur ses parents pour trouver de l'apaisement quand il est pris dans un climat qu'il vit comme stressant, violent.

L'enfant est alors perdu, « désorganisé » dans ses repères. Ses parents ne lui offrent plus le contenant protecteur qui lui permettrait de faire face à l'événement. Le petit enfant peut alors être submergé par une angoisse d'insécurité, par la peur de perdre son univers familial. Toute son énergie est mobilisée par la gestion qu'il a à faire du climat ambiant au détriment de sa construction propre. De plus, par crainte de relancer le conflit, il ne pourra revenir sur la situation traumatique avec un de ses parents, ce qui pourrait être un moyen pour en prendre distance.

La répétition d'expériences semblables, sans réparation, peut l'amener à ne pas pouvoir faire face, par la suite, de manière organisée à d'autres expériences de stress susceptibles de mobiliser son système d'attachement. Plus grand, l'enfant pourra être amené à prendre position dans le conflit entre les adultes, rentrant de ce fait dans des alliances illégitimes avec l'un de ses parents, contre l'autre, parfois pour venir en aide ou protéger le parent en difficulté.

De telles alliances au sein de la famille sont problématiques. Elles amènent l'enfant à ne plus pouvoir être dans une communication circulaire entre lui et ses parents et elles le conduisent dans une place où il concentre son énergie et son attention au profit de la régulation du conflit entre ses parents. Dans une stratégie adaptative, il pourra par exemple tenter de décentrer ses parents de leur conflit : en se montrant difficile, pour détourner l'attention de ses parents et les concentrer sur cette difficulté (qu'il présente au « détriment » de leur conflit).

Entre dyade et triade

Différentes études ont souligné que pour que l'enfant puisse se développer au mieux affectivement, il a besoin d'une alliance « suffisamment bonne » de ses deux parents. Ces études montrent que, très précocement, le bébé est sensible aux niveaux de coopération, d'alliance, de plaisir qui animent la relation entre les adultes qui s'occupent de lui.

L'échange au sein d'une famille se construit donc bien avant le langage verbal. Historiquement, le focus a d'abord été mis sur la dyade, la parentalité mère-bébé et a beaucoup appris à propos de la relation à deux. L'intérêt s'est ensuite porté sur l'incidence du second parent sur

le développement du psychisme de l'enfant. La parentalité père/bébé, la co-parentalité père/mère portent notre attention sur les effets potentiels et positifs de la triade père/mère/enfant sur le développement de l'enfant. Cette dernière implique une notion d'équipe, une alliance, un degré de coordination entre les parents pour élever un enfant dans un environnement qui lui permettra un développement affectif harmonieux.

D'autres recherches montrent les effets de ces premières expériences relationnelles triadiques sur les liens sociaux ultérieurs, dressant des liens significatifs entre le climat familial de la première année et le développement de l'enfant vers trois à cinq ans. Et ceci n'est cependant pas une mince affaire dans le quotidien des familles. Car on sait combien les premiers mois de la vie, voire les deux premières années de vie de l'enfant, mettent à dure épreuve le couple parental. L'arrivée de l'enfant dans le couple les oblige à réaménager leur conjugalité et à construire de nouveaux repères intégrant la dimension parentale ; ce qui est un fameux challenge auquel chaque parent a à faire face.

Et pourtant, on peut lire à travers les études qu'un climat chaleureux dans la famille durant la première année de vie de l'enfant contribue de manière significative à favoriser le développement de la sociabilité de l'enfant avec ses pairs à l'école. En revanche, une alliance coparentale hostile pendant la première année peut amener au développement de troubles du comportement.

Le climat au sein même de la famille joue donc un rôle clé dans le développement affectif de l'enfant. La manière dont se déroule la coopération quotidienne entre les parents et leur ajustement à leur enfant demeure fondamentale.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · La dispute parentale, une expérience préjudiciable pour l'enfant, Jean-Paul Matot
- · La violence conjugale frappe les enfants, de Christine Frisch-Desmarez
- CAMPAGNE · La dispute des parents frappe les enfants

…

Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Les bienfaits du toucher

Se sentir touché et toucher autrui, appellent des gestes et des sensations qui fondent les interactions sociales et participent à la construction de soi. Ainsi, le toucher joue un rôle primordial dans le développement prénatal et dans le développement de l'enfant.

En touchant, en caressant, en portant leur enfant, les parents lui permettent de développer un sentiment d'enveloppe corporelle et de sécurité affective. Le portage, aussi appelé holding, constitue l'une des premières formes du toucher des bébés. À travers ce portage, les parents soutiennent la tête du bébé et son petit corps et plus tard ses bras pour l'aider à marcher.

Ce toucher est un toucher qui vise à porter physiquement mais aussi psychiquement le bébé, en le soutenant face aux premières expériences sensorielles. Les soins prodigués au petit, aussi appelés handling, constituent également une forme de toucher essentielle au développement. Ces moments, partagés dans la réciprocité de la relation parents-enfants, permettent à l'enfant de découvrir son environnement et d'appréhender toutes les possibilités de son corps dans un cadre sécurisant. Le holding et le handling, qui se font dans le respect du corps du bébé, constituent l'ensemble des soins interactifs qui guident le développement.

Ce sont donc autant de moments dans la relation avec les parents et avec les adultes en qui les parents ont placé leur confiance qui offrent à l'enfant l'occasion d'expérimenter des modalités de contacts avec autrui. Toutes ces expériences permettent au tout petit de prendre confiance en son intégrité corporelle, de développer un sentiment de sécurité affective, de se

construire psychiquement et de commencer à apprivoiser son intimité.

Le toucher joue un rôle primordial dans le développement psychosensoriel des bébés et dans l'établissement des liens précoces entre les parents et leur enfant, mais il est également constitutif des relations avec les enfants plus grands. Ainsi, le toucher est convoqué de multiples façons dans les différents temps qui jalonnent l'enfance. Mobilisé dans les jeux et l'expression des émotions, ou encore utilisé comme rappel à l'ordre par les parents, il soutient la communication des enfants et des parents.

En grandissant, le toucher prend de nouvelles fonctions, il devient protecteur, comme par exemple dans le cas du parent qui rattrape son enfant pour ne pas qu'il tombe ou le prend dans ses bras pour le consoler, et aussi cadrant, en retenant l'enfant pour ne pas qu'il fasse de bêtise, …

Ces différentes facettes du toucher permettent à l'enfant de grandir et d'entrer dans le monde social, avec les règles et les codes qui le composent.

Le toucher dans la relation éducative

De nombreuses situations éducatives, dans le sport, l'enseignement, les loisirs, impliquent des rapprochements corporels et cette question du toucher est souvent sensible et marquée par les craintes des professionnels : un professeur d'éducation physique peut-il soutenir le fessier d'un élève pendant un exercice ? Une enseignante en maternelle peut-elle aider un enfant aux toilettes? Un maitre-nageur peut-il soutenir le corps d'un enfant pour lui apprendre la brasse ?

Ces interrogations reflètent les normes sociales véhiculées sur le toucher dans la relation éducative. Ces normes ou, en d'autres termes, ce qu'il est socialement admis de faire pour l'éducateur et l'éducatrice, sont liées au contexte social, temporel, géographique, etc.

Actuellement, elles s'inscrivent dans un climat où priment la crainte du jugement social et la peur des allégations d'abus sexuel.

Alors par crainte de « mal faire », le risque peut être de ne plus toucher du tout, ou encore de lister ce qui s'apparenterait à des bons et des mauvais touchers afin de pouvoir faire le tri. Le problème de cette approche est qu'elle ne permet pas d'aider les éducateurs à faire face à ce climat de suspicion par rapport au toucher dans la relation éducative. Plutôt que de décourager l'utilisation du toucher dans les situations éducatives, interrogeons-nous sur nos ressentis et ceux de l'enfant.

La confiance

La confiance est au cœur de la relation éducative. Elle se décline en plusieurs ressentis : la confiance des jeunes en l'adulte et réciproquement, ainsi que la confiance des adultes (parents et autres éducateurs) entre eux. Dans cette relation de confiance, le toucher doit se faire chaste et respectueux du corps de l'enfant. À cet égard, l'adulte prendra en considération la réaction de l'enfant, ce qui fait bulle de protection pour l'enfant, ses zones sensibles, son histoire familiale, ses représentations culturelles, …

L'instauration de ce climat de confiance permettra que l'adulte s'occupant du jeune soit perçu comme bienveillant mais aussi cadrant. Cette relation de confiance appelle une posture de « juste » distance chez les adultes, ce qui implique pour les professionnels de pouvoir parler du toucher. Le fait de pouvoir aborder ensemble, par exemple en équipe, les situations rencontrées et les ressentis éprouvés pourra permettre d'ajuster sa posture professionnelle. Dans le cadre de ce lien rassurant, étayant même, le toucher est une modalité formidable. D'un simple contact technique, pour par exemple faire apprendre une position en gymnastique, il peut devenir encouragement, soutien et support au développement physique et psychique des jeunes.

L'importance de parler du toucher

Les situations éducatives sont l'occasion de nombreux contacts corporels. Ainsi que ce soit dans le sport, à l'école ou dans les activités de loisirs, les professionnels peuvent être amenés à toucher les enfants.

Les bienfaits du toucher pour le développement de l'enfant ont été largement démontrés mais la question du toucher demeure sensible et marquée par les craintes des professionnels. Ils peuvent s'interroger sur l'autorisation de toucher les enfants dans la relation éducative et sur la façon de les toucher, tout en respectant leur intimité. Par ailleurs, dans ces relations, il arrive que les éducateurs et les éducatrices se trouvent confrontés à des sentiments ambivalents. L'échange peut se transformer en un désir d'emprise sur l'enfant, qui se voit alors réduit à l'objet d'un plaisir du toucher de la part de l'adulte.

Lorsque cette dimension de plaisir surgit dans la relation avec un enfant, il est important de parler avec d'autres professionnels au sein de son équipe ou à l'extérieur, avec des équipes de proximité comme par exemple les Centres PMS, les Services de Santé Mentale, etc. En parler ensemble, permet de prendre les distances nécessaires pour préserver les fonctions professionnelles tout en laissant une place indispensable à la spontanéité créatrice. Pour cela, chaque équipe de professionnels doit disposer de lieux et de temps de réflexion commune, indispensables pour construire ensemble une limite raisonnable et partagée aux ressentis affectifs. Mais si parler du toucher est important, cela peut s'avérer difficile, gênant. Comment en tant qu'éducateurs faire place à ces sujets ?

Comment parler du toucher en équipe ?

Le fait d'aborder en équipe la question du toucher et de ce qu'elle génère au niveau affectif - malaise, peur du jugement social, désir, envie d'affection,… - peut servir de catalyseur à ces différentes émotions et offrir la possibilité aux professionnels de (re)penser leurs pratiques. Dans cet espace de discussion, il sera alors possible d'évoquer les situations posant questions et difficultés et de les analyser en regard des ressentis de chacun.

La présence d'un tiers peut faciliter la prise de recul par rapport aux situations vécues. L'échange et la discussion autour de ressources communes, livres, supports vidéo, …, constituent également des moyens pour évoquer les enjeux du toucher, trouver des solutions aux situations problèmes et développer une posture éthique dans les relations éducatives. Parfois, parler du toucher en équipe est compliqué, il est alors possible de se tourner vers l'extérieur.

Il est important que ces temps d'échanges entre les professionnels soient reconnus et soutenus par l'institution. Les professionnels pourront alors évoquer leurs limites dans un contexte bienveillant et structurant qui colorera, à son tour, les pratiques éducatives avec les enfants et les adolescents.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · On ne porte pas les bébés de la même manière partout, Marie-Rose Moro
- · 1001 raisons de ne pas laisser bébé dans un maxi-cosi, Pascale Gustin
- · Le bébé apprend son corps par le toucher de son parent, Ayala Borghini
- · Le regard, le toucher, le portage, trois modalités vitales pour le bébé, Ayala Borghini
- · Parler du toucher en équipe, une prévention salutaire pour tous les professionnels, Pierre Delion
- · Comment penser le toucher dans sa fonction éducative/sportive quand le climat ambiant est empreint de la peur d'allégations sexuelles ?, Pierre Delion
- · Toucher le fessier d'un enfant pour l'accompagner dans un exercice sportif, une pratique à éviter ?, Pierre Delion
- · En tant que professionnel, que faire quand un enfant explose ?, Catherine Potel
- · Prendre en compte la « bulle tactile » de l'adolescent dans nos touchers éducatifs, Pierre Delion
- · Quand l'enfant n'a pas conscience de son corps, Catherine Potel

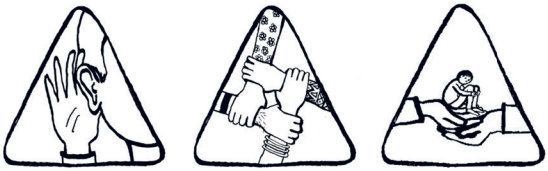
- · Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?, de Pierre Delion
- · La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé, de Ayala Borghini

- · L'importance du toucher dans la relation éducative

- · Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?, webinaire avec Pierre Delion

…

Prévenir la maltraitance dans nos pratiques et nos institutions



À l'image de la maltraitance qui se joue au sein de familles quand le parent perd pied, dans nos métiers, nous sommes parfois emportés par des attitudes, des comportements délibérés ou involontaires, des négligences qui peuvent mettre l'enfant en difficulté voire contrevenir à son développement. Il arrive que le fonctionnement de l'institution elle-même ne soit pas respectueux des besoins de l'enfant et du jeune, voire que ce fonctionnement perturbe nos pratiques. Parfois encore, il arrive que nous cherchions avant tout à contenter nos attentes d'adulte ou encore que nous nous laissions déborder par des contraintes structurelles.

Notre certitude de bien faire - et c'est heureusement souvent le cas - et/ou une tendance naturelle à l'aveuglement ont pour effet de voiler des situations pourtant bien réelles : l'animateur qui, pressé par l'horaire, entre dans le vestiaire sans s'annoncer ou qui projette sur l'enfant des attentes de performance trop élevées ; l'enseignante à bout qui humilie ou empoigne l'élève en panne d'autre réponse face à un comportement inadéquat ; l'assistante sociale du PMS qui laisse libre court à ses représentations à l'égard d'un enfant étiqueté de 'difficile' ; le médecin qui dénigre le parent devant son enfant sous prétexte d'incompétence éducative ou de sa précarité sociale ; la puéricultrice qui ne prend pas le temps de changer un enfant,…

Des contextes difficiles

Les attentes sociétales à l'égard des enfants sont souvent énormes. Empreints de ce contexte, parents et professionnels espèrent de l'enfant qu'il excelle à l'école, qu'il performe dans le sport, qu'il obéisse, qu'il soit facile, etc. De surcroît, certains enfants sont traités comme des petits

adultes (hypersollicités, hypersexualisés, hyperconnectés,…). L'adulte demande toujours plus et toujours mieux, mais sans se poser la question essentielle : « Cet enfant avance-t-il à un rythme en tous points adapté à son développement d'enfant, ou est-il le 'produit' propulsé par mes propres désirs d'adulte ? ».

En pratique, il y a aussi des professionnels confrontés à des parents absents, avec qui il est très compliqué d'échanger, de communiquer. Cela rend difficile le nécessaire travail de coopération et de confiance avec eux, et même de les garder en tête comme partenaires autour de l'enfant.

Parfois, nous sommes confrontés à des contraintes structurelles importantes : manque de personnel pour encadrer les enfants, bâtiments délabrés, inadaptés, manque de ressources matérielles pour accueillir des enfants et des jeunes en situation de précarité, etc. Parfois aussi, le fonctionnement de l'institution opère au détriment du développement de l'enfant : relégation scolaire, silence autour d'une situation de maltraitance, violences éducatives (punitions, humiliations, …), inadéquation dans le système de placement (trop grande distance géographique avec les parents ou parcage des enfants à l'hôpital,…), médication comme réponse immédiate faute d'autres offres de soin. Et à l'instar des poupées russes, il nous est difficile d'encadrer de manière adéquate ceux dont nous avons la charge si nous sommes nous-mêmes malmenés dans notre travail, si les conditions de travail ne sont pas réunies pour que nous puissions adopter une posture stable et appropriée à nos pratiques.

Une attention à nos pratiques

Il peut arriver à chacun et chacune d'entre nous d'être débordé et de ne plus répondre aux besoins de l'enfant mais aux nôtres, négligeant ainsi ce qui est ajusté aux besoins de l'enfant.

S'il va de soi que notre fonction implique d'être proche de l'enfant pour qu'il se sente porté, soutenu et cadré, il importe que nous ayons toujours à l'esprit de respecter une juste distance pour laisser l'enfant grandir à son rythme sans l'envahir de nos projections d'adultes. Si l'on agit pour soi-même, prenant l'enfant comme un objet, c'est le signal d'alarme que nous avons empiété sur son espace personnel.

En tant qu'adultes, nous évoluons à l'intérieur de nos propres limites personnelles et professionnelles. L'éthique inhérente à notre fonction et à notre équipe doit nous guider de sorte que l'enfant ou le jeune ne soit jamais l'exutoire ou la victime de nos pratiques. Ainsi, l'élève ne sera pas sanctionné injustement par cet enseignant qui s'est disputé avec son épouse le matin, l'animé n'essuiera pas les humiliations de cette cheffe, l'enfant ne sera pas poussé hors de ses limites pour nos propres désirs de réussite, etc.

Des repères pratiques pour penser ensemble

Il importe d'interroger nos pratiques et de ne pas rester seul face aux difficultés rencontrées. Il revient à l'institution d'organiser des temps et des espaces pour penser. Si elle ne propose pas ces moments de réflexion collective, nous pouvons aussi trouver d'autres occasions en partageant nos difficultés avec un collègue, en nous appuyant sur des temps de formation ou des rencontres informelles pour ouvrir ces questionnements.

D'abord, continuons d'indiquer les limites à l'enfant, mais sans entrer dans un rapport de pouvoir écrasant, humiliant ni de séduction. Cette position sera d'autant plus facile à tenir si elle s'appuie sur des règles claires qui ont du sens pour le professionnel comme pour l'enfant.

Laissons-nous également surprendre par l'enfant ou le jeune, tel qu'il est, sans nous encombrer d'étiquettes ou d'a priori. C'est la diversité des regards posés sur lui qui nous permettra de le saisir dans toute sa singularité et sa complexité.

Ensuite, prenons le temps en équipe d'esquiver les dictats de performance ambiants et valorisons des démarches qui font appel à la solidarité et à la collaboration entre pairs.

Notre responsabilité est aussi de protéger l'enfant en ne restant pas seul avec nos inquiétudes, en sollicitant d'autres professionnels qui pourront nous guider.

Le fait de travailler en équipe et d'aborder collectivement les difficultés qui se jouent peut servir de catalyseur à nos émotions et offrir la possibilité de (re)penser nos pratiques. Et si ce n'est pas possible d'aborder la question en équipe, nous pouvons nous appuyer sur notre réseau de travail de proximité (les Centres Psycho-Médico-Sociaux et les

Services de Promotion de la Santé à l'École, les Services de santé mentale, les Centres de planning familiaux, …) et le réseau de l'aide spécialisée (l'équipe SOS Enfants, le Service de l'Aide à la Jeunesse).

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

· Comment comprendre mon émotion face à ce parent, à cet enfant ?
· La permanence des équipes éducatives aide à se construire

· Qu'est-ce que la maltraitance institutionnelle ?, Nawshad Ali-Hamed
· Travailler en réseau autour des situations de maltraitance : accepter les limites de son rôle, Claire Meersseman
· Quels sont les effets du culte de la performance sur les enfants ?, Jean-Paul Matot
· Ah, ces parents qui arrivent toujours les derniers à la garderie !, Pierre Delion
· Quand les urgences et le travail en retard submergent le professionnel, Hélène L'Heuillet
· Quand le rythme s'emballe, comment préserver la condition humaine des métiers de l'aide et d'éducation ?, Hélène L'Heuillet
· En tant que professionnel, quand je ressens de l'hostilité envers un enfant, Daniel Coum
· Penser en équipe, un « espace tiers » indispensable en appui du professionnel, Claire Meersseman

· La maltraitance institutionnelle en temps de crise, d'Emmanuel de Becker
· La réunion d'équipe, un rituel porteur, de Claire Meersseman

· Prévenir la maltraitance dans nos pratiques et nos institutions

· Les réunions d'équipe, webinaire avec Claire Meersseman
· Remettre l'humain au cœur de nos métiers de l'aide et de l'éducation, webinaire avec Roland Gori

…

Éduquer, une relation complémentaire entre l'adulte et l'enfant

Pour grandir, l'enfant a besoin de cohérence, de fiabilité et de repères. Fragile, il est également cet être pulsionnel, qui veut « tout tout de suite ». Ses parents et éducateurs, l'aident peu à peu à quitter cette position toute-puissante au bénéfice d'autres investissements : accepter de retarder le plaisir immédiat pour élargir son horizon. Cette frustration nécessaire va l'aider à devenir un être sociable.

L'autorité de l'adulte sollicitée à cette place engage une forme d'obéissance, de « sagesse » qui traduisent sa connaissance du monde, une manière de transmettre la culture, le plaisir de vivre ensemble, le guide pour grandir.

Tenir sa position d'adulte consiste alors à rester ferme sans crainte de perdre l'amour de l'enfant.

Du côté de l'adulte : tenir la limite

Pourtant, le rôle d'éducateur est souvent éreintant à répéter toujours la même chose. On se dit « il a enfin compris ». Oui, l'enfant a compris mais il lui est difficile de quitter le monde de la satisfaction immédiate. Le travail de socialisation exige de nombreux renoncements ; quel est le « bonus » que l'enfant trouve à temporiser son désir ? Il renonce d'abord pour ne pas déplaire à ses parents, puis, il gagne en autonomie ; il se construit dans ce va et vient entre les limites et l'intégration intérieure, pour découvrir le plaisir d'être dans la relation avec l'autre.

L'adulte occupe ce rôle de tuteur ; être à la fois celui qui apporte la sécurité, l'affection mais aussi des repères, une structure. Plus l'enfant est petit, plus il revient à l'adulte d'évaluer et de répondre aux besoins de l'enfant ; c'est le côté asymétrique de la relation adulte-enfant. L'enfant va venir se cogner, au propre comme au figuré, aux repères énoncés, à la structure établie autour de lui. Petits et grands, les enfants nous entraînent dans une forme de corps à corps, de confrontation, où l'adulte signifie la limite. L'enfant comme l'adulte peut éprouver la peur de perdre l'amour de l'autre ; « M'aimera-t-il encore si … ? Préférera-t-il son père si … ? Qu'est-ce que les autres vont

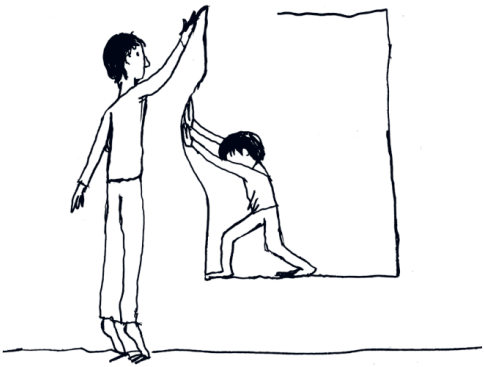
penser de moi si je lui refuse ceci ? …». Le risque pour la relation est éprouvé des deux côtés, mais c'est l'adulte qui tient la responsabilité du fil de la relation !

Du côté de l'enfant : tester la limite

Par ces comportements, l'enfant cherche à savoir s'il y a cohérence entre ce qui se dit et ce qu'il ressent, si la règle d'aujourd'hui est la même que celle d'hier, pour lui et pour les autres. Il cherche à cerner le monde dans lequel il vit. Cette expérimentation s'apparente fort à une forme de jeu. Pour l'adulte, l'éducation, c'est souvent dire, répéter, tenir le cap face à l'enfant, face au groupe (fratrie, classe..), occuper sa position d'autorité avec conviction. Quand l'enfant outrepasse la limite ou joue avec la règle, un acte doit parfois suppléer à la parole : une sanction, une mise à l'écart momentanée, une punition viennent signifier à l'enfant ce qu'il refuse d'entendre.

L'épreuve pour l'adulte est d'endosser provisoirement le mauvais rôle, celui qui limite, celui qui refuse. Quand la sanction tombe, l'enfant n'est pas étonné, il sait que cela fait partie du jeu ; l'enfant sait qu'il a dépassé les bornes, sans être prêt à le reconnaître. Malgré la colère de l'enfant, l'adulte doit rester solide et ferme dans sa position au risque de découdre ce qu'il vient de tisser.

Tenir une position d'autorité ne veut pas dire écraser l'enfant, l'humilier, mais bien lui laisser le temps de la réflexion. L'étape de la reconnaissance vient plus tard, sans que l'enfant ait l'impression d'avoir perdu ; chacun en sortira gagnant !



Et parfois sanctionner

Signifier une limite, par une mise à l'écart, par une sanction, c'est permettre à l'enfant de se cogner à un mur solide pour voyager de la colère à l'apaisement, des cris à la parole, de la révolte à l'intériorisation. C'est un temps d'arrêt et de recul, pour l'enfant comme pour l'adulte qui permet de ne pas être submergé par ses propres émotions. Risque pour l'adulte de perdre le contrôle, de clore le débat, par la force, en humiliant l'enfant ou en abusant de sa position dominante.

Quelle sanction ou punition choisir ? La punition aura plus d'effet si elle est en lien avec la bêtise et d'une ampleur proportionnelle à sa gravité. Une sanction trop forte ou trop émotionnelle peut nourrir un sentiment d'injustice et rater l'effet recherché. Elle aura aussi plus de poids si le délai de réaction est court, surtout pour les petits et si elle émane de l'adulte présent. Toutefois, si l'émotion est trop forte, si la colère trop présente dans le chef de l'adulte, l'appel à un tiers (l'autre parent, un collègue) permet d'éviter des débordements contre-productifs.

L'adulte doit pouvoir dire et faire ressentir la limite à l'enfant. Confier « le sale boulot » à un autre pour préserver une bonne relation est un aveu d'impuissance face à l'enfant qui le repère vite et rentre dans la brèche ! Un comportement inadéquat non sanctionné signifie pour l'enfant une autorisation implicite qui encourage cette manière d'être !

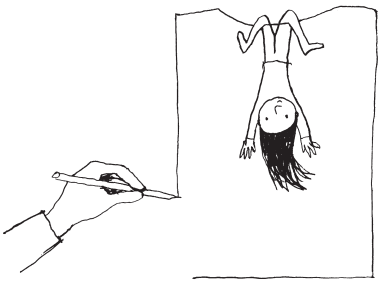
La cohérence éducative passe aussi par le respect par l'adulte des règles édictées qui le concernent également.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Les limites aident à grandir
- · Dire non à l'enfant l'aide à grandir, Jean-Claude Quentel
- · En tant que professionnel de la petite enfance, comment contenir un enfant qui frappe à tout bout de champ pour obtenir ce qu'il veut ?, Vanessa Geindl
- · En tant qu'intervenant sportif, mettre un cadre, ce n'est pas humilier, Olivier Baise
- · La parentalité positive à l'épreuve de la vraie vie, de Ludovic Gadeau

…

Les limites aident à grandir



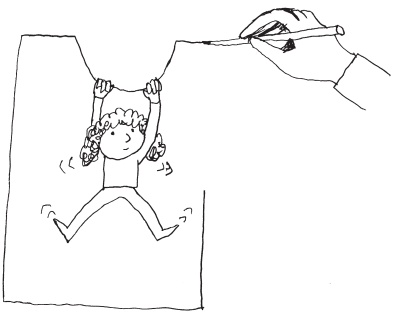
Dès sa naissance, l'enfant a besoin d'un cadre et de limites autant que de liberté et d'autonomie. Cette réalité de limites et de frustrations se prolonge tout au long de la vie. Elle s'impose entre autres afin de réguler besoins, désirs, réalités… composantes inhérentes à la condition humaine.

Le moteur de notre vie repose sur le désir qui se fonde, lui, sur la frustration. Autrement dit, le manque permet à l'enfant de grandir, d'apprendre et de se construire. Par ailleurs, nos besoins doivent être réalisés, besoins qui varient en fonction de l'âge, du sexe, des capacités personnelles, des différences individuelles, des conditions sociales… Être nourri, changé, se sentir en sécurité, reconnu par ses parents… sont autant de besoins qui imposent des conditions aptes à leur réalisation.

Dans notre société, désirs et besoins ont tendance à se confondre de plus en plus ; situation qui n'aide pas les parents dans leur tâche éducative.

Les limites structurent

La fonction première de l'éducation consiste pour chaque parent à organiser un cadre qui réponde aux besoins et aux rythmes de l'enfant et qui tienne compte partiellement de ses désirs, mais ni trop ni toujours. Le besoin de limites et de structures qu'a l'enfant soutient ses apprentissages progressifs en fonction de ses capacités mentales, de son état psychologique.



Au départ, on peut dire que l'enfant est prêt à tout pour satisfaire ses besoins et son plaisir. À sa naissance, le nourrisson n'a d'ailleurs pas conscience de sa propre individualité. Sa mère (ou la personne d'attachement) est donc tout pour lui, entièrement à lui. Peu à peu, grâce à la sécurité qu'il aura acquise, l'enfant apprend à se séparer de sa mère, à renoncer à l'idée qu'elle n'est pas toute à lui et à se tourner vers d'autres personnes.

Par exemple, il apprend à patienter quand il a faim. Cela lui sera possible s'il a fait l'expérience d'une attente récompensée par la réalisation de son besoin d'être nourri et de son désir d'être pris dans les bras. En quittant ceux-ci, l'enfant découvre son environnement, ses limites et celles que lui impose son entourage. Il les intégrera et les fera siennes peu à peu. Ce cheminement lui ouvre les portes de l'autonomie.

En grandissant, l'enfant fait l'expérience d'élargir son monde d'abord sous le regard protecteur et restrictif de ses parents, puis sous l'encadrement d'autres adultes référents et ensuite seul car il apprend les limites. C'est dans la relation à l'autre que l'enfant intègre graduellement les limites, qu'il construit sa personnalité et apprend à vivre ensemble avec d'autres, en famille, en collectivité et en société.

Les parents sont comme des digues qui évitent les débordements et amènent l'enfant à intégrer les règles et les lois. Mais parfois certaines situations compliquent ce rôle. Par exemple, certains parents craignent de perdre l'amour de leur enfant s'ils lui opposent une limite, un refus. En réalité, même s'il les accepte mal, l'enfant est rassuré par des règles claires et fermes. Une absence de règles, ou des règles qui changent sans cesse, ou sont respectées selon l'humeur, l'insécurise et ne lui donne pas l'assise nécessaire pour aller de l'avant.

D'autres parents craignent de jouer le « mauvais » rôle auprès de l'enfant s'ils se montrent personnellement plus sévères ou plus stricts que l'autre parent. C'est oublier que les rôles parentaux sont complémentaires, asymétriques et que c'est dans la différence que l'enfant se construit. L'unité de vue des parents quant aux limites est importante, mais l'enfant peut comprendre que les règles divergent dans ses différents univers de vie.

D'autres parents, en situation de séparation conjugale par exemple, préfèrent laisser tout faire à l'enfant, estimant qu'il vaut mieux préserver de tout conflit le peu de temps passé

ensemble. Cette attitude qui peut être compréhensible est, pour l'enfant, une occasion manquée de construire sa sécurité de base.

L'adolescence amène les parents à réajuster le curseur des limites aux nouvelles réalités en jeu : besoin d'autonomie du jeune, besoin de se tester parmi ses pairs et de s'opposer aux parents. Il s'agit de rester ferme quant aux interdits et limites posées même si le dialogue est ouvert par ailleurs. Là encore, on voit bien l'importance de maintenir le cap de la limite car, sur ces balises, l'adolescent pourra se construire.

Les limites mises à mal par l'illusion du tout, tout de suite et toujours

Notre société prône la consommation comme gage de bonheur absolu : c'est oublier que, pour se construire, l'homme doit consentir à renoncer ; qu'il s'agit là d'un impératif de son fonctionnement psychique.

Le rôle des adultes est non seulement de montrer l'exemple en respectant les limites qui leur sont imposées en propre, mais également de se montrer critique face au discours consumériste qui laisse croire qu'on pourrait être satisfait pleinement et toujours. L'achat d'objets de substitution n'y change rien ; pas plus que le boulimique qui mange sans limite n'est rassasié.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Mettre des limites à l'enfant : tout un processus
- · Quand c'est l'enfant qui décide dans la famille, Gérard Neyrand
- · Quand la séduction guide la relation éducative, quelle incidence pour l'enfant ?, Daniel Marcelli
- · Les limites aident l'enfant à grandir, Jean Epstein
- · La parentalité positive à l'épreuve du quotidien, Isabelle Roskam
- · Avatars et désarrois de l´enfant-roi, Collectif
- · Les risques d'une éducation sans peine, de Jean-Pierre Lebrun
- · La parentalité désorientée, mal du XXIe siècle ?, de Ludovic Gadeau
- · La parentalité positive à l'épreuve de la vraie vie, de Ludovic Gadeau

…

Quand on demande aux professionnels de prendre position dans un conflit familial

Il arrive que dans un contexte de crise ou de séparation parentale, un parent demande une attestation à l'école (mais aussi la crèche, la garderie,…) actant de l'attitude de l'autre parent : il (ou elle) ne vient pas aux réunions de parents, l'enfant n'a pas de collation quand il vient de chez lui (elle), elle (il) ne s'est pas présenté(e) à la consultation des nourrissons… Les avocats ne sont pas toujours étrangers à cette insistance, ils savent que ces pièces peuvent être déterminantes dans un dossier judiciaire.

Rester hors du conflit

Ces demandes adressées à la puéricultrice, à l'enseignant voire même à la direction embarrassent les professionnels qui ne savent pas toujours que dire d'autant qu'ils sont parfois engagés dans un lien de confiance avec le parent demandeur voire avec l'autre parent. En fait, la réponse négative doit venir de l'institution, du cadre clair qu'elle met en place, cadre sur lequel peut s'appuyer le professionnel sollicité qui en est le porte-parole. Et, même si cette position de refus n'est pas facile à soutenir, l'institution se doit de ne pas intervenir d'une quelconque manière dans les conflits parentaux, quelle que soit la réalité perçue de la famille en question.

D'abord, il faut être conscient que cette réalité n'est que partielle : un parent qui ne s'occupe pas de la scolarité de son enfant peut jouer indirectement un rôle capital dans son parcours scolaire, par exemple en renforçant l'estime de soi de son fils ou de sa fille, par d'autres activités, par un regard bienveillant qui l'aide à se construire. Ce que la société attend d'un « bon parent » (qu'il ait des contacts réguliers avec l'école, qu'il arrive à l'heure pour le rechercher à la crèche,…) est très codifié. En être conscient aide à prendre du recul par rapport à la demande de l'autre parent.

De plus, la clinique de la petite enfance nous rappelle que l'enfant établit des liens différents à ses deux parents C'est à partir de cette complémentarité que l'enfant se construit. Tenir compte de cette diversité des places prend

en compte que l'enfant a besoin de plusieurs adultes pour grandir et que la parentalité voire l'éducation est toujours plurielle.

Un espace neutre

Mais aussi, quelle que soit la situation familiale, il importe que chacun des parents, ainsi que l'enfant, sachent que l'institution ne prendra pas parti, qu'elle garantit un cadre neutre en son sein. Ainsi, elle informera équitablement les deux parents sur le déroulement de la scolarité de l'enfant (ce qui est d'ailleurs une obligation légale). Par exemple, elle enverra les bulletins, sur demande, au père qui n'a plus de contact avec sa fille adolescente. Dans tout désaccord parental, si l'institution (ou un de ses représentants) prend parti ou accorde une place inégale à un des deux parents, elle se disqualifie comme lieu de neutralité.

Ce cadre préservé permet à l'enfant de se dégager au mieux du conflit pour occuper sa place d'enfant au sein de l'institution. Être à l'écoute de l'enfant avec une certaine empathie lorsqu'il vit des moments difficiles à la maison, n'empêche pas de l'inviter, avec bienveillance, à laisser son lourd paquet à la porte de l'institution quand il y entre. Ce n'est parfois pas facile, ou pas réalisable, mais une position calme et compréhensive du professionnel peut aider l'enfant à se replacer plus facilement dans une position de développement et/ou d'apprentissage. Il convient de penser à l'enfant comme sujet dans l'institution:

Dans le cas d'une enquête sociale demandée par la justice, l'institution collabore bien entendu en communiquant les informations factuelles et ses observations au bénéfice de l'enfant. Cette collaboration s'inscrit alors dans un autre cadre que le différend parental ou familial.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

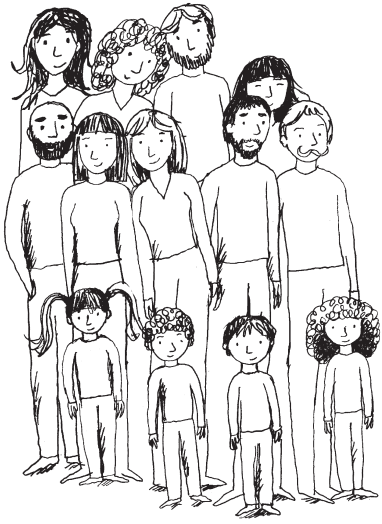
- Le professionnel face aux demandes d'attestations de parents séparés, Pierre Delion
- Comment soutenir une alliance éducative autour de l'enfant ?, Gérard Neyrand
- Accueillir la colère des parents en cas de mesures de protection de leur enfant, Serge Escots
- Quand l'agressivité et la violence des familles débordent dans nos équipes, Claire Meersseman

…

Il faut tout un village pour élever un enfant et … pour être parent

Au même titre qu'« un bébé seul n'existe pas », comme l'affirmait le pédiatre Winnicott et comme l'attestent depuis de nombreux praticiens, un parent seul, cela n'existe pas. Toute parentalité se conjugue toujours au pluriel, peu importe le projet parental ou la configuration solo, duo, multiple...

Car l'enfant se construit en appui sur une diversité d'adultes. Et un parent seul ne se suffit pas à lui-même au risque d'être débordé et de s'enfermer avec l'enfant dans un huis clos dommageable. La diversité d'adultes environnants en appui du parent et de l'enfant est une nécessité qui s'ajuste différemment au fil du développement du bébé et de la construction parentale.



La fusion première, faire « un » avec son bébé

Dans sa fragilité première, le bébé est totalement dépendant de l'autre. La préoccupation maternelle primaire sert à cela. Elle représente un état de fusion qui aide la

mère ou le parent qui fait figure de premier attachement à « rentrer dans la peau de son bébé » pour le deviner et s'y ajuster, afin de répondre à ses états et à ses besoins vitaux dont la qualité du portage qui installe déjà l'ouverture au monde.

À ce premier moment de la vie, c'est comme si les délimitations entre le psychisme du parent et celui de l'enfant étaient perméables. Le parent devine son petit, sent, ressent pour lui, éprouve dans sa chair ce qui se passe en lui. Si cette « formule », indispensable dans le début de vie, permet d'apporter au bébé ce dont il a besoin, elle va devoir évoluer pour s'ouvrir à ce qui se passe à l'extérieur de cette bulle fusionnelle, y prendre appui et introduire le bébé au monde.

Au deuxième temps, la « défusion »

Pour permettre à son enfant de se développer, le parent « première figure d'attachement » va devoir élargir l'espace fusionnel à d'autres. La dyade première s'ouvre sur la triade en appui du réseau familial et social. Quoi qu'il en soit de la configuration parentale, d'autres vont devoir s'introduire dans cet espace de fusion première.

La « mère », toute à son bébé dans un premier temps, va peu à peu réintroduire le monde qui la porte, son couple, ses amis, sa famille, son travail…, ce qui l'occupait et l'intéressait avant l'arrivée de l'enfant. Cette étape est indispensable au petit humain pour grandir et croître dans un attachement souple hors d' un collage exclusif qui l'empêcherait d'explorer son univers et de tisser de nouvelles relations significatives pour lui.

Au temps trois, l'ouverture au monde

Cette ouverture à l'autre, ce « défusionnage » de l'enfant à sa première figure d'attachement est l'affaire de tous : de la mère, du père, du professionnel, de l'environnement social. Ce que le « troisième » apporte de spécifique à l'enfant, c'est la différence, l'autre sexe, la diversité … Ce « troisième » agit comme un empêcheur de tourner en rond. Il ouvre à l'altérité, étape nécessaire à l'indivuation de l'enfant (se sentir différent de l'autre) en amorce du processus de socialisation (devenir un parmi les autres). Plus que symbolique, ce tiers doit être incarné, personnalisé par un autre adulte investi pour offrir un appui humain à l'enfant et à son parent.

Pour le parent, cette nécessaire ouverture à l'autre vient le soulager dans sa tâche et le préserve de l'épuisement parental, signe souvent d'un manque de relais. Cette absence d'appuis ouvre parfois l'aléa d'une relation trop fusionnelle dans laquelle parent et enfant se retrouvent à un moment captifs.

Car lorsque l'on comble seul(e) les besoins de son enfant (dans une formule à deux), on enferme la relation à l'enfant, ce qui épargne le risque de se faire critiquer, déstabiliser ou remettre en question par un autre adulte. Si la formule à trois est plus complexe, elle ouvre un espace de créativité, la possibilité pour chacun de se confronter, de devoir choisir, prendre position, se définir. Elle est le chemin vers l'autonomie. C'est celle qui permettra à l'enfant, un jour, de voler de ses propres ailes vers son propre futur sans être entravé par la peur de perdre ou de lâcher la seule personne derrière lui qui le rassurait. Elle ouvre un espace où l'enfant peut progressivement « se penser », se rêver différent et se mettre en quête d'autres appuis identificatoires, d'autres liens inspirants.

Élever un enfant en solo ?

Élever un enfant appelle à tout un village. Aucune parentalité ne peut se jouer en soliloque.

Dans une continuité relationnelle, l'environnement social et les autres adultes investis soutiennent le parent dans une forme de coparentalité encourageant cet élan d'ouverture au monde de l'enfant.

Mais parfois le projet d'avoir un enfant en solo vient combler une attente réparatrice pour le parent. Parfois, parce que la vie en a décidé autrement ou sur les traces d'un conflit de couple, la place de l' « autre-absent » risque de ne pas être sollicitée. Cette exclusion de l'autre, de la tiercité nuit à la relation éducative. Le questionnement habituel dans la tête de l'enfant auprès de son parent référent, quant à cette place absente risque de ne pas se déployer. « C'est comme ça… » pourrait penser l'enfant, sans qu'il ne cherche à savoir si cette place existe dans la tête du parent qui l'éduque.

La permanence relationnelle et l'investissement particulier des autres adultes dans le partage de la coparentalité et de la coéducation prennent alors une valeur fondamentale.

« Il faut tout un village »…

Assurée par un autre adulte (l'autre parent, un professionnel, …), cette fonction d'ouverture offre à l'enfant une bouffée d'air qui lui permettra, plus tard, d'aller voir ailleurs, de s'éloigner de son port d'attache. Si cette ouverture prend appui essentiellement dans cette continuité relationnelle et symbolique des autres adultes investis, elle se joue aussi dans les interstices de la vie. En tant que professionnels, la portée de petits gestes, d'attentions « anodines » participent dans cette voie d'ouverture aux fondations de l'enfance et de la parentalité.

Quant à l'arrivée d'un enfant, l'empathie et la prévenance de la puéricultrice à l'égard du parent, questionnant par exemple son état de fatigue, permettront à celui-ci de se déposer un instant, de reprendre souffle. Son accueil de l'enfant en le prénommant dans une attention soutenue participe à lui faire une place singulière en lui ouvrant un espace à lui hors du parental. Quand ensuite, elle lui désigne que les autres copains sont déjà arrivés, elle ouvre cet espace singulier de l'enfant au collectif.

Cette fonction d'accueil du professionnel assure le lien, le passage, le tressage de l'espace privé à l'espace collectif et participe à l'ouverture au monde de l'enfant.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · La confiance entre adultes autour de l'enfant
- · Pourquoi ne pas céder aux demandes des parents de recevoir des photos de leurs enfants au quotidien, lors d'un voyage scolaire, camp, stage en internat…?
- · Quelle cohérence éducative entre les adultes autour de l'enfant ?, Daniel Coum
- · Quand le parent ne fait pas confiance au professionnel en charge de son enfant, Julianna Vamos
- · Quand la crèche aide les parents en cas de maltraitance, Marc Gérard
- · Être porté pour grandir, de Pierre Delion
- · Faire famille au temps du confinement et en sortir : comment renouer autour de l'enfant l'alliance éducative entre adultes ?, webinaire avec Daniel Coum
- · Le diagnostic, l'affaire de tous, webinaire avec Christine Dom

…

L'enfant pris dans la séparation parentale

Séparation parentale, synonyme de crise

Qu'une séparation parentale soit soudaine ou qu'elle fasse suite à des années de conflits, qu'elle soit consensuelle ou conflictuelle, elle marque toujours une crise. Un déséquilibre survient, le quotidien, les repères que parents et enfants avaient connus jusqu'alors sont bouleversés. Cette phase de décomposition familiale confronte chacun à un panel d'émotions, de difficultés, de questions et tous y réagiront selon leur histoire, leur tempérament, leurs croyances, leurs fragilités.

Retrouver un certain équilibre, reconstruire son monde après un tel événement prend du temps, nécessite de la patience et va mobiliser les capacités d'adaptation de chacun.

Et que le divorce soit presque devenu une norme sociale ne change rien au fait que cela reste une épreuve à traverser.

Qu'est ce qui se joue pour l'enfant ?

Il n'est pas possible de prédire, ou de généraliser le ressenti des enfants qui vivent cette expérience. Mais, malgré le caractère intime de chaque histoire, il y a des points communs dans leur vécu, dans les enjeux auxquels ils vont devoir faire face.

Ils vont entrer dans un processus comparable à celui de deuils : deuil du couple parental, de la vie qu'ils avaient jusqu'alors, de certaines illusions aussi. Ils vont prendre conscience du caractère volatile, temporaire des situations, que rien n'est jamais définitif, acquis.

D'autres sentiments peuvent se superposer à la tristesse. Beaucoup ressentiront de la peur : de l'inconnu, de l'avenir, de perdre le contact avec un parent, d'être oublié dans la future reconstruction familiale,... Pour certains, la colère sera omniprésente : colère que les parents n'aient pas « tout essayé », colère vis-à-vis de celui qui est jugé responsable de tous ces bouleversements, ces désillusions. Parfois, c'est un sentiment de culpabilité qui domine : « Et si j'avais été plus sage, peut-être que papa et maman seraient toujours ensemble …».

Toutes ces émotions se mélangent, d'autres s'y ajoutent (honte, stupeur, surprise…) ce qui colore leur vécu de façon unique.

La séparation remet également en question leur statut, ébranle le sens de leur propre existence. « Si papa et maman ne s'aiment plus, est-ce que moi ils vont continuer à m'aimer ? » Pour un enfant, difficile de comprendre que l'amour que l'on porte à son enfant est différent de celui porté à son conjoint, de faire la distinction entre le niveau parental et conjugal. Cela est d'autant plus compliqué si les parents eux-mêmes ne sont pas en mesure de faire la part des choses. S'ils se critiquent, se dénigrent en présence de l'enfant, celui-ci ne se sent plus autorisé à faire vivre en lui la part de chacun de ses parents, il se vit comme coupé en deux, au risque que son sentiment d'unité se fissure.

Les enfants ont également besoin de donner du sens, de donner une place à cet événement. Replacer la séparation dans un contexte, les aider à l'intégrer dans le fil de leur histoire leur permettra d'avoir un sentiment de continuité. « Que s'est-il passé avant, quelle est l'histoire qui précède », « que se passe-t-il maintenant », « que va-t-il se passer ensuite ». Les récits, la narration seront différents selon leur âge, leurs capacités de compréhension, d'élaboration.

Aux adultes qui entourent ces enfants de prendre le temps de se mettre à leur écoute, sans a priori sur ce qu'ils vivent. Les écouter, vraiment, en se laissant surprendre par ce qu'ils peuvent amener comme réflexions, questions ou émotions. Parler pour faire une pause, s'extraire temporairement du tourbillon frénétique dans lequel ils sont emportés.

Si l'enfant n'est pas encore dans le langage, il est d'autant plus important de prendre le temps d'observer ses comportements, d'assurer la continuité du quotidien (lien

avec les personnes ressources, rituels, activités, lieux, objets…), et de mettre des mots simples sur la situation.

Enjeux différents pour parents et enfant

Si, pour les parents, la séparation entraine une coupure relationnelle et l'ouverture à quelque chose de nouveau, pour l'enfant c'est différent. Il va devoir réaménager sa relation avec chacun, apprendre à faire le grand écart entre les deux. Plus les parents se respectent et reconnaissent leur importance réciproque, et moins l'acrobatie sera périlleuse. À la différence de ses parents qui sont acteurs de ce qui se joue, l'enfant assiste en simple spectateur à la fin de la vie telle qu'il l'a connue jusque-là. Il n'a aucun pouvoir sur ce qui arrive et est soumis à la façon dont ses parents gèrent la situation. En donnant à l'enfant l'opportunité de prendre de petites décisions sur son quotidien (quel doudou emmener chez papa, quelle photo mettre chez maman,…) cela permet parfois d'atténuer son sentiment d'impuissance.

Enfant instrumentalisé

Quand les parents sont tellement pris dans leurs rancœurs qu'ils n'arrivent plus à faire la part des choses et mêlent l'enfant à leurs histoires, ils ne l'autorisent pas à garder sa place. Certains enfants deviennent le consolateur du parent « abandonné », d'autres sont amenés à prendre des décisions d'adultes, ou sont tellement pris à partie que pour sortir des conflits de loyauté, ils coupent les liens avec un de leurs parents.

En questionnant les parents, trop englués dans leurs difficultés, sur le vécu de leur enfant, cela permet de décaler la situation. En les invitant à imaginer ce que lui peut ressentir, on leur permet parfois de s'extraire de positions rigides. Un enfant autorisé à faire vivre chacun de ses parents à l'intérieur de lui, est un enfant qui va pouvoir maintenir son sentiment d'unité, autrement dit le sentiment de pouvoir être complètement lui.

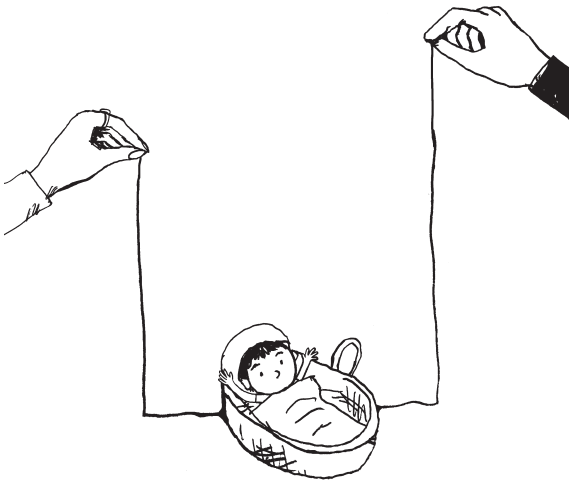
À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · L'aliénation parentale, un concept mal choisi, Gérard Neyrand
- · L'enfant et la séparation parentale, de Diane Drory
- · L'aliénation parentale, un concept qui peut causer du tort, webinaire avec Anne-Catherine Rasson

…

La garde alternée adaptée aux besoins du tout-petit

Évoquer la question de l'hébergement d'un tout-petit dans le contexte d'une séparation parentale soulève des débats passionnels autour des droits de chaque parent, de sa place symbolique et réelle, des inégalités hommes/femmes en matière de proximité avec un bébé. Le sujet est délicat et se complexifie encore avec la réalité de l'allaitement et du congé de maternité, de la surcharge et de la fatigue, des émotions, colère et souffrance que génère la situation de séparation et, en amont, le bouleversement individuel du couple et de la famille autour de la naissance. Amener la réflexion à partir des besoins du tout-petit est une piste pour dessiner des modalités de garde qui, de toute façon, n'éviteront pas des vécus d'injustice, de déchirement et de perte et des moments de ras-le-bol face au manque de relais.



Les besoins de l'enfant d'abord. Pourquoi ?

Pendant neuf mois, l'enfant dans le ventre de sa mère s'habitue au goût du liquide amniotique, vit son rythme, est « pensé » par elle, se familiarise avec les voix

parentales, est touché, caressé à travers la paroi abdominale. À la naissance, l'expérience sensorielle prénatale est prolongée et renforcée par l'allaitement, la chaleur des bras, le bercement …Mais, si le bébé naît avec une série de sensations familières, il est complètement dépendant de son milieu. En dehors de ses pleurs qui ont pour fonction de battre le rappel, il n'a aucun pouvoir sur ce qui lui arrive, aucune prise sur son environnement ni intelligibilité de celui-ci.

Le monde qui l'entoure va doucement prendre sens pour lui à travers la répétition de séquences assez stéréotypées (éprouver la faim, pleurer, être pris dans les bras, entendre une voix familière, être nourri, retrouver une odeur, goûter le lait, l'avaler, retrouver le visage de l'adulte qui s'occupe de lui, être bercé, posé, changé...). L'articulation des différentes séquences entre elles s'organisera autour du point initial du nourrissage, premier besoin à satisfaire. Au premier temps d'ailleurs, le bébé vit l'illusion de ne faire qu'un avec sa mère.

Ensuite, à quelques semaines de vie, l'enfant se calmera en entendant sa mère ou son père approcher car il aura pu faire suffisamment souvent l'expérience que la suite du programme consiste à être pris à bras et nourri, bercé, abreuvé de paroles portées par une voix connue... C'est la répétition et la constance des séquences et de « l'ambiance sensorielle » qui peu à peu offrent au bébé des points de repère qui établiront les bases de son sentiment de sécurité.

L'indispensable continuité pour se construire un monde prévisible

Si l'attente est trop fluctuante entre le moment où le bébé éprouve un besoin et celui où l'adulte y répond, si les apports sensoriels (odeur, voix, tonicité du parent mais aussi luminosité, chaleur, sons de la « maisonnée ») sont trop variables, si la manière dont l'adulte qui s'occupe de lui est inconstante, le nourrisson ne pourra saisir de quoi est fait son environnement. Apparaîtra alors une insécurité liée à son vécu de discontinuité.

Très tôt, le bébé tisse plusieurs liens d'attachement avec son entourage, mais une figure privilégiée se détache cependant et lui assure un sentiment de sécurité plus fort. La permanence de cette personne lui sera

indispensable au cours des premiers mois, principalement en état de détresse. Cette assise de sécurité ne signifie pas un lien d'amour plus fort avec cette personne mais garantit l'ingrédient indispensable pour permettre au bébé de construire sa sécurité de base, son identité, son sentiment d'être aimé et de pouvoir aimer.

De cette première expérience relationnelle, se forge la consistance des liens qu'il pourra tisser avec son entourage et sa capacité à découvrir le monde.

Si les modèles familiaux et parentaux évoluent, la mère reste aujourd'hui souvent cette première figure d'attachement. Mais quand elle est absente ou n'est pas en capacité par exemple du fait de ses conditions de vie, des ses engagements professionnels, de sa santé mentale, le père prendra cette fonction auprès de l'enfant. Quoi qu'il en soit, du père ou de la mère, pour l'enfant c'est la permanence de cette figure préférentielle qui importe.

Sa notion subjective du temps n'a rien à voir avec celle que vit l'adulte ; des perceptions de durée sont à la mesure de sa petite existence : une heure pour un bébé peut représenter un jour pour un adulte. Son expérience de continuité est donc très rapidement mise à mal.

Autour de 8 mois, l'enfant va fixer non plus seulement des souvenirs de sensations mais - à petite dose - des images des visages familiers. Moment sensible où toute séparation le plonge dans des angoisses effrayantes, où toute confrontation à des visages nouveaux agite en lui des peurs.

Ce sont les raisons pour lesquelles il est nécessaire que, dans les premiers mois de la vie de l'enfant, l'hébergement principal soit assuré par un seul parent.

Un enfant seul n'existe pas

Les besoins de stabilité et de continuité du bébé ne signifient pas rupture de lien avec l'autre parent. Cet attachement doit se penser grâce à des visites régulières de quelques heures en préalable à un principe de progressivité. Au fur et à mesure que l'enfant grandit, vers 2 ans, son univers s'élargira pour autant que son port d'attache soit clair, fiable et stable.

Tenir compte des deux parents dans le développement de l'enfant signifie aussi que le parent « première figure d'attachement » puisse faire place à l'autre parent, s'appuyer sur lui, et sur un environnement familial voire professionnel bienveillant. Ces alliances soutiennent les ressources et compétences du parent pour éviter un tête-à-tête enfermant avec le bébé.

Ainsi, si chaque situation familiale doit se penser avec souplesse en prenant en compte les éléments en présence, ressources parentales, fratrie…, il importe de garder à l'esprit que la résidence alternée pour un enfant de moins de deux ans, même indépendamment de tout conflit entre ses parents, est une solution périlleuse pour lui.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · La garde alternée : un principe progressif pour l'enfant
- · Garde alternée : les besoins du nourrisson, Christine Desmarez
- · Garde alternée : les besoins de l'enfant avant 2 ans, Christine Desmarez
- · Séparation parentale et continuité pour le bébé, Christine Desmarez
- · L'attachement, essentiel pour le développement de l'enfant, Christine Desmarez
- · La continuité, essentielle pour le bébé, Christine Desmarez
- · Garde alternée : l'hébergement nocturne et l'âge de l'enfant, Christine Desmarez
- · Garde alternée: les besoins de l'enfant, Collectif Christine Desmarez, Maurice Berger
- · Développement et troubles de l'enfant de 0 à 12 mois, de Marie-Paule Durieux

…

Les signes de souffrance psychique chez l'enfant

La souffrance psychique, hélas, ne se diagnostique pas ni ne se traite comme une maladie dans le champ somatique. Les signes en sont parfois énigmatiques et/ou secrets.

En outre, l'enfant a la particularité d'être une personne en devenir, d'être en voie de construction ; rien n'est figé chez lui et les symptômes qu'il peut développer sont parfois à considérer davantage comme un moyen de faire face aux secousses de son parcours existentiel que comme les signes d'un tableau pathologique.

C'est pourquoi les indices de souffrance psychique sont peu spécifiques, prennent des formes variées, et leur intensité ne préjuge en rien de leur gravité.

Enfin, les enfants sont dépendants des adultes qui en ont la charge et réagissent donc aux attitudes de ces derniers et aux climats relationnels auxquels ils sont soumis et dont ils ne peuvent décider de s'extraire comme peuvent le faire les adultes.

Repérer la souffrance psychique chez l'enfant est certes moins compliqué que d'en saisir le sens et la traiter avec les adultes concernés par le mal-être de cet enfant. Tout repérage, évaluation, démarche diagnostique, doit donc intégrer la question suivante : « Qu'en dire et qu'en faire avec les adultes qui ont la responsabilité de l'enfant au quotidien, et qu'en perçoivent ou qu'en ont perçu ces derniers ? »

Un enfant, ça n'existe pas seul

Une souffrance repérée doit trouver sa signification dans la tête de ceux qui vivent avec l'enfant pour pouvoir être prise en compte et traitée par et/ou avec eux. Car « un enfant, ça n'existe pas seul » : son équilibre, son bien-être, ses stratégies d'adaptation sont directement fonction de ceux dont son existence dépend. La souffrance d'un enfant est donc souvent celle de ses parents (par effet de vases communicants), comme la sienne propre peut devenir préoccupation ou tourment chez ses parents. On ne peut donc jamais évaluer le problème que présente un enfant sans s'inquiéter de ce qui, dans ce problème, peut blesser, toucher, figer ou émouvoir ses proches.

D'ailleurs, se proposer en partenaire de ceux-ci pour chercher ensemble à comprendre et trouver des solutions est la seule voie d'aide possible. C'est d'abord par ses parents qu'un enfant souhaite être aidé ; quitte à ce que cette aide, quand il y a urgence, leur soit offerte en même temps par une tierce personne.

À l'inverse de l'adulte, l'enfant n'a pas une expérience suffisamment déployée dans la durée pour comparer les manifestations et mouvements de souffrance qu'il peut ressentir. Il ne peut dès lors définir et décrire que quelque chose chez lui ne tourne pas rond ou ne tourne plus comme d'habitude.

Selon les âges, les signes de souffrance psychique vont trouver des expressions différentes, utilisant le corps ou se projetant sur autrui, minant les ressources personnelles de l'enfant ou se transformant en agression sur son entourage.

Le bébé présentera des troubles dans le registre de l'alimentation, du sommeil, de la motricité et du tonus. Sa capacité d'adaptation peut se retourner contre lui-même, comme chez le nourrisson trop calme qui très vite a compris que ses pleurs suscitent l'agressivité de ses parents et s'organise alors dans une attitude de retrait passif qui éteint ses capacités d'éveil.

Chez le jeune enfant, en prise avec un bouillonnement de découvertes propres à son âge, les malaises prendront souvent une expression motrice et/ou altèreront sa curiosité et son besoin de découvrir.

Ce sera un enfant qui ne sait pas entrer dans le jeu, activité qui donne accès au registre symbolique. On peut observer cette même incapacité de jouer chez ses parents.

L'enfant en âge de latence rajoutera à ces signes les difficultés d'apprentissage et d'investissement cognitif parce que débordé par des préoccupations souffrantes. Des difficultés liées à son « équipement instrumental » (dyslexie, dyspraxies, petits troubles moteurs, problème d'audition…) peuvent être une source importante d'afflictions, l'enfant étant sans cesse en prise avec ses limites.

Enfin, l'enfant est aussi le révélateur des violences présentes dans son environnement (famille, école). Sans pouvoir toujours en comprendre les raisons ou même sans

nécessairement les identifier, l'enfant les rejouera avec l'entourage ou s'en protègera en se mettant en retrait.

Aucun symptôme ne parle seul

Il n'existe pas de traduction univoque d'un signe d'appel dans le comportement de l'enfant. Se « goinfrer » peut autant signer un profond malaise qu'un caractère de « bon vivant » ; la peur peut traduire un état de douleur comme être un moyen adéquat de protection…

La capacité de l'enfant à s'adapter à son contexte, même aux stress les plus lourds, est à la fois ce qui fait sa force et sa vulnérabilité. Des signes importants de détresse ne signifient pas que l'enfant connaît des troubles profonds de sa personnalité ; à l'inverse, la discrétion des signes ne veut pas dire que l'enfant n'est pas profondément affecté par les choses difficiles qu'il vit. Il s'adapte simplement aux conditions auxquelles il est soumis et cela aux dépens d'investissements propres à son stade de développement : sa curiosité s'éteint, son déploiement intellectuel et relationnel est en stand-by. Toute traduction terme à terme d'un symptôme chez l'enfant est contre-productrice et peut engendrer en retour de nouvelles souffrances. La seule voie de soins et d'aide passe donc immanquablement par le souci qu'on aura de l'enfant et l'alliance du professionnel avec les parents ou les adultes qui s'en occupent.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Parfois être un enfant sage a un prix
- · Souffrance psychique de l'enfant, à quels marqueurs être attentif ?, Pierre Delion
- · Les signes de souffrance d'un enfant psychologiquement maltraité, Marc Gérard
- · Qu'est-ce qu'un enfant difficile ?, Pierre Delion
- · Parler aux enfants des questions difficiles de la vie : un impératif soumis à conditions ?, Vanessa Greindl
- · Symptôme et diagnostic, deux notions à distinguer, Christine Dom
- · Développement et troubles de l'enfant de 0 à 12 mois et de 1 à 4 ans, de Marie-Paule Durieux
- · L'enfant difficile, de Pierre Delion
- · Être porté pour grandir, de Pierre Delion
- · Le diagnostic, l'affaire de tous, webinaire avec Christine Dom

…

Faut-il prévenir les enfants des abus sexuels ?

Régulièrement, l'actualité met en exergue un fait d'abus sexuel ou de maltraitance. La dramatisation excessive ou l'extrême focalisation sur des événements rares peut avoir des effets nocifs. Aux premières lignes, les enseignants, les éducateurs s'interrogent sur le bien fondé de tel ou tel programme de prévention.

Six points de repère

- Plus de 90% des abus sexuels sont le fait de membres de la famille ou de proches. Le risque d'agression étant nettement plus important dans l'environnement familial, il est inutile de se focaliser sur des prédateurs sexuels rares, il est préférable d'inclure la prévention dans les programmes de soutien à la parentalité ainsi que dans ceux qui aident l'enfant à s'exprimer sur toutes les difficultés qu'il rencontre et les sentiments qu'elles suscitent.
- Il est erroné de croire que les événements d'actualité dramatique sont, en eux-mêmes, anxiogènes pour les enfants. C'est avant tout l'angoisse des adultes qui se transmet à ceux-ci. Le rôle des professionnels est donc d'éviter toute initiative qui augmente l'émotion de même que les flambées médiatiques, et de proposer – si nécessaire – le recours aux services d'aide et d'appui existants. Autant que possible, il est utile d'aider les parents à expliquer à leurs enfants ce type d'événement et son caractère grave et exceptionnel.
- Les campagnes de prévention ciblant les enfants en les responsabilisant à outrance par rapport à leur propre protection sont au mieux inutiles parce que c'est dans la relation que l'enfant apprend à se protéger. Le respect avec lequel le traite son entourage est la base essentielle sur laquelle il va faire cet apprentissage. Ensuite, au gré des événements, les adultes qui l'entourent vont lui apprendre à prendre soin de lui. C'est la raison pour laquelle on privilégiera les outils pédagogiques ou de loisirs qui aident l'adulte à entrer en relation avec l'enfant, à aborder tous les thèmes qui le préoccupent. Il est illusoire de penser qu'un enfant va se protéger à l'extérieur de la maison s'il n'a pas au préalable appris que son intimité

était précieuse et l'a vue respectée dans ses lieux de vie. De même, dans le milieu scolaire, l'apprentissage des limites, du respect de l'autre, de la citoyenneté,... directement appliqué à la « vraie » vie sociale de l'école (et non à des événements lointains ou théoriques) a un effet de consolidation préventive sur les abus sexuels aujourd'hui, l'usage des drogues demain… sans que ces thèmes doivent être abordés frontalement.

- Certaines campagnes sont anxiogènes parce qu'elles font peser sur les épaules de l'enfant le poids de sa propre protection. « C'est à toi de faire attention » sous-entendent les cartes de prudence ou autres badges. Ces médias servent d'objet contraphobique pour les adultes et ratent l'objectif d'une éducation prenant pour paradigme le fait que l'adulte est responsable de l'enfant, qu'il est là pour l'aider et l'introduire à la vie. D'autre part, l'enfant qui a été ou est actuellement victime, se sentira encore davantage coupable de n'avoir pas su se protéger. Cette culpabilité ne l'aidera pas à oser en parler et risque d'augmenter la honte qu'il peut ressentir.

- D'autres campagnes sont toxiques parce qu'elles introduisent l'enfant à la sexualité via une sexualité perverse. Toute information relative à la sexualité doit tenir compte du développement affectif et sexuel de l'enfant et intervenir en réponse à ses questions, sans les devancer. Il y a lieu de l'introduire d'abord à l'amour et à une sexualité « normale » bien avant d'aborder la perversion ou les risques tel celui du sida.

- Certains programmes voudraient apprendre à l'enfant à se défendre physiquement de l'abuseur par un apprentissage de coups bien placés. Une étude menée par Finkelhor met en évidence le fait que les enfants qui se sont défendus en situation d'abus, ont subi plus de violences physiques que les autres. Outre le fait que de tels programmes placent également l'enfant dans l'imaginaire d'une agression potentielle omniprésente, il est illusoire de leur laisser croire qu'ils peuvent rivaliser avec l'adulte sur le plan physique, ce qui a par ailleurs des effets négatifs dans d'autres registres également.

En conclusion, quand les adultes sont à l'écoute des questions de l'enfant au fur et à mesure qu'elles apparaissent et quand ils les initient à la vie en commun – ici et maintenant – de leur place d'adultes responsables et capables de parler,

alors ils font œuvre de prévention. Animateurs, éducateurs, enseignants n'ont pas besoin de programme clé sur porte pour un tel travail. Il s'agit avant tout de tenir une place et de saisir les petits événements du quotidien, au fur et à mesure de leur surgissement.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Privilégier une prévention généraliste et une prise en charge personnalisée, Catherine Belzung
- · Parler sexe avec les enfants ?, Collectif
- · Prévenir la maltraitance, de Vincent Magos

…

Comment aider les enfants en cas d'événement tragique ?

Quand surgit un fait divers dramatique largement relayé par les médias, un événement plus proche comme le suicide d'un parent d'élève ou la mort accidentelle d'un enfant, les adultes se demandent entre autre comment réagiront les enfants. Resteront-ils silencieux ? Poseront-ils des questions ? Feront-ils des cauchemars ? Présenteront-ils des angoisses ? Seront-ils surexcités ? En garderont-ils des traces ? Et quelle peut être la « bonne » attitude des adultes, des enseignants, des éducateurs ?

L'horreur dans la fiction et dans la réalité

Chacun a pu faire l'expérience de raconter une histoire terrifiante à un enfant. Et ce conte venait parfois alimenter un passage de vie difficile, une période de cauchemars, mais le plus souvent ne s'accompagnait d'aucune angoisse. Avec les histoires les plus belles et les plus horribles, l'enfant apprend peu à peu le monde. Le monde extérieur bien sûr, mais aussi son monde intérieur, sa vie psychique, son intimité ; donc ses conflits internes, le remue-ménage de ses pulsions avec lesquelles il devra vivre toute sa vie… Mais ce qui permet à l'enfant de se développer par le biais de ces histoires, c'est le fait que l'adulte qui est à ses côtés est paisible, joue avec lui, prend plaisir à raconter Tous deux savent qu'il s'agit à la fois d'une histoire et de la vraie vie, et la tranquillité de l'adulte assure à l'enfant qu'il n'y a aucun danger actuel.

Assurer ce décodage, dans les histoires ou en regardant la télévision, est extrêmement important car il permet à l'enfant de faire la différence entre la fiction et la réalité, entre son monde interne et le monde réel. De fait, et notamment par la télévision, l'enfant va découvrir le monde qui l'entoure au-delà de la cellule familiale. Et, en le découvrant, il va être attentif à la manière dont réagissent les adultes qui l'entourent.

Les émotions des adultes

Devant une réalité traumatique, il est important que l'adulte soit à même de ressentir ses émotions et de les exprimer à son enfant ; sans quoi, celui-ci risque de penser que pour être adulte il ne faut ressentir aucune émotion. Il fera des efforts pour s'endurcir à ne rien ressentir, ce qui le coupera de l'humanité.

Cependant parfois un article de presse, une émission de télévision peut toucher l'adulte parce qu'elle vient rouvrir des blessures, remuer en lui des souvenirs refoulés parce qu'elle vient réveiller des pulsions ou illustrer des fantasmes qu'avec son éducation il a pu domestiquer tant bien que mal (Non, il n'arrache plus les ailes des mouches). L'adulte peut encore être touché parce que le récit met en scène la transgression d'interdits fondamentaux qui permettent le vivre ensemble (Tu ne mangeras pas de chair humaine, tu ne tueras pas, tu choisiras ton époux, ta compagne hors de ta lignée…). Justement, la figure de celui qui abuse de l'enfant, de celui qui l'assassine peut venir nous troubler dans tous ces registres. Est-ce un homme ou un « monstre » ? Et s'il est un homme, en quoi me ressemble-t-il ? Ces questions nous bouleversent profondément et risquent de nous submerger, de nous entraîner dans des paroles, des attitudes, des actes guidés par la seule émotion.

Dans pareille situation, les enfants qui sont à nos côtés, ressentant nos émois, peuvent également être saisis d'effroi, d'angoisse, passer à l'acte. Dès lors, dans une telle actualité, se demander comment préparer les enfants ou intervenir avec eux revient d'abord à se demander comment les adultes peuvent éviter d'être submergés par leurs émotions, sans pour autant être insensibles.

Parfois, ils ne peuvent éviter d'être débordés ; il y a alors surtout à trouver la manière de prendre du temps et de

revenir plus tard sur ce moment. « Tu vois, hier, j'étais tellement choqué que je n'ai pas pu répondre à ta question… ». Si nous ne parvenons pas à dire quelque chose des émotions qui nous ont touchées, nos enfants risquent de s'imaginer le pire.

Les émotions des enfants

Si les enfants peuvent être contaminés par nos émotions, ils peuvent également être troublés par des images ou des paroles qui sont anodines pour nous. D'où l'importance d'être attentifs à ce qu'un enfant perçoit, par exemple devant la télévision. Attentifs, ou à l'écoute, mais en leur donnant le temps de laisser cheminer leurs questions.

Car un des charmes de nos relations avec les enfants est la manière dont ils posent une question qui nous paraît incongrue – nous parlons de mots d'enfants – ou encore, dans d'autres situations, quand ils viennent toucher des points avec lesquels nous ne sommes pas parfaitement à l'aise. Bien sûr, c'est toujours au moment où l'on s'y attend le moins que surgissent les questions sur la différence des sexes, le comment on fait des enfants ou le pourquoi on ne veut plus voir le tonton Et bien entendu, l'enfant sait s'il reçoit une réponse authentique ou un faux-fuyant. Il comprend quand on le prend ou non au sérieux, et très vite il saisit s'il peut venir avec d'autres interrogations, s'il vaut mieux s'adresser ailleurs ou se fermer comme une huître. Laisser un espace aux questions, les laisser venir plutôt que les devancer, les écouter là où en est l'enfant… tout ceci va permettre à celui-ci d'avancer à son rythme, d'exercer sa curiosité, d'aiguiser son intelligence.

Quand le poète dit que la réponse est le malheur de la question, il nous rappelle qu'une réponse ne doit pas venir boucher la question. Quoi de plus mortel que des questions bien tournées et des réponses toutes faites ! Et nous savons à quel point les questions les plus vives, les plus brûlantes ne peuvent être mises en équation, ne font pas appel à un savoir. Une interrogation peut prendre le temps de mûrir, de cheminer, de s'exprimer plus ou moins maladroitement, par des détours. De même, si la réponse reçue laisse quelque interstice, quelque énigme, quelque « je n'en sais rien, mais je te dis ce que j'en pense », le questionneur sera invité à rebondir vers d'autres horizons, toujours plus vastes.

Parler, penser ensemble

Un pédophile fait la Une de l'actualité, une mère de famille a tué son enfant, le père d'un enfant s'est pendu… Contre le chaos, contre la monstruosité, il n'y a pas d'autres armes que celles de la pensée, de la dignité, de l'attention à autrui, de la construction démocratique permanente ; le travail de la culture… Si le « monstre » est tout entier à ses pulsions, l'homme gagne son humanité en évitant d'être emporté par ses émotions grâce à sa capacité de penser à lui-même, à l'autre et au monde qui l'entoure.

Il s'agit d'un mouvement où je me laisse toucher par la souffrance de l'autre et où, plutôt que d'en être sidéré, fasciné, je suis capable de penser et parler cette souffrance et, éventuellement, d'agir. L'école ainsi que les associations qui accueillent les jeunes sont bien des lieux où l'on cherche à comprendre, où l'on apprend à penser ; y compris dans les limites de l'impensable. Telle est la responsabilité de l'adulte.

Les évènements dramatiques sont chaque fois des occasions de penser ensemble à de nombreux thèmes au fil des questions et sans les devancer : Pourquoi les adultes ne peuvent-ils séduire les enfants ? Quelle est la frontière entre le bien et le mal ? Quelle est la différence entre fantasme et acte ? Pourquoi a-t-on supprimé la peine de mort ? Pourquoi la justice doit prendre du temps et pourquoi le criminel a droit à un avocat ? Qu'est-ce que la présomption d'innocence ? Où mettre la limite entre la liberté de l'individu et la protection de la société ? Quelles réponses donner ?

Impossible de les tracer au cordeau, on peut juste penser ensemble en sachant qu'il n'y a pas de « maître de l'univers », seulement des humains qui tentent de faire de leur mieux dans un monde où, hélas, il y a des catastrophes, des accidents, des meurtres. Depuis l'aube des temps, les hommes ont à la fois cherché à s'en prémunir mais également ont été amenés à vivre avec ce réel, le ciel qui peut tomber sur la tête malgré la potion magique. Reconnaître cette part de non-maîtrisable et faire entendre à l'enfant qu'il y a moyen de vivre avec, c'est également aider ce dernier à grandir.

Le rôle des adultes, des professionnels : organiser le travail, organiser les rituels

Il faut tout d'abord rappeler que maintenir la vie quotidienne, le travail, l'apprentissage scolaire par exemple est une manière d'assurer une stabilité au développement des enfants. Il s'agit également de leur offrir un espace où ils peuvent se concentrer en étant protégé des préoccupations des adultes, des tensions familiales, de l'agitation si pas du chaos.

Parfois le chaos déborde de partout, l'émotion est trop vive, et une des manières d'organiser ce travail de pensée est d'aménager des moments entre professionnels (également bousculés) qui permettent de mieux être à l'écoute des enfants, des adolescents et de saisir les occasions. Mais rien de tel que d'installer dans son institution une culture du rituel.

Les rituels viennent ponctuer la vie, ils font en sorte que tout ne s'écoule pas de manière indifférenciée. Les horaires ou moments tels la remise de résultats scolaires participent des rituels les plus quotidiens. Lors d'événements tragiques qui touchent une communauté, les institutions ont l'habitude de s'arrêter pour une minute de silence (qui aura d'autant plus de valeur qu'elle est précédée d'un moment de parole authentique) ou pour se rendre à des funérailles. Cela vaut la peine également de prendre le temps d'installer des rituels qui sont des moments d'ouverture et de partage d'interrogations, de questions… Ainsi par exemple, dans certaines écoles, un moment de « question de vie » est prévu chaque semaine. Les élèves peuvent y venir avec n'importe quel souci, préoccupation… La communauté éducative qui met ainsi en place une culture de parole (en vis-à-vis de l'écoute) et des rituels pour qu'elle puisse s'exprimer, fait en sorte qu'un événement, quand il survient, pourra être mieux élaboré.

À chaque institution de prévoir ses dispositifs qui l'aideront au mieux en cas d'événement tragique.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

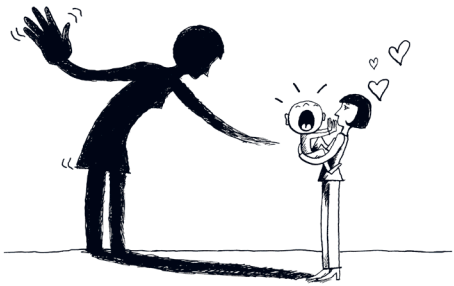
- · Dans un monde en crise, comment parler aux enfants des aspects difficiles de la vie ?, Jean-Michel Longneaux
- · Événement traumatique en institution, de Delphine Pennewaert et Thibaut Lorent

…

Les bonnes raisons pour une mère de haïr son beau bébé... parfois

La maman qui couve son bébé d'un regard aimant est une image éternelle. Aujourd'hui elle est déclinée sur tous les tons, dans toutes les versions, sur tous les écrans et tous les murs. L'enfant désiré ne peut être qu'aimé, tout le temps, toujours.

Pourtant ces images idéalisées voilent une réalité nettement plus complexe : chaque mère a éprouvé des sentiments négatifs vis-à-vis de son bébé, voire de la haine. Comment comprendre ces mouvements qui surgissent brusquement et provoquent culpabilité et honte ?



Devenir parent

Aujourd'hui, rien ne nous prépare à la position de parent. Notre société laisse baigner les enfants dans un environnement où ils occupent une position centrale. Passer du statut d'enfant à celui de parent, à son tour responsable du bien-être de son enfant, est toujours un choc, un basculement d' « être de droit » à « être de devoir ».

Socialement, rien ne sera plus comme avant : les relations avec les amis et les projets professionnels sont modifiés. Finies les sorties arrosées et les concerts jusqu'à pas d'heure,... Familialement, tout est également rejoué: la vie de couple en prend un coup, les relations avec parents et belle-famille sont bousculées, tout le monde change de place, de génération. Il faut du temps pour intégrer ces modifications.

Être mère

Même avant sa naissance, la grossesse menace le corps de la femme. Il en ira de même à l'accouchement - depuis toujours vécu comme un risque - et du fait de l'allaitement. L'enfant ne se contente pas de téter avec douceur : il mord et blesse les mamelons. Ensuite, ses pleurs seront difficiles à décoder, à supporter tandis que ses nuits chahutées viendront troubler le sommeil de ses parents.

Cet enfant a été rêvé, idéalisé... Mais une fois arrivé, il y a un décalage : il ne correspond jamais à l'enfant de ses rêves ni à celui des jeux de sa propre enfance, il ressemble trop ou pas suffisamment à tel ou tel membre de la famille.

« Pour lui, je me coupe en quatre, tandis que son amour brûlant n'est qu'un amour de garde-manger. Lorsqu'il a obtenu ce qu'il veut, il me rejette comme une vieille chaussette. Certains jours, cruel, il me traite en esclave. ». Non seulement, la maman doit partager son enfant, le laisser prendre plaisir à d'autres bras, l'ouvrir au monde mais voilà qu'il se détourne d'elle. Il est soupçonneux, refuse un plat préparé avec amour... et mange sans problème avec sa tante! Après une matinée épouvantable, elle sort avec son bébé et s'étonne de le voir sourire au premier étranger venu. « Il est tellement mignon», dira le passant. Comment ne pas douter de ses compétences ?

Son bébé l'excite et la frustre. Se mélangent en elle des mouvements émotionnels très intenses qui la bouleversent : amour, passion, fusion, rejet, détestation... Animée de ces contradictions, la maman doit ainsi aimer son enfant tout entier, en ce compris excréments, baves, régurgitations...

Oui, elle supporte tout cela. Être à ce point maltraitée par son enfant, le haïr sans pour autant s'en prendre à lui et postposer une valorisation qui s'offrira, ou non, à une date ultérieure. Sans compter qu'il ne faut pas être trop immobilisé par la crainte de ne pas être parfaite, ni par l'idée des reproches que l'enfant ne manquera pas de faire plus tard.

Accepter l'ambivalence

Être parent, c'est apprendre toutes les difficultés d'une telle place d'asymétrie. Le bébé ne peut se rendre compte de ce que sa mère fait pour lui, ce qu'elle sacrifie. On pense donc communément qu'il ne peut y avoir de place pour la haine

et les mères doivent se débrouiller en silence avec leurs sentiments négatifs.

Ces sentiments sont tellement souterrains que parfois ils peuvent la mettre dans un état d'étrangeté qui la trouble. Oserait-elle penser que parfois elle déteste ce petit tyran ? Sans doute est-il important qu'elle sache qu'elle n'est pas la seule à vivre de telles émotions. En se dégageant de l'image idéalisée de la maternité et des donneurs de leçons toujours au rendez-vous, elle pourra trouver sa manière de vivre son ambivalence.

Une manière de jouer avec haine, agressivité, culpabilité se retrouve dans les comptines comme celle où il est question de petits navires et de matelots qu'il faut sacrifier. Chaque famille invente ses petits noms ambigus « Mon petit cochon » « Mon joli crapaud », imagine de réduire bébé « en chair à pâté », mime la dévoration « Je vais te manger tout cru », la disparition (Le jeu des orteils), la chute (Hue, hue, à dada),...

Jouer, inventer des histoires, en rire entre parents : « Il ne correspond pas au catalogue », « Le service après vente, il est où ? »... Autant de manières de ne pas être trop serré par l'idéal et le devoir et faire l'expérience que ces difficultés sont partageables.

Certes, pour se développer, il est nécessaire que les besoins du nourrisson dominent au début de son existence, qu'il soit protégé des heurts, que la vie se déroule à son rythme... Tout cela exige de l'adulte une présence plus attentive et constante, qu'il se sente à l'aise dans les petits gestes de la vie quotidienne : tenir son enfant dans ses bras, le nourrir,... Ce qui n'empêche pas de reconnaître les sentiments ambivalents quand ils affleurent, car mieux les nommer aide à mieux les traverser.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- L'amour parental comporte toujours une dose d'ambivalence, Bernard Golse
- Souffrance psychique autour de la naissance, à quels marqueurs être attentif ? Du côté de la maman, Cindy Mottrie
- Etre parent, une aventure faite de tâtonnements, Isabelle Roskam

- La maltraitance infantile, par delà la bienpensée, de Bernard Golse

CAMPAGNE
- Naître parents

Devenir adulte après une enfance écorchée

On s'interroge souvent sur le devenir des enfants victimes de mauvais traitements (négligences, carences, abus, violences,...). Comment vont-ils grandir ? Quels adultes vont-ils devenir ? D'autant qu'un adage empoisonné revient fréquemment : un enfant maltraité deviendra un parent maltraitant. Disons-le d'emblée, ce genre de raccourci n'est pas avéré ; dans le domaine psychique, les choses sont bien plus complexes.

Grandir avec des appuis…

L'idée qu'on a de l'enfance est souvent celle d'une période heureuse. Mais toute enfance est aussi faite de frustrations, de difficultés, de douleurs que généralement nous parvenons à traverser : nous les oublions, les refoulons, les dépassons grâce à la sécurité parentale, par des moments de joie, par de belles rencontres… Chacun, face aux événements douloureux de sa vie, doit faire un travail émotionnel, déployer des efforts pour s'adapter. Pour l'enfant, ce travail ne se fait pas seul. Il se fait en appui sur la capacité psychique de ses parents qui peuvent le comprendre, l'accompagner et donner sens à ce qu'il traverse : lui parler de son corps, de ses ressentis, de ses émotions, de tout ce qui lui arrive et des autres qui l'entourent. Tout ce qui construit son sentiment d'exister. Car pour grandir, l'enfant a besoin de l'appui de ses parents.

… et parfois en manquer

Cependant, dans certains contextes, les blessures sont si fortes ou tellement précoces qu'elles dépassent la capacité du tout-petit à comprendre, assimiler, digérer, élaborer ce qui lui arrive. Ce travail d'élaboration est rendu plus difficile encore par le fait que l'enfant peut penser qu'il est « normal » d'être ainsi traité, ou qu'il est la cause des mauvais traitements qu'il subit. Lorsque la bienveillance, la sécurité affective et le soin manquent, l'enfant connait des états de détresse et de solitude tels qu'il y a risque de « cassure » dans son développement voire de trauma.

Se (re)construire sur d'autres appuis

Quand les parents ne peuvent remplir leur rôle protecteur, il arrive qu'un autre adulte bienveillant (un grand-parent, un oncle, une voisine,…) puisse servir de soutien, de tuteur en quelque sorte, pour permettre à l'enfant de comprendre ce qui lui arrive (de s'approprier son histoire en ce compris les difficultés) afin d'entreprendre le travail émotionnel nécessaire pour y faire face. Il est essentiel que l'enfant ne reste pas seul avec sa détresse, qu'il puisse s'appuyer sur d'autres relations où il pourra parler, partager avec un adulte afin de recevoir en retour des mots qui authentifient ce qu'il vit.

L'enfant va pouvoir se construire dans d'autres liens avec des adultes qui l'investissent. Il fait l'expérience de paroles bienveillantes, d'expériences réparatrices qui sont autant d'occasions de s'épanouir. Ces appuis peuvent se trouver aussi bien dans la famille que hors champ familial. Ils peuvent (et c'est souhaitable) s'installer dans une continuité qui apporte la sécurité émotionnelle qui a fait défaut. Parfois aussi, une rencontre fortuite avec un animateur sportif, un enseignant,… crée une occasion d'appui et offre un support identificatoire.

Ainsi, malgré des carences et des souffrances même très fortes, ces occasions vont offrir à l'enfant des possibilités de développer ses capacités émotionnelles.

Créer sa vie

Pour certains, devenir adulte peut aussi permettre de transformer ce passé traumatique et de se construire malgré les carences, les ruptures, les abandons,… Des rencontres consistantes tout au cours de la vie y contribuent : un ami, un compagnon, un amour ou encore un chef d'atelier, un professeur voire un thérapeute. D'autres voies telles des activités artistiques, sociales, sportives, offrent une occasion de dépasser les zones d'ombre du passé en relançant ses capacités d'élaboration.

Le choix d'une profession peut parfois se faire en référence à son histoire, tel l'attrait pour un métier d'aide en rapport avec la souffrance des enfants. Ce souci pour l'autre impose un travail d'élaboration, une réflexion sur sa propre enfance, une prise de recul sur ce qui a été traumatique afin de ne pas tenter de réparer sa propre enfance blessée au détriment de l'autre. Sans ce travail

d'élaboration, le risque d'une confusion peut découler de l'illusion de sauver l'autre pour se sauver soi-même, telle une réparation à son enfance naufragée.

Parfois aussi, le passé resurgit. Au détour inattendu de la vie, des événements heureux ou difficiles, traumatiques ou anodins (une naissance, un changement familial, un deuil, la perte d'un travail) ravivent des failles du passé. Il peut alors être utile d'avoir recours à un professionnel quand ces points d'appuis ont fait défaut ou quand le traumatisme a été tel que l'enfant, trop fragilisé, a perdu en quelque sorte le fil de son histoire.

En tant que professionnel, chacun, de la place qu'il occupe, peut offrir à l'enfant une occasion de faire l'expérience d'une autre modalité relationnelle via une attention et une écoute la plus ajustée possible. La qualité de la rencontre avec l'enfant peut lui offrir un de ces moments d'appui dont il est privé.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ?
- Les enfants battus deviennent-ils des parents maltraitants ?, Reine Vander Linden
- Un abus dans l'enfance se répète parfois à l'âge adulte, Anne-Françoise Dahin
- En cas d'abus dans l'enfance, quelle est la fonction réparatrice des aveux et du pardon ?, Anne-Françoise Dahin
- En quoi la crèche soutient le parent dans la construction de sa parentalité ?, Monique Meyfroet
- Quelles sont les répercussions des maltraitances infantiles sur les générations suivantes ?, Catherine Belzung
- Comment devenir parent après une enfance maltraitée ?, Jean-Michel Longneaux
- Enfance maltraitée, les apports des neurosciences, de Catherine Belzung
- Enfance maltraitée : éclairages neuroscientifiques, webinaire avec Catherine Belzung

…

Ne laissons pas les écrans faire écran

Écrans et smartphones appartiennent à notre quotidien, y occupant un espace important. La technologie nous connecte en permanence : gestion de notre compte en banque, des tâches administratives, des mails, de la scolarité de nos enfants, partage de nos vies, de photos de nos proches, scrolling sur les réseaux… notre attention est continuellement captée par l'écran et les innombrables notifications reçues.

Compter sur les avantages de ces dispositifs technologiques n'épargne pas du fait qu'ils nous décrochent aussi de la vraie vie. Les interactions humaines, et plus particulièrement les relations entre adultes et enfants peuvent en pâtir. Comment aujourd'hui penser nos liens dans ces nouvelles configurations ?

La technoférence ?

La technoférence se définit comme les multiples interruptions quotidiennes dans les interactions en raison des dispositifs technologiques. Dans nos relations avec les enfants, ces interférences doivent nous interroger.

Pour grandir l'enfant a besoin de continuité, d'attention conjointe et de la pleine présence de l'adulte qui s'ajuste à ses besoins et à ses émotions. Nos mimiques faciales sont ainsi accordées à ce que nous vivons l'un et l'autre en relation. Les mots de l'adulte traduisent la réalité que vit le jeune enfant dans un « Oh tu es triste/fâché/… » lui permettant d'y prendre appui pour grandir, porté par cette attention, cette reconnaissance, cette nomination des mouvements qui le traversent.

Des chercheurs ont montré qu'un adulte sur son smartphone en présence d'un enfant, s'adresse moins à lui, lui parle moins et utilise moins de vocabulaire. En retour, l'enfant parle moins également. C'est la porte ouverte à

l'étiolement des tonalités diverses de la vie car la multiplicité des mots est porteuse des nuances fondatrices pour l'ouverture au monde, aux autres et à soi.

Répétées au quotidien, ces interruptions appauvrissent les échanges adulte-enfant. L'impact sur l'enfant se mesure au plan neurologique, affectif, cognitif notamment au niveau du langage, de l'estime de soi, de sa construction identitaire…

L'enfant se construit en appui sur le lien à l'adulte

Le bébé se construit grâce à la présence attentive de son parent et de l'adulte qui tente de répondre à ses appels et à ses besoins. Il y puise sa sécurité affective et peu à peu la prise de conscience de lui-même notamment dans les moments de soin. Au-delà de l'acte (nursing, repas…), les mots adressés, les sourires échangés, les gestes enveloppants de l'adulte vers le bébé vont lui permettre de prendre conscience de sa singularité, base de son individualité et de son estime de soi.

Toutes ces petites expériences du quotidien sont le terreau de l'attachement essentiel à l'enfant pour développer sa sécurité affective. Celle-ci va lui permettre d'évoluer petit à petit vers une autonomie propre et réelle.

La disponibilité du parent évolue au gré du développement de l'enfant. Un bébé d'une semaine n'a pas les mêmes besoins qu'un enfant de 10 ans. Cette présence du parent doit se penser également progressivement dans une forme de retrait où il reste disponible mais occupé lui-même à ses tâches : bricoler, faire la vaisselle, lire un livre,…. Cet espace permet au bébé d'acquérir peu à peu la capacité de passer du temps, de jouer seul en présence de son parent occupé mais toujours dans une attention flottante et attentive. Quand les interférences technologiques surgissent dans ces moments, elles détournent le parent/l'adulte de cette « attention flottante », il est capté par l'extérieur. Tout à coup, il s'absente même si son corps reste dans la pièce. Ses mimiques deviennent incompréhensibles pour l'enfant, parfois le corps de l'adulte se crispe et souvent quand il revient de ce moment d'interruption, il n'en dit rien.

À l'aube de ses interactions sociales, l'enfant n'a aucune piste de lecture de ce qu'il vient de se passer... Quand l'adulte répond systématiquement aux notifications, le tout-petit peut intégrer que l'extérieur a plus d'importance et de valeur que lui, il assimile une culture de l'immédiateté, de l'éparpillement, il est embarqué d'emblée dans un monde du zapping des relations sociales.

L'utilité de penser notre lien à la technologie

Pourquoi est-ce si difficile de se séparer de ce smartphone ? Quelle place cet objet vient-il occuper ? Pourquoi cet usage réflexe lors de chaque bref temps creux, d'attente ? Se poser ces questions, échanger avec d'autres sur nos pratiques quotidiennes nous engage à prendre conscience de nos (més)usages et à une prise de distance face à ces automatismes.

Chacun à son niveau imagine des astuces pour limiter ces interférences dans les liens à l'enfant : privilégier une utilisation du smartphone lorsque l'enfant est au lit, désactiver les notifications pour préserver les repas et les échanges qui s'y déroulent, garder le téléphone à distance dans les moments de nursing (biberon, bain…), de jeux avec l'enfant, laisser son portable au fond du sac durant les moments d'attente (arrêt de bus, salle d'attente…) pour s'initier à la rêverie ensemble.

L'écran refuge ?

1001 raisons peuvent river l'adulte à son téléphone en présence de l'enfant : vie professionnelle envahissante, gestion domestique et scolaire, mais aussi l'ennui, la fatigue voire les difficultés relationnelles avec l'enfant. Dans ce dernier cas, le téléphone devient alors un refuge comme pour se décoller, mettre de l'espace, s'enfuir, mettre en pause le réel.

Si ces moments d'écrans prennent toute la place malgré la présence de l'enfant, cela peut traduire une difficulté dans la parentalité. Dans ces contextes, l'aide d'un professionnel peut s'avérer nécessaire pour comprendre ce qui se joue.

Les écrans dans la sphère professionnelle

Dans les crèches, les lieux de socialisation de la petite enfance, à l'école, ce phénomène d'interférence relationnelle s'immisce également. L'attention portée à chaque

enfant et au collectif se voit détournée par une prise de photo, une notification bancaire, un sms…

Notre mission de nursing, d'éducation doit prendre la mesure de ces interférences car l'enfant fait alors l'expérience d'une relation dispersée et détournée au profit d'un enjeu extérieur à la classe ou au groupe. Comment alors tenir un espace de concentration et de disponibilité aux enfants ? Comment leur offrir les conditions d'une continuité relationnelle soutenue et bienveillante nécessaire à leur développement ? Et comment exiger d'eux en retour une concentration sans faille ?

Cette question de l'utilisation du téléphone personnel sur le lieu de travail devrait toujours faire l'objet de discussions en équipe. Les professionnels souhaitent être connectés eux aussi… mais comment faire en sorte que cela n'interfère pas au point d'impacter leur présence aux enfants et leurs missions ?

Par ailleurs, penser notre rôle de professionnel dans les informations de prévention à transmettre aux parents prend ici une place qui nous engage vis-à-vis de nos usages propres et des connaissances du développement de l'enfant.

Les écrans nous amènent, comme toute invention humaine, des solutions qui facilitent nos vies. Ils nous fascinent par le savoir qu'ils nous amènent, l'illimité qu'ils nous font miroiter. Mais, si leur utilisation n'est pas pensée, ils peuvent facilement prendre toute la place et devenir poison. Comme adulte, ils ne doivent pas nous ébranler dans la place essentielle que nous avons à jouer dans le développement cognitif, affectif, social, développemental de nos enfants. Car comme le montrent les études, les interactions sociales avec un environnement ajusté sont le meilleur terreau pour le développement des enfants.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Quelle place pour notre téléphone personnel dans nos pratiques professionnelles ?
- · Comment penser les nouvelles balises d'usage des écrans, webinaire avec Servane Mouton
- · Accompagner l'adolescent dans un monde où l'IA bouscule nos repères, webinaire avec Emmanuel Thill

…

Le harcèlement : un conflit contemporain, (pas) comme les autres ?

Le harcèlement à l'école occupe de plus en plus l'avant de la scène. Une bagarre entre enfants, une moquerie qui en entraîne d'autres, un groupe d'enfants qui se ligue contre un camarade, d'autres assistent. La situation se répète à chaque récréation : insultes, moqueries, sarcasmes, humour déplacé, intimidation. Sur fond de théâtralisme ou à bas bruit répétitif, la domination et le rapport de force s'installent. L'un s'affirme dans une relation qui le renforce tandis que l'autre se résigne et s'enferme dans le silence et la honte. Le premier est alors traversé par un sentiment d'impunité et intensifie ses stratégies de prédation. Tout cela sous les yeux des pairs qui ne savent souvent pas trop comment se positionner.

Quelques repères pour comprendre

Dans les changements fondamentaux qui ont marqué nos sociétés ces dernières décennies, l'autonomie occupe aujourd'hui une place centrale, soutenant par exemple l'initiative individuelle. Dans le champ éducatif, la discipline a donc évolué vers l'autodiscipline. Le respect puis, plus récemment, l'empathie et le « vivre-ensemble » ont remplacé l'obéissance comme concepts de base de l'éducation contemporaine.

Parallèlement, l'idée collective de ce qui fait société a évolué : on est passé d'une communauté fondée sur l'autorité (exemple, l'autorité paternelle), à un ensemble

d'individus qui ont chacun des responsabilités (l'autorité parentale conjointe) et qui doivent chercher comment vivre ensemble sans que chacun doive renoncer à son intérêt propre. Avec l'essor de l'ultra-libéralisme, la domination est devenue une valeur socialement acceptable, voire souhaitable : « Sois un battant, mon fils, ma fille ! »

« Harceleur » - « harcelé » : une relation complexe

Dans un tel contexte, le sens commun doit être réinterrogé et des événements telle l'émergence d'une situation de harcèlement en ouvrent l'opportunité. Les figures de « harceleur » et « harcelé » sont le produit d'un même discours socialement valorisé, mais ils partagent aussi la perte de l'estime de soi et le manque de confiance en soi ! Il y a aussi des « témoins », issus de la même société, qui se taisent par peur de représailles ou qui soutiennent et encouragent parce que, comme le « harceleur », ils tirent des bénéfices en terme de reconnaissance dans le groupe. Cette relation triangulaire est centrale dans le maintien du harcèlement et renforce la dimension stigmatisante au sein du groupe, d'autant plus que le phénomène est répétitif.

Gagnants et loosers sont tous deux piégés dans une position clivée. Quant aux « témoins », ils sont partie prenante de la dynamique et enfermés par inhibition ou par bénéfice.

La position de l'institution

À l'école, la violence est souvent envisagée comme une logique de rupture et/ou de destruction de la relation de confiance entre l'élève, ses parents et les adultes de l'école. En outre, une intolérance au conflit, autre tendance actuelle, pousse au déni voire à une lecture du harcèlement en terme dysfonctionnant, déviant. Pourtant, le comprendre telle une résurgence de la vie en démocratie ouvre la porte pour travailler le conflit sur un plan interpersonnel : cela permet d'envisager, avec les acteurs, l'essence même de la vie en collectivité (le milieu scolaire en l'occurrence) à savoir les interrelations.

Aider seulement la victime, en sanctionnant ou excluant l'auteur, pourrait renforcer le mécanisme de vengeance : fragilisé par la rupture de son cercle de relations, il pourrait reproduire ce comportement pour retrouver un sentiment de puissance et une estime de soi dégradés par la sanction. Le rappel des règles et l'application éventuelle de sanctions doivent être faits auprès de tous (victimes,

auteurs et témoins), mais il est intéressant d'offrir également à tous les acteurs un cadre, un lieu où ils peuvent *être* – c'est-à-dire vivre une autre expérience que celle du rapport de force.

L'expérience quotidienne des médiateurs scolaires montre combien il est important d'accueillir une situation, de la déplier, d'analyser une demande et de comprendre ce qui se joue dans la relation complexe, de permettre une mise en mots et une compréhension des souffrances.

La (re)mise en relation permet la réappropriation du conflit pour en sortir positivement : faire de ce qui était désigné « harcèlement » une relation constructive de compréhension et de découverte de l'autre et de ses particularités, faire de la domination un conflit dans lequel les personnes sont capables d'exprimer un différend, l'exacerber ou le pacifier, faire du conflit une occasion de changement.

Offrir un autre mode de communication

La communication dans les institutions scolaires est presque tout entière organisée autour d'évaluations, d'appréciations positives ou négatives, rarement neutres. Cette organisation regroupe autant d'obstacles à la communication parce qu'ils figent l'autre dans le temps, dans l'instant T, alors que la communication est un processus dynamique et non un état figé.

Sur Internet, la communication anonyme se fait en dehors de l'espace et du temps. Les barrières sociales n'y font plus d'effet, les internautes face à l'écran s'expriment hors de la vue de tous, hors de la vue de ceux à qui ils s'adressent. Bien que les messages soient définitifs et diffusés en masse, il n'en demeure pas moins que l'instauration d'une nouvelle relation entre « auteur » et « victime » peut rendre le dialogue possible. Le cyber-harcèlement n'est donc qu'une variante du harcèlement qui nécessite aussi que l'institution soit d'accord de s'occuper de situations problématiques entre élèves de l'école, même si elles prennent corps en dehors de son enceinte.

Dans ce(s) contexte(s), il est nécessaire d'offrir la possibilité d'une autre communication : celle qui est favorisée par la présence d'un tiers (en faisant éventuellement appel à un médiateur professionnel). L'intérêt est de mettre en place un cadre sécurisant, un lieu d'écoute et d'empathie, qui permet à chacun de (re-)devenir propriétaire de ce qu'il

est, pense ou veut et de faciliter l'accès de chacun à une autonomie assumée dans ses choix et dans les conséquences de ses choix.

Dans les cas où ce type de conflit entre en résonnance avec des histoires familiales, il est indispensable de trouver les modalités qui permettent aux parents et à l'institution éducative de travailler de concert.

Agir pour prévenir ? Agir pour intervenir ?

Il existe des acteurs institutionnels qui informent et sensibilisent les élèves au phénomène du harcèlement. Ils instaurent des règles claires, permettent de travailler sur le climat au sein d'un groupe, favorisent l'implication des adultes, des parents dans la prévention… Ces démarches sont autant de pistes possibles pour prévenir l'émergence de tensions ou de relations conflictuelles. Le soutien et l'accompagnement individuel par un professionnel s'avèrent parfois utiles, voire nécessaires, mais des interventions extérieures ne dispenseront jamais les enseignants, éducateurs,… qui vivent quotidiennement avec les élèves d'être vigilants et actifs devant toute situation relationnelle problématique qui se dérouleraient devant eux ou dont ils auraient connaissance.

À VOIR AUSSI SUR yapaka.be :

- · Les réseaux sociaux, lieux de socialisation à l'adolescence
- · Cyber harcèlement : une nouvelle réalité ?, Angélique Gozlan
- · Quand un adolescent reçoit les confidences suicidaires d'un autre adolescent, Alain Braconnier
- · Comment soutenir un parent d'adolescent en retrait extrême du monde ?, Emmanuel Thill
- · Comment soutenir un adolescent confident d'idées suicidaires d'un autre jeune ?, Marie-Christine Cabié
- · Le harcèlement virtuel, d'Angélique Gozlan
- · Challenges numériques sur les réseaux sociaux, de Marion Haza et Thomas Rohmer
- · Les adolescents à l'image des bouleversements du monde, de Sophie Maes
- · Les adolescents et les réseaux sociaux, webinaire avec Angélique Gozlan

…

Autres textes téléchargeables

ÉCRANS
- Comment penser le numérique en classe ?
- Domestiquer les écrans au rythme de l'enfant
- Quelle place pour notre téléphone personnel dans nos pratiques professionnelles ?
- ...

INSTITUTION
- Les demandes des parents et l'institution éducative
- Injustices et biais dans l'accompagnement
- Quand la honte fait obstacle à la relation d'aide
- ...

DÉVELOPPEMENT DE L'ENFANT
- Jouer pour grandir
- Comment accompagner l'éducation à la sexualité et à l'intime ?
- La vitalité de l'ennui
- ...

PARENTS/FAMILLE
- Parentalité en contexte de fragilité psychique
- Pourquoi Rémi a deux mamans ?
- Aliénation parentale, un concept qui peut causer du tort
- ...

SOCIÉTÉ
- Soutenir les familles en situation de pauvreté
- Parler de la guerre avec les enfants
- Devenir parent en appui sur le collectif
- ...

ADOLESCENTS
- Penser la prévention adressée aux jeunes
- Le porno et les ados
- Comprendre les grossesses à l'adolescence
- ...

Webinaires/Podcasts

Chaque webinaire gratuit est enregistré et **disponible en podcast sur yapaka.be**

→ Accompagner l'adolescent dans un monde où l'IA bouscule nos repères

→ Comprendre et prévenir la négligence : enjeux professionnels et relationnels

→ Soutenir le jeu : terreau du développement de l'enfant et du lien parent-enfant

→ Enfance maltraitée : éclairages neuroscientifiques

→ …

Une heure en **visioconférence** avec un professionnel, un acteur de terrain, … pour déplier **le sujet** et répondre à **vos questions** laissées en commentaires.

Tous les webinaires et podcasts sur yapaka.be

Que faire en cas d'inquiétude d'une situation de maltraitance infantile ?

Dispositif du décret du 12 mai 2004 relatif à l'Aide aux enfants victimes de maltraitance

→ Ne pas rester seul, en parler

Parler de ses inquiétudes permet de réduire l'émotion et de réagir de manière plus ajustée à la situation. Se tourner vers son entourage professionnel, sa hiérarchie est le premier réflexe. Également, maintenir le lien avec les parents ou la personne de référence pour l'enfant permet de les garder comme partenaires dans le processus d'aide.

→ Porter attention à

L'état de souffrance de l'enfant est le repère prioritaire à chaque étape des interventions. Les parents doivent bénéficier d'une écoute et d'une aide appropriées à leur souffrance et à leurs difficultés personnelles.

À qui s'adresser en cas de doute ?

LES SERVICES DE PROXIMITÉ

→ En lien avec l'école, les Centres Psycho-Médico-Sociaux et les Services de Promotion de la Santé à l'Ecole

→ Également, les Services de santé mentale, les Centres de planning familiaux, le médecin de famille…

→ Des services d'écoute gratuits, Télé-Accueil au 107 (destiné à tous, adultes et enfants), Ecoute Enfants au 103 (destiné aux enfants)

LES SERVICES SPÉCIALISÉS

→ L'équipe SOS Enfants est une équipe pluridisciplinaire qui prend en charge les situations de maltraitance (diagnostic et prise en charge thérapeutique). Sa première mission est d'accueillir toute personne aux prises avec des questions, suspicions... liées à la maltraitance sur un enfant pour évaluer le danger et la suite à mettre en place.

→ Le Conseiller de l'Aide à la Jeunesse du SAJ dont le service peut intervenir à la demande d'un jeune, d'un parent ou d'un intervenant pour écouter, orienter et soutenir enfants et familles.

Trouvez les coordonnées des services proches de chez vous : yapaka.be/cartographie

Affiche disponible à la demande sur yapaka.be

Que faire lorsque je suspecte une maltraitance ?

Comment réagir face à cet enfant qui a l'air négligé ?

Comment gérer une situation de harcèlement entre enfants ?

Qu'est-ce qui aide un enfant qui révèle une maltraitance physique ?

Formation en ligne

mooc.yapaka.be

POINTS DE REPÈRE POUR
PRÉVENIR LA MALTRAITANCE

Petite enfance - Enfance - Adolescence -
Intervenant en milieu sportif

Formation gratuite
Plus de 100 questions
Des ressources vidéo, audio, livres, textes
À parcourir seul ou en équipe
Accessible au rythme de chacun
Avec un syllabus téléchargeable

Formez-vous sur mooc.yapaka.be

yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures
Derniers parus

130. Comme une tombe. Le silence de l'inceste. Anne-Françoise Dahin

131. Maltraitance institutionnelle en temps de crise. Emmanuel de Becker

132. L'adolescence à l'ère du virtuel. Xanthie Vlachopoulou

133. Accompagner le parent porteur de handicap. Drina Candilis-Huisman

134. Penser l'incestuel, la confusion des places. Dominique Klopfert*

135. Quand l'écran fait écran à la relation parent-enfant. Olivier Duris

136. Le dehors, un terreau fertile pour grandir. Marie Masson*

137. Accueillir les enfants migrants et leurs parents. Marie Rose Moro

138. La parentalité positive à l'épreuve de la vraie vie. Ludovic Gadeau

139. Enfants connectés, parents déboussolés. Marion Haza-Pery, Thomas Rohmer

140. Repenser la place des pères. Christine Castelain Meunier

141. Faire récit pour attraper le fil des générations. Émilie Moget

142. De nos vulnérabilités. Habiter le monde en ces temps d'incertitude. Laurent Denizeau

143. L'inceste n'est pas qu'un crime sexuel. Jean Luc Viaux

144. Les adolescents à l'image des bouleversements du monde. Sophie Maes.

145. Corps, gestes et paroles pour entrer dans la langue. Véronique Rey, Christina Romain

146. La réunion d'équipe, un rituel porteur. Claire Meersseman*

147. S'ajuster à l'enfant sensible au monde. Ayala Borghini*

148. Vide contemporain et adolescence. Michèle Benhaim

149. L'énigme des grossesses à l'adolescence. Cindy Mottrie

150. Prendre soin des lieux d'accueil de la petite enfance. Michel Vandenbroeck

151. Le corps, miroir de soi de l'adolescence. David Le Breton*

152. Le diagnostic, un processus collectif autour de l'enfant. Christine Dom*

153. Faire alliance avec les parents en situation de maltraitance. Serge Escots*

154. L'enfant, de sujet de soin à objet parental. Emmanuel de Becker

155. La résonance au cœur de la relation d'aide. David Puaud

156. Enfance maltraitée, les apports des neurosciences. Catherine Belzung

157. À l'écoute de l'enfance dans un monde incertain. Christine Desmarez

158. Maltraitances et haine parentale, soigner l'enfant dans le parent, Jean Luc Viaux

159. Retrouver du souffle dans nos métiers, Delphine Pennewaertr

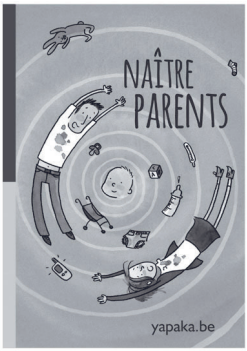
* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, …

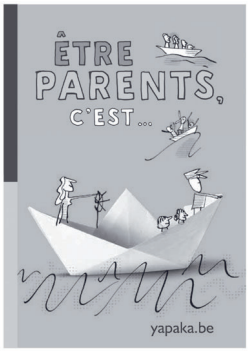
Les livres de yapaka

En Belgique uniquement

disponibles gratuitement au 02/413 3000 ou infos@cfwb.be

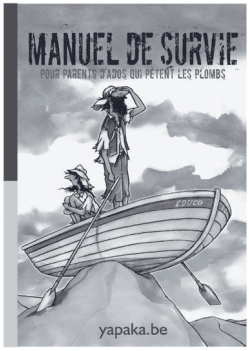


POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS

POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS

POUR LES ENFANTS

POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS